This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

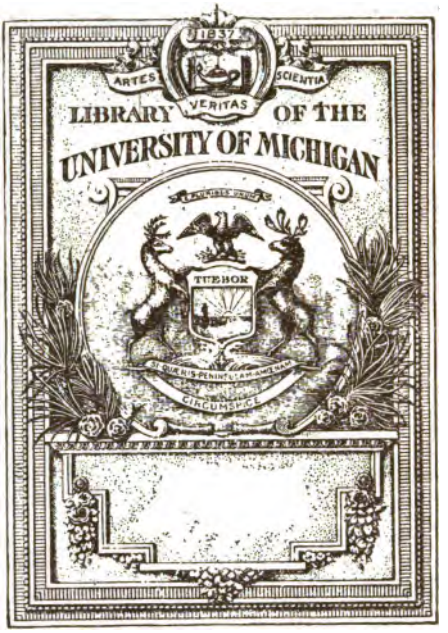
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

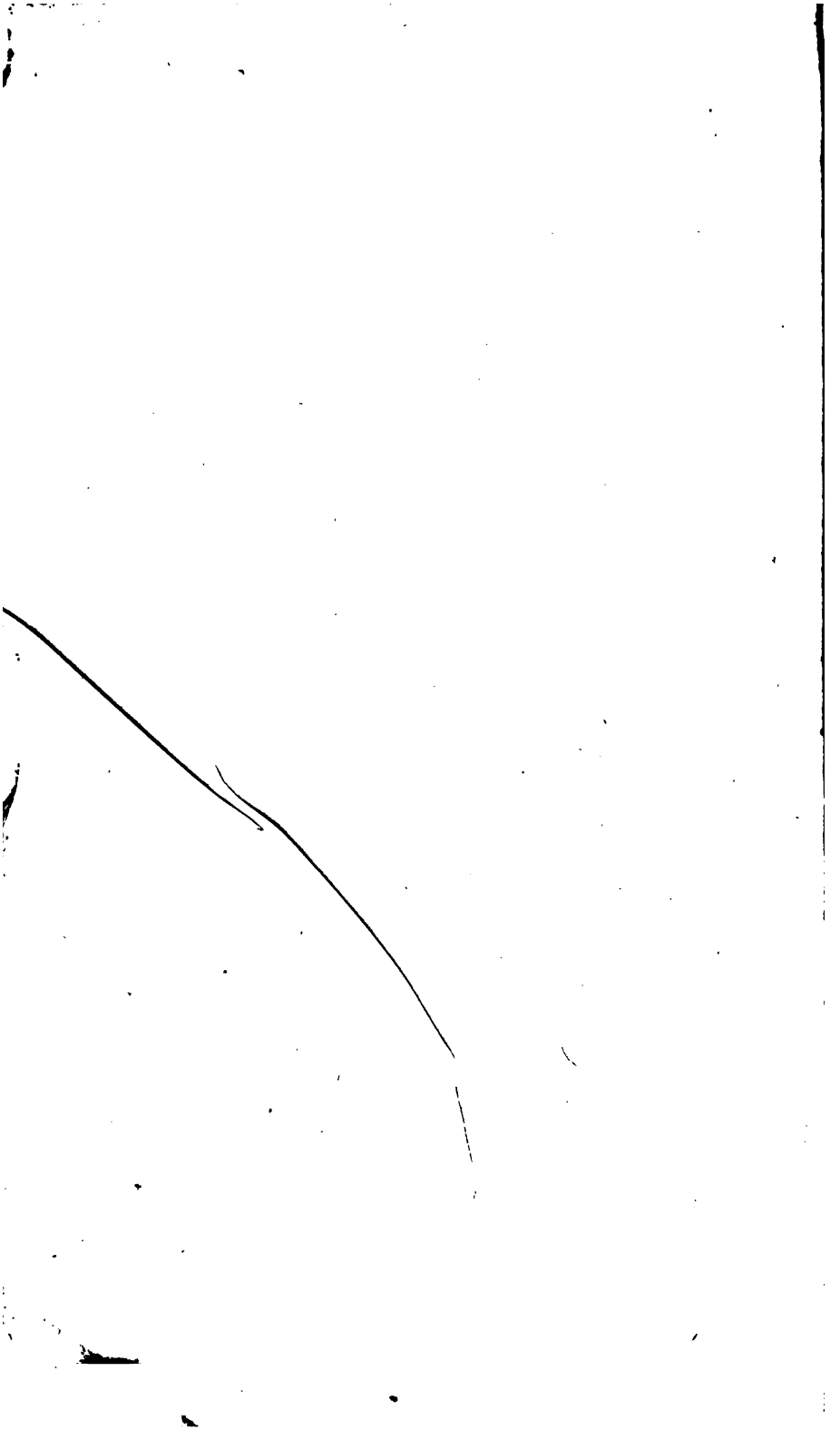
DK
436
.D37

943.8
D374m

MÉMOIRES

SUR

LA CAMPAGNE DE LITHUANIE.



MÉMOIRES

SUR

LA CAMPAGNE DE LITHUANIE,

PAR

LE GÉNÉRAL HENRI DEMBIŃSKI.

STRASBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ.

1832.

Margraf
7852
Librarian
11-24-1922
Gen.

DÉDICACE.

Aplanissez les voies du Seigneur
et rectifiez ses sentiers.

J'ai traité le même sujet en allemand, et j'ai dédié mon ouvrage à la nation allemande, alors je m'étais borné à présenter les faits, aujourd'hui, je déduis de ces faits les conséquences qu'ils renferment. C'est toujours vers la terre de Germanie que mes espérances se tournent. Seulement, après avoir parlé aux peuples, je voudrais aussi dire la vérité aux souverains, et leur faire comprendre leurs intérêts qui sont les nôtres.

Puisse la Providence susciter bientôt, au sein du vaste corps germanique, un autre Gustave Adolphe, capable de fonder la liberté politique

411430

de ses compatriotes, comme son précurseur assura par le glaive leur liberté religieuse. Les peuples appellent de tous leurs vœux un chef qui joigne aux lumières et à la vertu l'énergie de la volonté. Qu'il vienne cet homme fort par la générosité de son cœur, fort par une position sociale qui lui donne le droit d'établir dans ses états le berceau de la régénération européenne.

Ah! si quelque monarque est à la hauteur de cette héroïque mission, fasse le ciel que ma faible voix trouve de l'écho dans son âme! Empereur, roi, duc ou prince, vengeur futur de la plus sainte des causes, messie de la liberté, c'est à lui que je m'adresse, en lui disant:

Prince!

Regardez autour de vous, non avec l'œil ardent ou apathique d'un pouvoir jaloux ou incapable, mais avec l'œil calme et plein de sollicitude du maître de l'art qui, pour guérir un malade, confié long-tems à des mains

moins pures ou moins habiles, joint aux lumières de la science le zèle du dévouement.

Voyez le grand malade, prince, voyez les peuples, voyez l'humanité, entendez les gémissemens des populations germaniques et slaves. Demandez leur où est le mal qui cause leur agitation ; elles vous diront :

»Nous réclamons la liberté, qui nous »a été promise et que nous avons payée »de notre sang; nous désirons la paix »et l'assurance de la conserver long-»tems. Nous voulons travailler pour »nous et pour nos familles. C'est avec »une douloureuse indignation que »nous donnons le fruit de nos sueurs, »et que nous nous voyons enlever nos »enfans, pour entretenir une force »militaire préjudiciable à nos intérêts, »à nos droits, à notre liberté; une »force qui naguère fut indirectement »complice du plus odieux des atten-»tats, de la destruction d'un peuple »magnanime. Nous détestons cette po-»litique sans entrailles qui s'efforce

»d'étouffer jusqu'à nos sympathies. »Nous voulons au moins, à l'exemple »de nos ancêtres, pouvoir donner »l'hospitalité aux malheureux de tous »les pays. Nous sommes las de nour»rir, souvent au prix de la misère, »un état expectant, pire que la guerre »elle-même. Enfin, nous ne voulons »plus que nos frères tiennent toujours »le sabre levé sur nos têtes: il est tems »que le règne de la justice succède au »règne de la force brutale, et que »tous, tous sans exception se soumet»tent au joug de la loi. Les gouver»nemens doivent être faits pour les »peuples, et non les peuples pour les »gouvernemens.

»Jusques à quand, au sein de leur »commune patrie, les Allemands ren»contreront-ils à chaque pas, ces fron»tières factices, ces jalouses barrières, »ces innombrables lignes de douanes, »funestes à l'industrie et au commerce, »plus funestes encore à la force et à »l'indépendance nationales? Prince, il »faut réunir tous ces peuples frères,

»et récomposer cette noble famille. »L'ennemi de la civilisation, sous le »voile d'une perfide amnistie, con- »somme la destruction physique et »morale de la Pologne, et menace la »vieille Europe d'une nouvelle inva- »sion des barbares: l'unité germani- »que, voilà le plus ferme rempart »qu'on puisse opposer au barbare gé- »ant du Nord.«

Prince, vous venez d'entendre les plaintes et les vœux de la société souffrante; hâtez-vous; le mal fait des progrès effrayants. Vous pouvez encore faire descendre du trône comme un bienfait, ce que plus tard les peuples arracheraient à ce même trône comme une dette. Sans crainte et sans arrière-pensée, embrassez la cause des lumières et de la liberté. Les peuples verront en vous l'envoyé de Dieu et leur appui ne vous manquera pas.

La France dirigée par un homme de génie parut devoir exercer ce glorieux patronage du monde civilisé; mais celui qu'on appela l'homme des

destinées se laissa enivrer par sa haute fortune, et son despotisme, vainement protégé par la gloire, tomba au premier souffle de la liberté.

Et les peuples furent trahis encore une fois; et les princes dont ils avaient relevé les trônes, leur donnèrent l'esclavage pour prix de leur dévouement. Aussi la justice de Dieu ne se fit-elle pas attendre. — Qu'est-il besoin de rappeler les terribles exemples qui viennent d'épouvanter les rois, et de prédire ce qui les menace?

Nous aussi, prince, nous avons offert aux nations un mémorable enseignement. Notre révolution qui paraissait si téméraire, non seulement aux étrangers, mais à la plupart d'entre nous, fut cependant sur le point de triompher, malgré l'immense disproportion des forces, malgré des fautes sans nombre. Pourquoi? parce qu'elle marchait sous l'égide de la vraie liberté. Mais lorsque des malheureux, égarés ou criminels, prenant le masque du désespoir, eurent dé-

tourné la plus belle révolution de sa voie, et changé la liberté en une hideuse anarchie, tout fut perdu.....

Prince, profitez de ces grandes leçons: voyez Napoléon mourant dans l'exil: voyez les trônes écroulés ou chancelants; et nous, infortunés! voyez-nous dans l'abîme du malheur. Toutes ces catastrophes ont eu lieu, lorsqu'on dévia du chemin de la vraie liberté.

Mais avant de vous revêtir de cette dictature toute populaire, rentrez en vous-même, prince; interrogez votre conscience. Si vous vous sentez assez pur, assez désintéressé pour ne point succomber à l'enivrement du succès, invoquez le Dieu de force et commencez l'œuvre.

Songez que ce n'est point par les foudres de la guerre que vous devez triompher. Vous entreprenez une conquête morale; à l'exemple du Christ, vous étendrez votre influence par la parole et par la vérité. Faites comprendre aux peuples votre pensée et

votre but, ils s'empresseront de répondre à votre appel.

Vous leur direz: »Peuples slaves, »peuples germaniques! l'heure de la »délivrance est arrivée, levez-vous! »Propriétaires, cultivateurs, indus»triels, citoyens de toutes les classes, »ralliez vous autour de moi; de cœur »et de sentimens, aidez-moi de tout »vos moyens, mais ne quittez point »vos paisibles travaux, car je viens pro»téger tous les droits et tous les inté»rêts; je vous apporte avec la liberté »l'ordre et la justice qui la conservent.«

»Mais toi, ardente jeunesse, qui »sens bouillonner dans tes veines, avec »le sang du jeune âge, le feu du pa»triotisme et l'ambition des grandes »choses, viens te ranger autour de »moi; résigne-toi aux privations, aux »fatigues, aux sacrifices. Jeunes gens, »réprimez la fougue de l'âge, obéissez »pour vaincre. Immolez à l'intérêt gé»néral toutes les passions individuel»les. Préparez vos armes avec un pieux »recueillement; apportez dans la lutte

»qui va commencer le sentiment du »devoir, et le respect le plus minu- »tieux des droits de l'homme: c'est par »la vertu que vous nous rendrez digne »de la liberté.«

Aux militaires de tout rang et de toute nation vous direz: »Soldats! »j'ai pris les armes pour la liberté; »vous aussi vous êtes armés pour »défendre et non pour opprimer. — »Joignez-vous donc à moi! défen- »dons ensemble notre liberté, la li- »berté de nos pères et assurons celle »de nos enfans. Rappelez-vous les »exemples que vous ont donnés vos »devanciers en 1812; ils se sont levés »contre le despotisme de Napoléon, »et bien loin de les condamner, les »souverains les ont récompensés, et »la patrie leur a marqué sa recon- »naissance; c'est qu'ils avaient com- »pris l'élan des masses qui voulaient »marcher à la liberté, et s'ils n'ont »pas été assez récompensés par l'his- »toire, c'est qu'ils ont attendu les

»malheurs du grand homme, pour le »quitter.« —

Dites, prince, aux jeunes armées de l'Allemagne que le véritable honneur est dans la conscience de chacun. Une fois donc que vous aurez fait sonner l'heure de la liberté, tout homme qui porte un cœur allemand, soldat, sous-officier, officier, général, devra accourir, tendant une main de frère au soldat accouru des pays voisins. —

Rassurez les états, en leur déclarant qu'ils ne changeront de nom, de forme géographique, de forme de gouvernement, que lorsque les populations suffisamment et légalement représentées l'auront décidé. Que tous sachent que vous avez pris les armes pour placer les lois au-dessus des hommes, au lieu qu'aujourd'hui les hommes sont au-dessus des lois.

Promettez, Sire, et avec la ferme résolution de tenir votre serment, que vous-même, une fois l'œuvre accomplie, vous vous démettrez de votre

pouvoir suprême et reconnaîtrez les lois au-dessus de vous.

Ayant ainsi rassuré les peuples, et anéanti tout danger de votre propre ambition, donnez-leur encore la confiance dans la fermeté de votre résolution. — Lorsque donc vous aurez tiré l'épée, rejetez le fourreau esclave loin de vous, et que chacun voie qu'entre vous et la liberté calme et vertueuse, c'est à la vie et à la mort.

Marchez, prince, avec un cœur droit et une volonté ferme, sous la bannière de la liberté, portant l'olivier d'une main, le glaive de l'autre, et la force de vos ennemis sera votre force, leurs armées seront vos armées, et votre triomphe joint à celui de la liberté, volera non seulement de clocher en clocher, mais passera de bouche en bouche et pénétrera tous les cœurs. Vous n'aurez à combattre que les hommes pervers, suppots du despotisme, qui seront peu nombreux, tandis que l'immense majorité des cœurs

vertueux et désintéressés devancera au loin vos bannières et entonnera le cris d'amour pour vous : *Aplanissez les voies du Seigneur et rectifiez ses sentiers.*

HENRI DEMBINSKI,
général polonais.

AVANT-PROPOS.

La campagne que je décris ici est un fait d'armes si extraordinaire que, quoique cette description eut été publiée en langue allemande, j'ai voulu aussi la faire paraître en français; qu'il me soit permis de parler de moi-même, avec la franchise qui convient à un honnête homme qui a la conscience d'avoir fait son devoir. J'ai réussi dans une chose qui pour le raisonnement froid paraissait de toute impossibilité et n'y ai réussi que par la volonté inébranlable de faire mon devoir, dussé-je périr inconnu

au monde; c'est que mon cœur me disait que le bien de la patrie auquel se liait celui de l'humanité entière l'exigeait ainsi. — Que le lecteur et surtout le lecteur militaire voie ma position à Kurszany, qu'il se représente un corps composé de nouveaux soldats, fatigué par quatre jours de combats et deux nuits d'insomnies, obligé de se frayer dès le premier moment, en présence de l'ennemi, une route inconnue à travers des marais, abandonné par le corps principal, qui, composé de vieux soldats, avait vingt-sept pièces de canon, qu'il voie les sept ou huit corps ennemis, tous plus fort que le mien, placés sur la route que j'avais à parcourir, qu'il ajoute à cela que toute l'armée russe était sur la rive droite de la Vistule quand je me mis en mouvement, qu'ainsi et après avoir surmonté tous les obstacles d'une marche de près de 300 lieues, c'était au milieu de cette armée que j'aurais dû tomber; qu'il pèse toutes ces difficul-

tés, alors il verra ce qu'on peut avec une volonté ferme et des intentions pures.

Pour celui qui aurait voulu raisonner matériellement mon entreprise, c'étaient plus de 100,000 hommes à éviter ou à combattre avec 3800, dépourvus de munition, sans argent, dans un pays abattu par deux soulèvemens dispersés en trois mois. Cependant la force matérielle a cédé devant la force morale. Voilà pourquoi, prévoyant les maux qui se préparent pour l'humanité, que comprime envain l'égoïsme appuyé sur la force matérielle, j'ai mis en tête de mon ouvrage la dédicace qu'on a lue, pour le dédier au premier HOMME de l'Allemagne qui, voyant le besoin pour l'humanité de sortir de l'état précaire où elle se trouve, joindra au pouvoir des intentions généreuses et une abnégation absolue. Qu'il ne s'arrête pas aux difficultés matérielles, qu'il ne voie que la force morale, qui aujourd'hui, en Allemagne, après la décision de la diète,

et les atrocités commises en Pologne, est incalculable; c'est le levier d'Archimède qui peut soulever le monde.

J'ai écrit en allemand avec la plus grande modération tout en conservant la dignité du malheur, mais les actes atroces commis en Pologne par l'empereur de Russie me forcent pour le bien de l'humanité à dire une partie de ce que je sais sur sa manière de gouverner; j'ai voyagé dix ans en Russie, j'y ai vu la corruption des employés dans toutes les branches du gouvernement. — C'est aujourd'hui la Russie, gouvernée par un homme froidement cruel, qui dicte la loi à l'Europe: Malheur à l'humanité! —

On verra dans tout l'ouvrage un but, c'est la liberté; un désir, c'est de la voir calme et vertueuse et pour cela qu'elle émane autant que possible d'un pouvoir établi. Jusqu'aujourd'hui la liberté a amené des excès, des malheurs, parce qu'elle a toujours été arrachée par le désespoir; on calomnie ceux qui la désirent, en leur

attribuant les maux qui l'accompagnent, quand ceux qui calomnient sont seuls les vrais coupables; il dépendait d'eux de la donner calme et pure de sang. — Au contraire il est une triste vérité, c'est que jusqu'aujourd'hui les peuples ont toujours été trop généreux, témoin l'Espagne, Naples et le Piémont. Ceux à qui on avait remis le pouvoir, lorsque notre révolution éclata, ont commis la même faute, dirai-je le même crime. — C'est donc pour prévenir la violence de la première réaction des peuples, aujourd'hui détrompés sur leur générosité, c'est pour le bien des peuples et des souverains, c'est pour les rappeler à ces vertus désintéressés, véritables bases de l'ordre social, que j'implore un pouvoir établi de prendre l'initiative et que j'emprunte le style et l'autorité de cette loi suprême qui, malgré les plus cruelles persécutions, par la force seule de la vérité triompha des maîtres du monde. En vain s'appuierait-on sur la force ma-

térielle et la corruption. L'arme des monarques, Ultima Ratio Regum est dispendieuse et de transport difficile; l'Ultima Ratio Populorum est l'arme du désespoir qui frappe inattendue. Ce n'est pas la force des bayonnettes qui peut préserver les monarques: quatorze jeunes gens, héros déterminés, n'ont-ils pas suffi pour faire déserter de Varsovie le tyran habitant le palais du Belvéder, habitation que pendant quinze ans personne ne regardait qu'avec un pénible frisson? — L'histoire ne nous fournit-elle pas d'autres traits plus décisifs? — C'est donc la morale seule qui puisse préserver les trônes et faire marcher l'humanité vers un but après lequel les peuples soupirent avec tant de justice; c'est aussi cette morale que j'invoque, et que je voudrais qu'un homme fort fît triompher partout.

Autrement, où nous mènerait le système suivi jusqu'aujourd'hui? — On met à la place de la civilisation européenne la barbarie de l'Asie; les

trônes le voient avec indifférence, les peuples avec indignation ; cela présage un choc indispensable.

Si une horde de barbares avait envahi la Pologne et avait incendié ces bibliothèques, enlevé sa population, l'Europe entière se serait levée contre le danger commun, on aurait cru être ramené au temps des incursions des Tartares ; mais comme c'est un gouvernement établi, un gouvernement blasphémant le nom de Dieu en se disant régner par le droit divin qui procède avec une froide cruauté à cet anéantissement physique et moral d'une nation entière, les gouvernemens, soi-disant sainte-alliance, y applaudissent sans voir le danger qui les menace, soit par la réaction des peuples, soit par l'extention de ce barbare systême.

Les Russes ne rougissent pas de se prêter à ces atrocités ; ils ne sentent donc pas qu'ils se rendent les instrumens de leur propre asservissement. — Outre leurs propres dangers, ils

devraient avoir assez d'élévation d'âme pour sentir qu'ils sont solidaires de la promesse que nous avaient faite leurs compatriotes de nous aider dans notre révolution pour assurer mutuellement notre liberté, et que ceux qui auraient ignorés cette promesse ou lui auraient même été contraires, auraient dû voir que la solidarité nationale ne leur permettait du moins pas à part l'humanité d'être les instrumens de la perfide cruauté exercée envers ceux qui avaient cru à la parole de leurs compatriotes. — Aussi je suis sûr que, quand des cœurs généreux entre les Russes, auront assez d'élévation d'âme pour comprendre ce passage, nous serons vengés, soit dans cette génération, soit dans l'autre et qu'alors Russe et Polonais se tendront une main de frère et que les griefs et offenses mutuels feront place à la cordialité qui doit finir par régner entre les peuples.

Que les étrangers arrêtent leur jugement sur les causes de notre chute;

les fautes commises sont grandes, mais ne retombent que sur quelques individus, dont je dois avouer avec douleur que je fais nombre par ma vivacité; nous avons erré; la faute est commise; il n'y a que les motifs qui puissent rendre les uns moins coupables que les autres. Mais jamais de révolution plus belle, plus unanime, plus sublime n'a rempli les pages de l'histoire; tous avaient un seul but: la patrie. La conviction seule de la possibilité de réussir n'était pas assez générale, elle fit croire à quelques hommes influents que l'intervention étrangère était nécessaire et ce fut une des raisons qui poussa des hommes égarés aux horreurs de la nuit du 15, qui précipita notre chute.

Qu'il me soit donc permis, sans abuser de mon titre de réfugié, de dire quelques mots sur le pays où j'ai trouvé asyle, dussé-je choquer quelques opinions généreuses, j'avouerai que je crois que la France a besoin plus que jamais de se rappeler sa plus belle lé-

gende: *Union et force.* La France est désormais le seul appui et le seul espoir de la régénération européenne sur le continent; il importe donc de rendre sa force compacte et ne point l'exposer à des commotions violentes; son attitude imposante et sa liberté de la presse suffiraient pour le moment, et si un mouvement libéral sur des bases solides s'opère en Allemagne, je suis intimément convaincu que son gouvernement, qui n'était pas en état pendant notre guerre de profiter de l'expérience des fautes de Louis XV, saura se rappeler et donnera des secours plus efficaces que ceux qui furent accordés dans le tems à la ligue de Smalcalde; et à la suite de cette liberté (puisque l'Autriche préfère les fictions à la réalité) j'aperçois celle de ma patrie. C'est ainsi que la liberté calme et vertueuse, c'est-à-dire le règne des lois, marchera sous l'égide de la France et de l'Angleterre réunies, et la légende de la France, accueillie par acclamation par les peu-

ples reconnaissans sera : *Liberté, ordre public UNIVERSEL !* et alors seulement chaque contribuable et chaque garde-national dira avec conviction : *La révolution de Juillet est finie.*

Qu'on ne s'attache dans un ouvrage écrit de mémoire quant aux faits, d'inspiration quant aux réflexions, ni aux mots ni même aux phrases isolées, qu'on se rappelle que c'est un cœur saignant de douleur qui parle, qu'on ne prenne donc que l'ensemble et qu'on le juge si l'on veut. —

La lettre suivante forme l'avant-propos de l'ouvrage allemand.

XXIX

Dresde, le 16 Mars 1832.

A Monsieur le docteur Spazier!

Monsieur, je Vous remets avec cette lettre la description de ma campagne en Lithuanie, acceptez-la comme une preuve que je sens le bien que Vous avez voulu faire à notre cause par Votre plume.

J'ai publié cette description en Votre langue, pour la dédier à la nation allemande et lui montrer, combien est profond le sentiment de ma reconnaissance pour l'hospitalité cordiale et fraternelle que mes compatriotes et compagnons d'armes ont reçue dans tous les pays de l'Allemagne, quelle que soit leur dénomination — Oui, la noble nation allemande a senti et reconnu que notre lutte était la lutte de l'humanité entière. Allemands, soyez sur vos gardes, c'est vous que le péril menace, vous êtes devenus voisins de la Russie; — craignez ce dangereux voisinage, craignez-le plus, et mille

fois plus en tems de paix qu'en tems de guerre. Le système de corruption et de démoralisation, que ce gouvernement sème autour de lui, est plus effrayant et plus dangereux que les armes dans des mains moitié sauvages. Lisez l'histoire, jetez les yeux sur la carte de cet immense empire et vous le verrez s'étendre en tout tems et en tout lieu, en employant toujours les mêmes moyens.

Interrogez la Suède, la Pologne, la Turquie et la Perse; interrogez les peuplades de l'intérieur de l'Asie; tous ces pays, ceux même que de longs déserts séparent de la Russie, vous diront qu'on a suivi contre eux la même marche; ce n'est point par les armes qu'ils ont d'abord été attaqués, c'est par l'or et la corruption, pour semer la méfiance et les divisions intestines. — La Suède vous dira que, tant qu'elle a combattu la Russie, cette puissance a tremblé devant elle. La paix fut conclue, et bientôt nous avons vu la Suède descendre au rang qu'elle occupe aujourd'hui. Moitié en paix, moitié en guerre, elle se vit enlever ses meilleures provinces; en pleine paix sa forteresse Abo.

La Pologne reçoit une garantie qu'elle n'a jamais souhaitée, mais qui lui fut grandement offerte et solennellement jurée, et bientôt la Pologne cesse d'être.

La Prusse croyait alors augmenter sa puissance, et cependant cet état, toujours allié de la Russie, a perdu insensiblement presque tout le butin obtenu, par ce partage, à l'aide de la Russie; et nous voyons tout-à-coup les armées russes aux portes de Berlin, de sorte que l'historien étonné doit revenir sur lui-même et se demander, comment cela s'est-il accompli? mais ce qui l'étonne bien plus, c'est l'aveuglement de la puissance qui a elle-même prêté les mains pour aider à ces événemens, et qui aujourd'hui fait l'impossible pour s'attirer par tous les moyens la haine des Polonais.

L'Autriche! — que fait l'Autriche, qui laisse échapper les momens les plus propices, et refuse à toute force de devenir le premier état de l'Europe? — L'Autriche qui ne veut pas voir, qu'elle ne soutiendrait pas le premier choc d'un grand homme qui viendrait à paraître, qui verrait ses parties hétérogènes se séparer l'une de l'autre, que fait-elle? — Elle sommeille, et dans son cauchemar lourd et profond, elle s'attache à enchaîner la pensée; vains efforts! la pensée est comme la foudre qui brille et frappe en même tems, elle détruit dans un jour les entraves de quelques siècles.

L'Autriche ne veut pas voir comme la Russie l'enlace de ses bras perfides. — Quelle est donc la distance d'Orsowa à Belgrade, qui peut devenir un second Abo? alors le danger déjà grand sera redoublé, surtout quand les paysans grecs de la Hongrie recevront un ordre semblable à celui qu'ils ont reçu de leurs coréligionnaires les Russes, pendant. notre insurrection, lorsque la noblesse hongroise se préparait à nous porter secours. Déjà le militaire autrichien porte les décorations russes, déjà....

Puissé-je, nobles Allemands, vous rendre plus précautionnés! pensez à votre liberté de la presse, et voyez qui lui est contraire! c'est la Russie: car elle ne peut vous voir à même de vous éclairer sur vos intérêts. Il ne vous est pas permis de vous constituer en un seul corps de nation, car vous seriez alors trop forts. Il est plus facile de semer et d'entretenir la haine entre plusieurs petits états que dans un grand tout. — Ne troublez pas vos gouvernemens par des soulèvemens violens, mais résistez moralement, et, en cas de besoin, physiquement à toute union avec la Russie.

Croyez-moi, ce n'est point la haine contre la nation russe qui guide ma plume; mais c'est l'horreur que chacun doit ressentir pour

son gouvernement, quand il en connaît la marche intérieure; pouvons-nous accuser la nation de suivre l'impulsion que lui donne un gouvernement despotique, qui refuse les lumières et l'instruction à tout un peuple? Non, la nation n'est point coupable; nous devons l'envisager comme agissant contre son propre gré; mais, veut-elle compter entre les nations européennes, il faut qu'elle adopte les mœurs, les usages, les lumières et les sentimens que professe l'Europe. — C'est en quoi vous êtes appelés à lui porter secours; — sans cela, prenez garde que l'incendie qui consume la maison de votre voisin, n'atteigne un jour vos propres demeures.

Ne vous laissez pas tromper sur le lieu d'où vous menace le danger; ce n'est point du midi. — Votre haine contre la nation française était juste; vous aviez été vaincus et votre noble fierté ne pouvait le supporter; — votre jeunesse s'est levée, a pris les armes et vous avez vaincu à votre tour. A présent est arrivé le moment d'agir avec réflexion. Où est le danger? est-il dans le pays où l'instruction publique, les arts et les sciences se perfectionnent, où chacun est égal devant les lois, où le faible et l'opprimé trouvent un asyle? ou bien, est-il là où la corruption et l'escla-

vage sont l'unique sort de l'homme, où les sciences sont abolies, où la lecture et la pensée sont défendues? — La question se résout d'elle-même.

Les armées françaises ont parcouru vos provinces, elles ont occupé vos capitales, cependant, dans le moment même, tout suivait chez vous la marche accoutumée; et si l'on excepte un exemple de violence, que les opérations de la guerre excusaient peut-être, tout était libre; de sorte qu'après la retraite des troupes, c'est seulement dans l'histoire que reste le souvenir de leur séjour.

Il en est autrement du gouvernement russe; à l'entendre, c'est la Russie qui vous a aidés à vaincre; c'est elle, qui paraît être votre alliée; cependant, c'est elle qui est maîtresse chez vous plus que vos propres gouvernemens. Voulez-vous en avoir un exemple frappant? pensez à nous; partout dans la noble et vertueuse Germanie, nous avons été reçus par un accueil de sympathie fraternelle; quelques-uns de vos gouvernemens même nous paraissaient propices; cependant nous sommes chassés de pays en pays, et partout avec la même excuse, qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas offenser le résident ou chargé-d'affaires russe. — Quel prétexte la Russie peut-

elle avoir pour empêcher notre séjour au milieu de vous? aucun; elle veut seulement gagner du tems pour pouvoir détruire toute une nation, et, dans un tems où la traite des nègres est abolie, emmener en Sibérie comme esclaves toute une nation éclairée qui a été de tout tems une barrière pour la civilisation contre la barbarie; pour pouvoir, quand elle jugera le moment favorable, fondre sur vous sans trouver d'empêchement; et vous, qui voyez le danger, vous ne faites rien pour l'éloigner! Songez à votre avenir et croyez-moi, il est effrayant et éminemment périlleux, si vous ne résistez pas vigoureusement au mal: mais, pas de mouvement partiel! En agissant, agissez spontanément pour assurer le bonheur général, même celui de la nation russe, dans le vrai sens du mot bonheur public.

Sur vos gouvernemens pèse une grande responsabilité; — si, dans leur aveuglement, ils manquent la bonne voie, s'ils ne profitent pas du temps qui leur reste pour vous donner d'une main la liberté vertueuse, calme et paisible, et pour repousser de l'autre le danger qui vous menace, ils seront cause d'une anarchie qui peut frayer à la Russie le chemin pour vous mettre sous son joug.

Je sais que par l'avertissement que je vous donne ici, je m'attire à jamais la haine de l'autocrate, que je puis nuire par là à une épouse chérie, à des enfans qui se trouvent près de la frontière de ses états, et dont toute la fortune est en son pouvoir; qu'un éternel bannissement et la pauvreté peuvent devenir leur partage; mais ils me pardonneront; mon sang coule dans leurs veines.

Fidèle donc à ma maxime, *je préfère ma famille à moi, ma patrie à ma famille et le genre humain à ma patrie*, j'attends mon sort avec résignation. — J'ai rempli mon devoir, et si je ne puis comme un second *Assas* vous dire: à moi amis! voici les ennemis! je veux, semblable au voyageur qui, tombant dans un abîme, pousse un cri de détresse pour en avertir ses compagnons, m'écrier aux peuples: MALHEUR! MALHEUR!

HENRI DEMBINSKI,
général polonais.

MÉMOIRES

SUR

LA CAMPAGNE DE LITHUANIE,

PAR

LE GÉNÉRAL HENRI DEMBINSKI,

CHAPITRE PREMIER.

Marche de mon corps de Sierock lors de l'expédition contre les gardes, jusqu'au moment de mon départ pour la Lithuanie.

Tout avant la marche de notre armée contre les gardes, j'avais livré la bataille de Kuflew où j'avais été posté avec l'instruction de faire gagner une journée au général en chef pour lui donner le temps d'opérer son mouvement en cas d'attaque; là, à la tête de 3,500

hommes et de 4 pièces de canon j'avais soutenu un combat de 7 heures contre toutes les forces du maréchal Diebitz qui débouchait par ce point pour assaillir le flanc droit de notre armée échelonnée au-delà de Kaluszyn. Ce combat en me faisant mieux connaître du général en chef, lui avait donné confiance en mon savoir faire.

Lors donc du mouvement que nous fîmes à gauche pour tomber sur la garde, je commandais en personne l'extrême droite et faisais près de Skurzecz une reconnaissance avec un régiment de cavalerie, quelques bataillons d'infanterie et deux pièces de canon. En ce moment je reçus l'ordre d'aller prendre le commandement d'un autre corps d'armée placé sur l'extrême gauche de notre ligne à Szelkowo, sur la rive droite de la Narew. Ce corps se composait de 4 bataillons d'infanterie, savoir: le 4^{me} du 4^{me} régiment d'infanterie de ligne, le 4^{me} du 3^{me} d'infanterie légère et deux bataillons du 18^{me} de ligne, de 220 chevaux de la cavalerie de Plock qu'on avait tirés du dépôt de ce régiment et de deux pièces de 4 servies par l'artillerie à pied; on y ajouta le 3^{me} régiment de lanciers, deux pièces de 12 et deux de 6. Arrivé à Sierock où se trouvait alors le général en chef Skrzynecki, je reçus

l'instruction de me porter avec célérité vers Ostrolenka et de faire l'impossible pour m'emparer du pont sur la Narew qui devenait pour nous de la plus grande importance, puisque toute notre armée passait dans le moment même le Bug à son confluent avec la Narew et allait agir sur la rive gauche de ce dernier fleuve. Je partis donc de suite et arrivai avec mes 4 pièces et le 3^{me} d'Uhlans le jour même à Pustusk; le lendemain à midi je fus à Szelkowo où je trouvai mon corps que je fis marcher en avant et le soir même nous prîmes position à Rozan. Là, le général en chef me fit rappeler de nouveau par son aide-de-camp le prince Sanguszko, toute l'importance de mon mouvement, et m'enjoignit de faire la plus grande diligence. L'ordre finissait par ces mots: le général en chef espère que vous occuperez aujourd'hui Rozan. Le lendemain à la pointe du jour je me portai vers Ostrolenka, à moitié chemin je reçus encore une estafette qui me recommandait la plus grande célérité et beaucoup de vigueur.

A midi je m'arrêtai à 7 werstes ou un mille de poste d'Ostrolenka. Là m'atteignit encore un aide-de-camp du général en chef (lieutenant S^{t} Cyr) qui m'apportait l'ordre par écrit d'attaquer vivement Ostrolenka et surtout d'em-

pêcher que le pont ne fût détruit. Je pris donc les dispositions suivantes: Le point d'Ostrolenka très-fort par sa nature, quand on l'attaque par la rive droite où il est presque imprenable, était en outre fortifié par une tête de pont et couvert par un détachement posté sur le ruisseau de l'Omulew qui vient couper perpendiculairement la chaussée et tomber en droite ligne dans la Narew. L'ennemi ne pouvait voir mes mouvemens, parce qu'un bois situé sur la rive droite de l'Omulew me séparait de lui et me couvrait absolument. De plus, je le voyais inquiet, puisque je venais de prendre un officier de cosaques qui m'avoua qu'il avait été envoyé en patrouille sur les derrières de ma gauche chez un ancien officier russe, propriétaire en Pologne, pour y prendre des informations sur mes forces; la patrouille était en partie en mon pouvoir, de manière que Sacken qui commandait à Ostrolenka ne pouvait avoir aucune donnée certaine; j'avais reçu l'avis d'une dame des environs d'Ostrolenka que Sacken n'avait pas plus de 10,000 hommes et une expédition du général Pradzynski, quartier-maître général, m'informait que Sacken selon toutes les apparences avait été renforcé par quelques régimens des gardes russes; tout tendait par conséquent à me faire prendre la

détermination, vu la faiblesse de mes forces, d'attaquer de nuit; d'autant plus, qu'outre le 4me bataillon du 4me régiment, qui était armé de fusils, les deux tiers de mes gens n'avaient que des faux. Je fis donc distribuer des vivres à mes troupes et elles se reposèrent jusque près de sept heures du soir. Après avoir laissé sur ce point mes deux grosses pièces sous la garde d'un demi bataillon d'infanterie (capitaine Kosobudzki) et d'une soixantaine de chevaux (cavalerie de Plock), je marchais avec le reste en arrière, puis à gauche pour passer l'Omulew à gué près du village de Kruki et enlever le poste ennemi qui gardait le pont sur cette rivière. J'avais eu la précaution d'envoyer des gens du pays ouvrir les écluses qui retenant les eaux de l'Omulew les élevaient à une assez grande hauteur pour faire tourner des moulins considérables situées près du pont.

Nous arrivâmes vers les 10 heures du soir à l'endroit où le gué était praticable; j'envoyai aussitôt le 4me bataillon du 4me sur la rive opposée. Les soldats se déshabillèrent avec la meilleure volonté du monde; ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, néanmoins ils traversèrent la rivière en tenant leurs habits, fusils et gibernes au-dessus de la tête. Je fis suivre

ce bataillon par le reste de la cavalerie de Plock et un escadron du 3me (capitaine Janowicz). Je restai avec les autres, ne voulant pas exposer les pièces à passer à gué, surtout la nuit, craignant de gâter les munitions. Après environ une heure d'attente on m'avertit que l'ennemi avait retiré son poste de l'Omulew et que le pont n'était pas détruit. J'avançai aussitôt par la rive droite de l'Omulew, je passai le pont et disposai de suite trois colonnes d'attaque pour enlever la tête du pont de la Narew. Tout cela fut fait avec diligence et bonne volonté de la part des commandants de bataillon: un seul militaire supérieur trouva l'entreprise trop hardie et voulut me faire des remontrances sur nos faux, mais je lui répondis que la nuit leur était favorable et tout marcha dans l'instant même. Je m'arrêtai de ma personne à la nouvelle ville, c'est une vingtaine de maisons, bâties en briques entre l'Omulew et Ostrolenka des deux côtés de la chaussée. Je fis passer promptement sur le pont de l'Omulew mes deux pièces de 4 et une partie de ma cavalerie que je déployai à gauche de la chaussée pour protéger mon infanterie en cas qu'elle fût repoussée. Le silence était nécessaire pour ne pas donner l'éveil et ne pas s'exposer au canon de l'ennemi qui de

la rive gauche de la Narew pouvait, même avec la mitraille, atteindre la chaussée et surtout le pont sur l'Omulew. Tels au moins avaient été tous les rapports, Ostrolenka ayant été observé pendant quelques semaines par le corps du général Uminski et plus tard par d'autres. Bientôt l'on vint m'avertir que la tête de pont était rasé et le terrain fraichement égalisé; qu'on entendait des coups de haches et la chûte des planches dans la rivière. J'ordonnais de tirer sur les travailleurs et de diriger le feu de mousqueterie sur tous les points du pont où l'on entendrait le moindre bruit. On riposta et la fusillade s'engagea dans l'obscurité. Il était une heure du matin: j'envoyai l'ordre à Kossobutzki d'arriver avec les grosses pièces jusqu'au pont sur l'Omulew et fis avancer le reste de mon corps sur la chaussée, de manière que mes quatre pièces dépassèrent la ville neuve et prirent position à cinquante pas en arrière de la chaussée. Je cachai les avant-trains derrière les murs et les maisons vis-à-vis Ostrolenka, et je suis sûr que, par cete manœuvre de nuit, j'ai épargné bien du monde. Mon infanterie bordait la chaussée tout près de l'endroit où celle-ci fait un coude à angledroit et où après avoir longé la Narew elle tourne à droite pour gagner le pont. Je pou-

vais donc empêcher l'ennemi par mon feu de mousqueterie de toucher au pont et mes troupes étaient à couvert par la chaussée qui pour obvier aux inondations fréquentes de la Narew est très-élevé sur ce point. Le jour paraissait à peine que l'ennemi commençait une vive canonnade. Alors seulement je pus distinguer sa position. Il avait trois redoutes sur sa gauche et un ouvrage en terre recouvert de planches vis-à-vis du pont ; ses redoutes étaient faites avec soin, les artilleurs y étaient à l'abri du mousquet, ce qui faisait qu'ils tiraient assez juste, mais comme tout était caché excepté mon artillerie et moi qui avec mes aides-de-camp m'étais assez approché pour ne recevoir qu'un feu plongeant, il leur fut impossible de nous causer un grand mal. Je perdis néanmoins sept hommes de mon artillerie, j'eus quelques blessés, quatre pièces démontées et une vingtaine de fantassins furent atteints par la mitraille. Cette perte est légère si l'on considère que le combat dura depuis une heure du matin jusque trois heures de l'après-midi. La canonnade fut des plus vives depuis trois heures jusqu'à neuf heures à laquelle le général Pradsynski m'avait écrit que le général Gielgud attaquerait Sacken par la rive gauche. J'avais fait tirer aussi peu que

possible ; malgré cela je n'avais presque plus de munition, quatre de mes pièces étaient démontées, mais nous en avions épuisé les munitions, il ne nous restait que deux pièces ayant chacune quinze coups à tirer outre la mitraille que je ne voulais pas employer, car je craignais de montrer à l'ennemi que nous étions à sa portée. Plusieurs décharges faites sur des tirailleurs de l'infanterie qui parcouraient la digue, ou sur des curieux occupés à regarder par dessus la chaussée m'avaient prouvé que sa mitraille m'atteignait facilement. Je jetai quelques boulets dans les masses d'infanterie, et plaçai mes grosses pièces en face du pont, ce qui fit croire que je voulais forcer le passage. Déjà je vis les bagages sortir de la ville et l'infanterie se retirer pour se mettre à l'abri du canon, je conjecturai alors que la division Gielgud avançait et que l'ennemi fuyait pour ne pas être coupé. J'écrivis un rapport en conséquence pour accélérer l'attaque de Gielgud. Chaque coup, que l'ennemi me tirait, m'était en quelque sorte agréable, puisque je comptais qu'il serait d'autant plus faible et réduit à déposer les armes privé de tous moyens de défense. Cependant mon feu cessant presque tout-à-fait faute de munitions, je vis tous les bagages rentrer en

ville et l'ennemi envoyer même de l'infanterie et quelques cosaques sur ma droite comme dans l'intention de passer la Narew au-dessous de l'Omulew, ils y engagèrent même une fusillade avec un détachement de la cavalerie de Plock qui me masquait là. Cela me mit dans une inquiétude inouïe. Il était presque midi et Gielgud ne paraissait pas. Le mouvement assuré de l'ennemi me faisait conjecturer que notre armée avait été forcée de repasser le Bug; cette conjecture était assez facile à faire, puisque notre mouvement ayant été mal masqué par le général U***, le maréchal Diebitz avait pu rejoindre les gardes.

Placé dans cette position critique et certain maintenant d'être attaqué à mon tour d'un moment à l'autre, j'envoyai un de mes aides-de-camp en arrière jusqu'à Modlin chez le général Ledochovski, pour qu'il eût à me pourvoir de munitions, en cas que je fusse obligé de me retirer. Vers les deux heures enfin, je vis un mouvement accéléré s'opérer chez l'ennemi, son infanterie étendu le long de la Narew se repliait en hâte, l'artillerie elle-même se retirait: pour l'honneur de nos armes je fis alors tirer quelques coups de canon qui devaient servir aussi de signal en cas que la division Gielgud fût en marche. Je fis ensuite

avancer un bataillon, il passa sur le pont dont les poutres étaient demeurées intactes, une bonne partie des planches seulement avait été jetée à l'eau; à peine fut-il entré en ville, après une faible fusillade, que les soldats revinrent au pas de course, en disant que l'ennemi retournait sur plusieurs colonnes; je ne pus le croire, et ne voulant pas en tous cas céder aussi facilement la ville, je me mis à la tête d'un second bataillon en criant à ceux qui se retiraient que je tuerai et je jeterai à l'eau moi-même le premier que j'atteindrais. Cette menace fit effet, ils rebroussèrent chemin et rentrèrent en ville. Maître de toutes les avenues, je plaçai un bataillon sur la place pour servir de réserve et fis garder toutes les rues par des détachemens du 1^er^ bataillon; mon aide-de-camp Hirosz qui cherchait toujours le combat, s'était mis à la tête de deux compagnies d'infanterie et poursuivait Sacken. Dans cette circonstance la cavalerie m'eût été plus utile, mais le pont ne lui permettait pas de passer. Je montai moi-même sur un clocher et vis effectivement plusieurs colonnes qui s'avançaient, mais dans une direction opposée. Bientôt à l'aide de mes lunettes, je distinguai les écharpes rouges que portaient les aides-de-camp du général en chef. Je courus

à pied au devant de lui, et montai le premier cheval que je trouvai et lui racontai la retraite précipitée de Sacken; je lui détaillai tout le butin que j'avais fait, il consistait surtout en avoine qui était déposée sur le bord de l'eau et qu'on devait charger sur des bateaux, en 15,000 francs d'argent, en biscuit et en un magasin de sel qu'on envoya à Modlin et qui nous servait encore après la prise de Varsovie. Je l'avertis en même tems que trois bateaux chargés d'avoine avaient remonté la veille la Narew; il envoya aussitôt à leur recherche le colonel Szydlowski qui les prit. Le général en chef loua beaucoup ma conduite; il parut surtout très-content de la prise du pont qui dans deux heures se trouva rétabli. Il y avait en outre un pont flottant sur radeaux, celui-ci fut aussi mis en bon état. Je fis part au général en chef de l'embarras où je m'étais trouvé et de ma crainte de manquer de munition; là-dessus le général Pradzynski qui ne pouvait souffrir les succès des autres me dit qu'il fallait attaquer sans tirer. C'était une absurdité puisque la rivière nous séparait et je le lui dis. Il se tut, mais malgré cela, il publia le lendemain un ordre du jour qui rappelait aux généraux envoyés en commandement séparé de ne pas prodiguer les munitions.

Aussitôt après la prise d'Ostrolenka j'avais ordonné au commandant du 3me de lanciers (colonel Pawlowski) de partir avec trois escadrons de son régiment et un bataillon d'infanterie pour tourner la Narew et menacer Sacken en arrière de Lomza; j'avais en même temps de Szelkowo envoyé au partisan Zaliwski qui se tenait dans les environs de Chorzele (d'où il entravait l'arrivée des vivres que fournissait la Prusse) l'ordre de suivre la même direction vers la chaussée de Lomza. Cette expédition fut contremandée, je ne sais pourquoi, elle me paraissait cependant très-utile. En conséquence je fis retourner Pawlowski qui avait déjà atteint la hauteur de Nowogrod; mais on se ravisa, et je reçus l'ordre d'envoyer le colonel Sierakowski avec la moitié de mon corps dans cette direction en lui enjoignant de pousser jusqu'à la chaussée. Cet ordre je ne le reçus que le lendemain.

Je mis donc à sa disposition les deux bataillons du 18e, deux pièces et la cavalerie de Plock; le général en chef me laissa à Ostrolenka, afin d'y organiser le service de communication pour les fourrages qui devaient suivre l'armée. Le lendemain on m'envoya l'ordre de laisser un bataillon à la garde du pont et d'aller rejoindre avec le reste le géné-

ral Gielgud, pour prendre le commandement de son avant-garde.

L'ordre me parvint à deux heures de l'après-midi : à trois heures je me mis en marche avec un bataillon, le 4e du 3e d'infanterie légère, deux pièces de 12 et un escadron du 3e de lanciers. Je laissai mon meilleur bataillon le 4e du 4e à la garde du pont ; il venait de faire avec les trois escadrons qui devaient me rejoindre le lendemain, l'expédition contremandée de Pawlowski.

Vers les huit heures du soir j'arrivai à la première station de poste à Miastkowo ; partout on m'avait dit que Sacken se retirait la terreur dans l'âme. A la poste de Miastkowo il s'était arrêté, on me raconta qu'on l'avait vu pleurer de désespoir, tant il était sûr de sa perte. On l'avait averti que la veille déjà quatre bataillons et deux escadrons envoyés par Gielgud, sous le commandement du colonel Koss, avaient paru sur la chaussée pendant qu'il était encore à Ostrolenka, il croyait donc qu'il allait trouver nos troupes à Lomza. Qui a donné l'ordre à ce détachement d'abandonner la chaussée et de laisser passer Sacken? C'est ce que je n'ai jamais su ni voulu approfondir, étant en Lithuanie avec cette division ; toujours cette faute est-elle impardonnable,

car nous payâmes bien cher d'avoir ainsi comme à dessein laisser échapper Sacken avec 12 pièces et 5 à 6000 hommes. Il fut plus tard le noyau autour duquel vinrent s'agglomérer les corps russes, lui qui eût été à nous ainsi que toute la Lithuanie et en un mot l'empire russe. Oui, une faute à la guerre, on la sent durant toute la campagne et pendant huit jours nous ne fîmes que cela. Avoir laissé échapper les gardes, la faute en est grande; mais là, c'était un corps de 12 à 15,000 hommes pourvu de cavalerie et d'une nombreuse artillerie, au moins aurait-il fallu le combattre. Mais Sacken qui avait épuisé ses munitions contre moi, qui avait tiré plus de 2400 coups, ce que j'avais pu remarquer à l'échange de ses caissons, qui n'avait que 5 à 6 mille hommes et pas plus de 150 chevaux, était coupé par nos troupes et on le laissa échapper en se retirant du seul et unique chemin qui lui restait dans sa fuite ! En prenant Sacken on prenait tous les bagages de la garde qui étaient à Lomza, quelques milliers de fusils qui y étaient déposés, plus de 18,000 korzec de blé, un immense magasin de fourrage, de l'avoine, de la paille et en général des provisions de toute espèce. Si la division Gielgud au lieu de tâtonner autour d'Ostrolenka avait seulement

marché à Lomza, elle n'aurait pas trouvé d'ennemis et aurait remporté les plus grands avantages, au moins un million de valeur en diverses céréales et autres aprovisionnemens de guerre. Sacken aurait déposé les armes à une poste de distance: puisqu'il se serait trouvé entouré de toute notre armée à sa droite, de la Narew à sa gauche, de Gielgud à Lomza sur la Narew et de moi à Ostrolenka sur le même fleuve. De toutes les fautes que l'on a commises, celle-là me fit le plus de peine, parce que c'était moi qui avais été en butte à tous les boulets de Sacken, et que Lomza se serait rendu sans combat. Que faisait donc cette malheureuse division Gielgud le jour où elle devait venir à neuf heures, suivant l'ordre que je conserve encore? Elle passait la nuit à quatre lieues d'Ostrolenka et y restait jusqu'à neuf heures du matin. Il est impossible cependant qu'on n'ait rien entendu, dix-huit pièces de canon faisaient un bruit à réveiller les morts et pourtant elle n'arriva qu'à trois ou quatre heures de l'après-midi à Ostrolenka. Que fit-elle en arrivant? Rien encore; on l'envoya à la poursuite de Sacken et elle le suivit si mollement que, malgré qu'il venait de quitter Ostrolenka, elle ne tira pas un seul coup de canon et ne vit pas même un seul soldat de Sacken;

à présent voyons ce qu'elle fit en approchant de l'ennemi.

J'avais à peine pris position avec ma petite troupe à Miastkowo, quand, à mon grand étonnement, je vis un corps d'armée s'avancer vers moi par la chaussée de Lomza. De loin je crus que c'était une colonne de prisonniers; bientôt je reconnus la division de Gielgud à la tête de laquelle se trouvait le général Rohland, le colonel Pientka et d'autres officiers. Je courus à leur rencontre et leur demandai ce qui leur faisait faire ce mouvement rétrograde. En voulant me cacher leur confusion, ils me répondirent avec humeur: Général, vous n'êtes pas le seul qui ayez fait la guerre, nous l'avons faite aussi. Mais, leur dis-je, il ne s'agit pas de cela, je désirerais seulement savoir si c'est l'ennemi ou si ce sont de nouvelles instructions qui vous forcent à faire cette manœuvre, car l'ordre que j'ai, porte que nous devons attaquer Lomza. Ils m'avouèrent alors qu'ils avaient tenu conseil en vue de Lomza et qu'ils y avaient décidé que la retraite devenait nécessaire vu la trop forte position de la place; ils finirent par me reprocher de ce que je n'étais pas venu les soutenir et qu'ils s'étaient vus trop faibles. Alors leur montrant mes forces, c'est-à-dire mon batail-

lon armé aux deux tiers de faux et l'escadron de cavalerie avec les deux pièces de canon, je leur dis: Si ce que vous voyez pouvait vous aider, je suis fâché que l'ordre me soit venu si tard, car je n'ai pas perdu un instant; mais vous aviez vingt-deux pièces de canon, la plus belle division de l'armée et une brigade de cavalerie, le 4e de chasseurs et la cavalerie de Kalisz, je ne vois pas que j'eusse été si nécessaire, d'autant plus que vous n'avez pas tiré un coup de pistolet. Se retirer sans combat et sans ordre! ah! si j'avais su cela, je serais accouru de ma personne en poste, car je n'aurais pas souffert une faute pareille. Ils ne voulurent pas s'avouer coupables et mes remontrances ne servirent qu'à mettre de l'éloignement entre nous. Il est vrai de dire qu'en arrière, sur leur droite, le canon s'était fait entendre; mais c'était l'arrière-garde des gardes qui était attaquée par notre armée du côté de Sniadow. Au lieu de s'arrêter là, ils allèrent prendre position derrière un ruisseau une bonne lieue de France (4 werstes) en arrière de la poste vers Ostrolenka; je fis pointer mes deux pièces sur la chaussée vers Lomza et attendis l'arrivée de Gielgud: Il ne tarda pas à venir. Confus, indécis, il s'approcha de moi et me dit: Général, pourquoi

n'êtes-vous pas venu me soutenir? Je lui fis la même réponse qu'à Rohland et Pientka; j'ajoutai surtout que je n'avais pas perdu une minute et que j'avais à peine eu le tems de dicter mes instructions pour Ostrolenka et le colonel Sierakowski. Alors il m'entraîna dans la chambre des passagers et me dit: Mais lisez donc les ordres que j'ai. Après les avoir lus j'y vis la circonspection qui était empreinte dans tous les ordres que nous recevions depuis que notre mouvement était démasqué par le général U*** qui devait le couvrir, mais rien qui autorisât un si faux mouvement. Je jetai avec force le papier contre la table et lui répondis avec véhémence: Vous venez de faire là une vilaine faute, une faute impardonnable: Comment, vous n'aviez pas de position avec plus de 8000 hommes d'infanterie, vingt-deux pièces et une brigade de cavalerie? Vous vous êtes retiré sans essayer d'attaquer? J'étais hors de moi. Oui, aujourd'hui que j'écris ces lignes, il y a un an que l'affaire a eu lieu, je quitte fréquemment la plume et ne puis continuer; qu'on juge de ce qui se passait alors en moi. — Que dois-je faire à présent, me dit-il. — Faire tout arrêter, se reposer le moins possible, marcher et attaquer. — Oui, mais s'ils sont en force? —

Alors nous attaquerons de nuit, comme j'ai fait à Ostrolenka. — Ainsi vous menerez l'avant-garde? — Oui, je conduirai l'infanterie, si vous n'avez pas de général pour cela; mais ne me croyez pas assez fou pour attaquer de nuit avec de la cavalerie une ville que je ne connais pas et qui est fortifiée, car vous savez que je n'ai d'autre commandement que celui de la cavalerie. — Après cet entretien il donna ordre à la division de rebrousser chemin, et moi, je disposai le plan d'attaque. Le colonel Kiekiernicki, homme d'un courage incomparable le jour du combat, mais qui n'avait pas de commandement, s'offrit pour mener la première colonne, en alléguant qu'il connaissait bien la ville.

Vers les deux heures de la nuit, la division après s'être reposée dans les environs de la maison de poste, commença à se mettre en marche; je montai à cheval et à moitié chemin je trouvai la cavalerie qui campait là par les ordres de Gielgud; je pris les devans pour la faire avancer, mais le commandant de la brigade, fameux officier de la place de Saxe, me dit, que les fourrages venaient seulement d'arriver; je me contentai donc de prendre trente chevaux et lui ordonnai de me suivre au trot aussitôt qu'il entendrait le canon. Il

faisait jour quand nous nous trouvâmes en vue de Lomza. Je marchai en tête avec le colonel Valentin qui commandait une brigade d'infanterie et qui la veille avait demandé vainement qu'il lui fût permis d'aller reconnaître l'ennemi avec deux escadrons de cavalerie et un bataillon d'infanterie. Les habitans en nous voyant accoururent en foule à notre rencontre. Le général Gielgud vint à l'avant-garde. On nous recevait avec une joie difficile à décrire; les dames mêmes, quoiqu'il fût encore très-matin, étaient toutes sorties en toilette; mais, tout en nous félicitant, on ne cessait de nous dire: Ah! pourquoi n'avez-vous pas voulu entrer hier, vous n'auriez trouvé que deux bataillons et 150 chevaux, le reste avait déjà passé les ponts; vous auriez pris des magasins énormes que Sacken a livrés aux flammes; il a emmené avec lui plusieurs centaines de voitures chargées d'armes et de bagage, il a incendié tout un faubourg pour avoir l'air de vouloir défendre la place; il a fait brûler tous les ponts sur la Narew et enlever une soixantaine de personnes garrottées qui étaient détenues comme suspectes.

Le général Gielgud écoutait avec calme tous ces regrets, c'était un homme si vain et si borné, qu'il ne voyait que l'honneur d'entrer

à Lomza et recevait toutes les félicitations en véritable triomphateur. J'étais à quelques pas de la foule dans un état difficile à décrire, il voyait bien dans mes regards sa condamnation, et lorsqu'il voulut m'engager à prendre un verre de vin que les habitans nous avaient apporté en cérémonie, je lui dis; Je m'étonne que vous puissiez avaler ce vin. — Enfin après avoir perdu une heure en complimens inutiles, général, me dit-il, la division est arrivée, qu'allons-nous faire? Je répondis: n'entrons pas en ville, car le désordre se mettrait dans nos rangs; mais prenons de suite ce chemin à droite, et je le lui montrai de la main, marchons à Pniewo et Gaze pour tomber sur le flanc des gardes qui se retirent vers Tykocin, il ne vous reste plus que ce moyen de réparer toutes vos fautes. Il parut indécis et ne sut que répondre, enfin il ajouta: Mais les troupes n'ont encore rien mangé. — Je lui dis avec feu, si je m'étais conduit comme vous, j'aurais honte de manger; d'ailleurs, faisons-nous la guerre pour avoir nos aises ou pour battre l'ennemi? En ce moment il fut entouré de tout son état-major, on tâcha de lui persuader d'entrer en ville, de distribuer des vivres aux soldats, et de ne pas souffrir que moi plus jeune,

je le traitasse comme je le faisais. Il se laissa entraîner, surtout à cause de cette entrée triomphale après laquelle il soupirait tant. Je demandai alors la permission d'avancer avec la cavalerie qui venait de se rafraîchir et représentai tout l'avantage d'attaquer les gardes en flanc, quand elles étaient poursuivies par toute notre armée. Il rejeta net ma proposition. — On entra donc en ville et ce fut pour la perte de la division Gielgud. On trouva plusieurs granges et cours pleines des bagages de la garde russe ; ce fut un pillage honteux, presque chaque officier d'infanterie eut sa voiture, et, comme il arrive ordinairement quand on permet au soldat de faire ce qu'il veut, les troupes se chargèrent le dos de nippes souvent de prix, mais presque toujours inutiles et gagnèrent le choléra qui régnait à Lomza avec beaucoup plus de violence qu'ailleurs.

Je restai à-peu-près sans commandement, Gielgud ne voulait pas bouger avant d'avoir reçu des ordres. S'il avait occupé Lomza la veille, à midi, le général en chef aurait avancé avec plus de résolution, il aurait ordonné à Gielgud de tomber sur le flanc des gardes, celles-ci étaient anéanties et sa division s'épargnait quarante werstes, c'est-à-dire six mil-

les d'Allemagne qu'elle fit inutilement, l'armée était approvisionnée par Lomza, les magasins de Varsovie, qui nous fournissaient, étaient épargnés et l'échec d'Ostrolenka n'aurait pas eu lieu.

Vers les deux heures de l'après-midi le général Pradzynski arriva. Contre mon attente, il fut très-prévenant envers moi ; je lui dis : si nous continuons de manœuvrer comme nous l'avons fait jusqu'aujourd'hui, il vaut mieux déposer les armes ; je l'avoue, reprit-il, des fautes ont été commises, mais elles ne viennent pas de moi. — Je vois cependant les ordres signés par vous : — je vous prouverai, ajouta-t-il alors, de qui vient la faute. — Sûrement alors, il rêvait déjà au malheureux mémoire qui perdit le général Skrzynecki et amena notre dissolution. Il vit du reste mon jugement sur Gielgud et tout le désordre qu'amenait le pillage ; car on n'avait pas même épargné le linge des hôpitaux. Vers les cinq heures du soir arriva l'ordre de se mettre en marche ; moi, je reçus l'ordre d'occuper Lomza avec le 19^{me} d'infanterie qui faisait partie de la division Gielgud, et le commandement du colonel Sierakowski qui avait atteint, par la rive droite, la chaussée. Je m'occupai de suite de la reconstruction des ponts, les bataillons armés de faux trouvèrent encore

plus de mille fusils à Lomza, nous y prîmes même quelques centaines de convalescens. On me raconta la manière dont les Russes traitaient les habitans; c'était révoltant, le grand-duc Michel leur donnait à la vérité l'exemple de la grossièreté; c'est à regret que je le dis, il est difficile de s'imaginer la haine qu'on portait aux Russes partout où ils avaient passé, et le dégoût que ressentaient pour eux même les plus pauvres paysans, les Juifs seuls leur étaient dévoués, et pour cause.

Le lendemain on m'enjoignit de suivre la direction de l'armée vers Tykocin en laissant le commandement de Lomza au colonel Sierakowski. Je marchai donc vers Tykocin, et, faisant diligence, je vins coucher à Mezenin. En route je fus atteint par le prince Czartoryski qui rejoignait en poste notre armée. Il voyageait avec le prince Lubomirski. Je connaissais beaucoup ce dernier: quant au prince Czartoryski, mes succès seuls à Kuflew et à Ostrolenka lui avaient appris à me connaître. Je le rappelle à dessein, pour prouver que je n'étais d'aucun parti ou plutôt j'étais du parti de ceux qui, comme le prince Czartoryski, voulaient sauver la patrie en s'oubliant eux-mêmes, et je désirerais que chacun pût en dire autant la main sur la conscience. Comme le

prince allait plus vîte que moi, je montai dans sa voiture pour arriver plus promptement à Tykocin et causer avec lui plus à mon aise. Eh bien, comment vont les affaires? me demanda-t-il. Très-mal, lui répondis-je; mais en quoi vont-elles mal, ou plutôt par la faute de qui? j'ajoutai que personne n'en était exempt, voulant désigner par là le général en chef, je ne voulais certainement pas nuire à celui-ci, et je l'ai prouvé de reste à mon retour de Lithuanie, mais sachant qu'il était lié avec le prince, je voulais qu'un mot de sa part le fît penser plus à lui-même et lui donnât plus d'activité et de décision. Arrivé à Tykocin je ne pus cacher au général en chef la douleur que m'occasionnait tout ce qui avait eu lieu. Il avoua qu'il y avait des fautes commises, mais qu'elles venaient principalement du général U*** qui, en démasquant notre mouvement, avait mis de l'incertitude dans nos opérations et de Gielgud (qui avait encore trouvé moyen de s'arrêter long-tems entre Lomza et Tykocin.)

Le jour même, on se retira de Tykocin, je couchai avec tout l'état-major à Mezenin. Là je reçus l'ordre de retourner à Lomza. La division Gielgud y revint aussi, mais n'ayant pour cavalerie que l'escadron Janowitz et à peu

près 200 chevaux de Kalisch. De Lomza j'écrivis au général en chef et le priai, pour le bien du service, pour celui de la subordination, de vouloir bien me retirer de sous les ordres de Gielgud dont l'indolence était incompatible avec ma vivacité dans les momens où il fallait agir. On me fit venir en poste à Retowo où se trouvait l'état-major. A peine arrivé, le général en chef me dit: Au nom de la patrie, mon cher Dembinski, modérez-vous, ne refusez pas de servir sous Gielgud, toutes ces disputes nous perdront. Mon général, vous m'avez vu long-tems, lui dis-je, sous les ordres de Gielgud aussi subordonné que le dernier de ses soldats, mais quand il fait faute sur faute, qu'il ne veut pas avancer dans les momens les plus opportuns, je ne puis l'endurer avec patience et la subordination en souffre. Oubliant alors toutes les fautes si récentes de Gielgud, Skrzynecky se tourna vers Pradzynsky ou Zalusky et dit: Mais j'ai toujours trouvé Gielgud un homme décidé, un homme avec du nerf? Gielgud du nerf! je n'en ajoutai pas d'avantage. Il finit alors par dire: Je vais vous envoyer en Lithuanie avec un corps séparé, c'est-à-dire, avec celui à la tête duquel vous avez attaqué Ostrolenka, à l'exception cependant du 3^{me} d'Uhlans. — Mais

mon meilleur bataillon est resté à Ostrolenka. Il ne faut plus y penser, ajouta-t-il, on vous laissera l'escadron du 3me de lanciers avec le capitaine Janowitz. J'obtins pour cet officier le grade de major, j'avais en effet reconnu en lui tout ce qui fait un bon militaire. Je reçus mes instructions, mais l'argent qu'on voulait me donner n'étant pas venu, je suivis le lendemain le quartier-général à Ostrolenka et de là je me rendis encore le surlendemain à Kruki, en attendant toujours cet argent.

Le général en chef était tellement tranquille sur l'approche des Russes que, bien qu'il ait su que Lubienski avait eu à faire à toute l'armée ennemie à Nur, qu'en outre Diebitz avançait à marches forcées vers Ostrolenka, il n'en tint aucun compte et ne fit aucun préparatif pour brûler le pont. Au contraire, le corps de Lubienski eut ordre de se tenir à deux lieues en avant d'Ostrolenka jusqu'au lendemain et surtout la faute principale est, que dans un passage aussi important, l'œil du général se détourna du pont avant que le dernier soldat l'eût passé. Quoiqu'il en soit, vers les dix ou onze heures, au moment où Skrynecki s'en retournait après avoir harangué l'escadron de Posen, qui avait demandé à mar-

cher avec moi en Lithuanie, une vive canonnade se fit entendre à Ostrolenka, bientôt elle devint terrible, et avant que j'eusse pu me procurer un cheval, mes bagages étant restés à Lomza, les boulets venaient déjà mourir jusque près du village de Kruki. Je ne rapporterai de cette malheureuse affaire que ce qui m'est personnel et qui se lie à mon expédition en Lithuanie.

A peine arrivé sur le champ de bataille, j'appris la mort de Kicki qui venait d'être frappé par un boulet, il venait de me parler et m'avait dit: Mon cher, plutôt me battre tous les jours que d'aller en Lithuanie, tant on regardait cette expédition comme dangereuse, surtout pour le sol impérial qu'il fallait fouler. Je parcourus toute la ligne et vis le dégât que le canon russe faisait dans nos rangs; le terrain où était notre armée était tellement dominé par la rive gauche occupée par l'ennemi, que ses boulets atteignaient notre quatrième ligne. En attaquant Ostrolenka j'avais fait remarquer à mes aides-de-camp ce terrain qui était à deux ou trois cents toises derrière moi, en leur disant: Voyez, j'ai bien fait de me mettre si près; si nous nous étions placés là, nous aurions été écrasés par leurs canons. A présent, j'eus la douleur de voir

toute notre armée dans une colonne profonde sur ce terrain exposée au feu de 60 à 80 pièces; nous avions, il est vrai, détruit les redoutes qu'il occupait lorsque j'attaquai, mais le feu n'en était que plus rasant. Je ne fis pas partie des charges de cavalerie; ce ne fut que vers les trois heures de l'après-midi que le général en chef me donna l'ordre de prendre le commandement de quatre lignes de cavalerie qui touchaient la droite de notre infanterie et se trouvaient sans commandant.

La conduite personnelle du général en chef fut admirable dans cette journée, son courage surpassa tout éloge; jamais je n'ai vu quelqu'un rester pendant deux heures, comme il en resta dix exposé à un feu de mousqueterie continuel: mais les dispositions qu'il prit étaient vicieuses; ou plutôt il n'en prit pas du tout. S'il était resté près du pont, je suis sûr qu'il aurait tout disposé autrement. Il n'aurait fallu placer, derrière les maisons de la ville neuve, que six ou huit pièces de position, dont le feu à couvert par les maisons aurait balayé le terrain entre la chaussée et la Narew; de l'autre côté du coude que fait la chaussée, il aurait fallu mettre deux bataillons adossés au bois situé sur notre gauche pour cacher leurs forces; et border la chaussée même,

par deux ou trois bataillons ; jamais les Russes n'auraient tenté le passage, notre armée aurait dû se placer derrière l'Omulew, nous n'aurions pas perdu cent hommes, je demandai pendant la bataille quatre pièces de 12 au général en chef pour les placer là, mais il me dit qu'il n'y en avait plus de disponibles.

Vers les cinq ou six heures du soir arriva la batterie d'artillerie à cheval du major Bem, aujourd'hui général ; je reçus l'ordre de la soutenir ; elle passa devant le front de ma cavalerie et prit position à gauche en avant du cinquième de lanciers qui formait ma première ligne. Je fis alors avec toute ma colonne un mouvement prononcé en avant jusqu'à la batterie, au moment même où Bem commença son feu. L'ennemi répondit avec toutes ses batteries, il avait au moins 80 pièces ; jamais un feu aussi concentré ne se fit entendre ; les boulets nous arrivaient en écharpe de la droite et de la gauche et copieusement par devant ; plusieurs boulets m'enlevèrent à la fois quatre hommes et quatre chevaux. Cette canonnade dura à-peu-près trois quart d'heure, après quoi tout se tut de part et d'autre, et le feu de mousqueterie cessa bientôt après. Vers les dix heures, le général en chef convoqua un conseil : je le trouvai rassemblé, quand je re-

vins du pont sur l'Omulew, où le général en chef m'avait envoyé et près duquel l'on avait dit que l'ennemi passait la Narew; une trentaine de cosaques avaient, il est vrai, passé à la nage. Il ouvrit le conseil comme il aurait dû le finir, c'est-à-dire avec la détermination de mourir sur la place s'il le fallait, mais de tenir; comme l'infanterie était réduite à 1500 combattans, il dit: Messieurs, l'affaire a été honteuse, notre honneur exige de mourir ici: demain, pendant toute la journée, je veux tenir ma position avec la cavalerie, je placerai quarante pièces en face du pont, arrive alors ce qui voudra. Un morne silence fut toute la réponse. Il continua: Général Lubienski, je vous confie le commandement de toute la cavalerie, partagez les brigades et agissez. Alors plusieurs généraux s'approchèrent de Lubienski et lui dirent qu'il était impossible de tenir, que les chevaux étaient abîmés, et manquaient absolument de fourrage, ce qui était en partie vrai, que loin de pouvoir rassembler quarante pièces, on n'en trouverait pas dix-huit et que celles-ci avaient épuisé leurs munitions. Le général en chef après avoir de nouveau répété sa résolution, demanda l'avis des généraux. Alors Lubienski répéta tout ce qu'il venait d'entendre. Le général en chef voulut

prouver qu'on pouvait et surtout qu'on devait tenir; mais l'avis des généraux prévalut, il se décida donc à abandonner la position. En ce moment je m'approchai du général en chef et lui dis: Et mon corps doit-il aller en Lithuanie? Il est perdu, me répondit-il, il n'en est plus question de la Lithuanie. Qui est celui qui se chargera de couvrir notre retraite? Je me présentai et répondis, qu'étant le plus jeune des généraux, (j'avais été nommé en récompense de la bataille de Kuslew) c'était mon devoir. Il m'embrassa et me dit: Toujours le même. Je suis faché de répéter un dire aussi flatteur, mais je raconte les faits tels qu'ils se sont passés. L'un d'entre nous, ou si je ne me trompe, c'était moi-même, vint à parler alors de la division Gielgud. On avoua que si l'on abandonnait la position, cette division était perdue. Le général en chef voulut encore une fois rester pour l'attendre, mais on recommença les objections; on lui démontra que l'armée n'était pas détruite, qu'elle était seulement dissoute, ce qui était vrai; qu'il fallait la rallier, et qu'on ne pouvait y parvenir qu'en s'appuyant sur Modlin, (ce qui avait fait que notre infanterie s'était dispersée, c'est que depuis quelques jours, on avait fait des marches forcées et que le soldat manquait de vivres; une troupe

dans cet état exposée à un feu auquel elle ne pouvait répondre, profitait les nombreux blessés, pour en les reportant en arrière, quitter ses rangs et se procurer des vivres. On voulut faire longer à la division Gielgud la frontière de Prusse, et lui faire passer la Vistule près de Plock; aujourd'hui que j'ai plus d'expérience dans l'art de la guerre, et que surtout, ayant passé cette contrée, j'ai appris à connaître la nature du terrain, je vois qu'en ayant fait descendre le pont de bâteaux préparé à Modlin jusqu'à Plock ou Nieszawa, cette division aurait peut-être pû y passer, mais pour cela il aurait fallu un autre homme que Gielgud, et une grande célérité dans la construction d'un pont, ou dans la descente de ces bateaux. Je pris alors la parole et dis: Messieurs, il y a une corde que vous ne touchez pas et qui est le mot de l'énigme au point où en sont les choses, si l'ennemi profite de notre malheureuse situation, vous serez obligés de traiter. Envoyez la division Gielgud en Lithuanie, et voyez si cette division mise dans la balance du traité ne la fera pas pencher en notre faveur.

On fut d'abord étonné de ma proposition; le général Prandzinski dont le moral était alors tellement abattu, que tout lui paraissait dé-

sespéré, rejeta cette mesure en disant, que si la division marchait en Lithuanie, elle était perdue, mais ajouta-t-il de lui-même: Si elle vient nous rejoindre ou marche vers la Vistule elle est perdue aussi; alors j'appuyai encore une fois ma proposition et chacun se rangea de mon avis. Quel est celui d'entre vous qui voudra lui en porter l'ordre, demanda Srzynecki. J'espère, repris-je, que ce sera moi, avec l'escadron de Posen qui m'attend, et que je marcherai avec la division. Tous les généraux m'embrassèrent. Je reçus un billet écrit au crayon au clair de la lune, il était signé par Srzynecki et portait: Général Gielgud vous allez marcher en Lithuanie d'après les instructions de bouche que vous porte le général Dembinski. Mon beau-frère Turno, qui était alors colonel, prit mon commandement de l'arrière-garde; plusieurs des officiers qui devaient m'accompagner, se trouvèrent absents. Mon aide-de-camp Stad, qui était venu avec moi de Lomza en poste et que j'avais laissé avec la voiture où étaient mes cartes géographiques, mes lunettes, mon porte-feuille, mon manteau, enfin ce dont j'avais le plus besoin s'était égaré; et s'était porté en arrière, bien sûr que je prendrais cette direction.

Déjà avant la bataille, lorsque je reçus l'or-

dre d'aller seul en Lithuanie, le général en chef m'avait privé d'un de mes aides-de-camp, Arthur Goluchowski, jeune homme d'une bravoure au-dessus de tout éloge. J'avais près de moi Hirosz, qui pour l'intrépidité trouverait difficilement son égal, il a toujours cherché le combat, mais il lui fallait du mouvement, tandis que Goluchowski était calme au feu dix heures de suite, *toujours le même.* A la grande bataille d'Ostrolenka il était près de Skrzynecki, qu'il a étonné lui-même par sa valeur, autant que moi, et l'ennemi, quand j'attaquai Ostrolenka, tant sa bravoure était belle.

Chacun retirait ses proches; tant était fausse l'idée qu'on se faisait du danger d'aller en Lithuanie. L'expédition a manqué son but, mais elle l'aurait tout aussi bien manqué avec 100,000 hommes, si Gielgud les avait commandés; comme d'un autre côté, elle suffisait telle qu'elle était pour nous assurer pleine victoire, si elle avait été confiée à un homme ferme, actif et habile.

Vers minuit, je montai à cheval avec les volontaires des escadrons de Posen, qui comptaient 135 chevaux, commandés par mon ancien compagnon d'arme le colonel Brzezanski; ces 135 cavaliers étaient presque tous des ri-

ches propriétaires du duché de Posen et de la Galicie, tel d'entr'eux avait 100,000 francs de revenu, et était venu s'enrôler comme simple soldat; l'escadron presqu'en entier était monté sur des chevaux anglais; c'était une troupe à jouter dans un carousel, leur dévouement était d'autant plus méritoire, que nous avons vû que cette expédition était regardée comme doublement dangereuse.

Le lieutenant-colonel Mieroszewski du régiment des Cracuses, aussi un de mes anciens frères d'armes m'accompagna comme volontaire; l'escadron de service du général en chef voulut me suivre aussi, étant formé par moi, et composé de mes voisins de campagne.

Après avoir passé avec les Posnaniens l'Omulew vis-à-vis de Kruki, nous fîmes un grand détour, et malgré cela nous sortîmes, après une heure de marche, des marais que notre armée avait eus à dos durant la bataille, à l'extrémité du bois qui était sur la gauche de ce même champ de bataille presque vis-à-vis du pont; de sorte qu'il n'y avait entre les feux des Russes et nous, que la largeur du fleuve, on en voyait même entre le bois et le pont; je fus étonné de leur rapprochement, et des immenses brasiers qu'ils présentaient. Je crus alors que la grande fatigue avait

endormi tout le monde ; j'aurais dû cependant être frappé de ce que les feux était si massés, et voir qu'ils n'avaient été ainsi disposés que pour nous donner le change ; en effet, la saison était trop chaude, pour que les soldats eussent pû tenir auprès des feux aussi ardens, plus tard seulement, à mon retour de Lithuanie, j'appris que Diebitz s'était retiré en toute hâte d'Ostrolenka vers Ostrow, au moment où nous nous retirions du même point sur Modlin. Voilà encore une preuve (si jamais il en fallut une) du mal qu'entraînent ordinairement les conseils tenus en pareille circonstance : si Skrzynecki avait suivi son idée, la bataille était gagnée ; l'espoir renaissait parmi nos troupes, l'ennemi se trouvait désespéré, et la Prusse n'aurait pas osé aider aussi ouvertemement la Russie.

Oui, quand un homme, trouvant en son chemin un grand nombre de généraux anciens et à réputation établie, passe à l'unanimité, après deux batailles successives, du grade de colonel à celui de commandant en chef, il faut que cet homme ait quelques qualités, qui lui donnent cette supériorité sur les autres, ces qualités, chez Skrzynecki, consistaient en une bravoure admirable et une ténacité opiniâtre. Je crois, que c'est là le type de son caractère ; il

fallait donc dans une circonstance aussi décisive le laisser à lui-même ; mais il avait déjà commis plusieurs fautes, la bataille même en était une : il crut donc devoir céder et cela nous perdit.

Il est certain, que Diebitz, en suivant notre armée à grandes journées, depuis Nur jusqu'à Ostrolenka, ignorait absolument l'existence de la division Gielgud à Lomza, cela est si vrai, qu'il n'y envoya pas même un seul escadron pour éclairer son flanc droit. Comme Gielgud occupait Lomza, place très-bien fortifiée par les gardes russes, qui y avaient long-tems séjourné, les Juifs de cet endroit, très-dévoués aux Russes, lui auront donné avis de cette division, et c'est ce qui explique sa retraite précipitée d'Ostrolenka. Si le sang froid avait présidé à l'ordre, qu'on avait envoyé à Gielgud au commencement de la bataille, de brûler son pont, et de venir en toute hâte par la rive droite pour rejoindre l'armée, on aurait vû que, si on voulait attendre Gielgud pendant deux jours, (tems nécessaire pour achever son mouvement) on aurait pu l'attendre tout aussi sûrement trois ou quatre, puisque la Narew devait nous couvrir ; il aurait donc fallu lui ordonner de sortir de Lomza, au moins avec une brigade, une dixaine de

pièces et toute sa cavalerie, pour avoir l'air d'attaquer Diebitz, soit sur son flanc droit, soit sur ses derrières vers Sniadow ou Zambrow, en tous cas Gielgud ne risquait rien; car repoussé il avait tout le tems de se retirer, à couvert par les fortifications, qui entouraient Lomza, (et qui surtout étaient très-belles sur les routes de Zambrow et Sniudow,) il passait alors la Narew, brûlait le pont et était maître de tel mouvement, qui lui aurait été ordonné. Cette manœuvre ralentissait infailliblement l'attaque de Diebitz à Ostrolenka, l'annulait entièrement, ou même, après la bataille, le forçait à se retirer d'Ostrolenka.

Je ne sais pas, pourquoi on ne l'a pas fait; d'autant plus que le plan était arrêté de rompre les ponts à Ostrolenka et à Lomza, dans le cas où Diebitz avancerait, et d'occuper la ligne de la Narew, qui nous ouvrait le chemin de la Lithuanie. Il ne fallait, pour exécuter cette manœuvre, qu'un ordre bien précis, peut-être plus de cavalerie à Gielgud, qui n'avait pas 400 chevaux, mais surtout un homme plus capable que lui.

Oui, après les fautes énormes d'avoir laissé échapper Sacken, ensuite les gardes, Diebitz, arrivé avec toute son armée à marches forcées, était perdu, si chacun avait fait son de-

voir; Chlapowski n'avait qu'à incendier les immenses magasins de Bransk, qu'il avait en son pouvoir, comme il le dit lui-même dans sa lettre publiée sur les événemens militaires en Pologne, et qui le lendemain du jour où il les laissa, comme pour ne pas en priver Diebitz, fournirent 1500 voitures de fourrage à l'armée de Diebitz, qui manquait de tout. Notre division restée à Kaluszyn aurait dû se porter vivement à gauche vers Nur. Alors Diebitz, avec toute l'armée russe, était enfermé entre la Narew et le Bug dans un pays ruiné; après des marches forcées il était réduit presqu'à la famine en plein champ; qui peut ici prévoir quels auraient été les résultats? Skrzynecki fit ici nombre de fautes, mais une chose l'excuse en partie: les capacités des généraux, qui lui étaient nécessaires pour agir sur plusieurs points éloignés, n'avaient pas encore paru, peut-être aussi n'avait-il pas le talent de les reconnaître.

Mais, revenons à mon récit. Je ne pouvais dans ma marche vérifier si les feux que je voyais, étaient faux ou non; ma mission paraissait déjà assez dangereuse, je marchai pendant plus de trois heures en vue des feux de l'ennemi et cela même en avançant souvent au trot, lorsque le sable était assez profond

pour me le permettre sans faire de bruit. Je suis étonné, que Turno ne l'ait pas vérifié, quoique Diebitz, à ce qu'on m'a dit, eût laissé quelques mille hommes, pour garder Ostrolenka et former son arrière-garde, j'appris la retraite de Diebitz d'un officier russe qui passa à nous, mais c'était déjà après mon retour de Lithuanie.

Chapitre second.

Réunion avec Gielgud. Bataille près Raygrod. Passage du Niemen. Expédition contre Wilna. Bataille près de Klonowka.

Je rejoignis Gielgud dans un village entre Lomza et Novogrod, et lui montrai l'ordre d'aller en Lithuanie; il me reçut de manière à faire croire qu'il ne s'était rien passé entre nous. Sentant pourtant, combien je l'avais offensé et voulant surtout donner l'exemple de l'union qui devait régner entre nous, je dis tout haut, en présence des généraux et de tout son état-major: Messieurs, vous voyez la réception que me fait le général Gielgud, elle est franche et sincère, malgré cela, je sens que je l'ai offensé, les reproches, que je lui ai

adressés, pouvaient être justes, ils étaient dictés par l'ardeur que je porte au bien du service, j'ai cependant eu tort et je lui fais tout haut mes excuses; je reconnais le général comme un homme d'honneur, comme mon supérieur et me crois coupable; je désire que cet exemple vous prouve, plus que jamais, le besoin que nous avons d'être unis, maintenant surtout que nous formons, pour bien long-tems peut-être, un corps séparé de l'armée. Mon discours fit une impression touchante, nous nous embrassâmes tous cordialement et la tristesse, qui avait été ressentie par le plus grand nombre des assistans, cessa. L'argent nous manquait; le bruit du canon d'Ostrolenka avait arrêté celui qui devait en amener là. Chacun, au moment de mon départ, chercha dans ses poches, mais, on trouvât à peine 400 ducats. Gielgud écrivit pour qu'on lui envoyât de l'argent; il se présenta un grand nombre de jeunes gens pour porter la lettre, chacun craignait de faire partie de cette expédition qui me souriait tant. Pour moi, je suis convaincu, que la Russie, ou pour mieux dire son gouvernement d'aujourd'hui tombait et la Pologne renaissait, si un autre homme que Gielgud avait été à la tête de cette expédition. Le jour même nous allâmes jusqu'à

Stawiszki. Je fis donc cette journée vingt lieues de France et cela, sur un vieux cheval emprunté, qui m'avait déjà servi la veille durant toute la bataille. De là nous partîmes assez tôt et nous nous arrêtâmes pour dîner à Szezuczyn. Comme le désordre dans la division était très-grand, je priai Gielgud de vouloir bien parler aux troupes pour engager les officiers à se défaire de leurs voitures, et les soldats à jeter les nippes inutiles, afin de marcher lestement et tenir leurs rangs dans la marche. Après qu'il eût parlé, je pris la parole à mon tour et leur dis: Messieurs, croyez en mon expérience; j'ai fait la campagne de Russie, celle de Saxe, jamais dans sa retraite l'armée française n'a été plus en désordre que notre colonne ne l'est aujourd'hui en allant chercher l'ennemi. Croyez-moi, ne songez qu'à votre épée, c'est elle seule qui puisse sauver vous et votre honneur, tandis que toutes ces voitures perdront vous-mêmes et la patrie. J'ai certes, à mon grade, le droit et même le besoin d'avoir une voiture, cependant je la ferai brûler aujourd'hui pour vous donner l'exemple. Je la fis brûler, mais on n'en brûla que onze autres; tant chacun tenait à avoir ses aises. La division ressemblait à un parc mal escorté, la troupe se perdait sur les flancs de la colonne.

Le 27 mai, nous atteignîmes Grajewo où nous attendait mon petit corps sous le commandement du colonel Sierakowski. Les officiers et les soldats se réjouirent en me voyant, ils avaient été sous mes ordres à Ostrolenka et je m'étais attiré leur confiance. Ah ! qu'il est facile de gagner le soldat. Cette cavalerie de Plock, quand j'en pris le commandement, était réputée la plus mauvaise, je ne sais pas pourquoi ; car jamais, je n'ai eu de troupes plus braves, moins amies du pillage que ces gens là, officiers et soldats ; j'ai trouvé parmi eux des hommes recommandables par leur modestie, leur bravoure, leur désintéressement et surtout par leur subordination. C'est peut-être leur chef le lieutenant-colonel Szewski qui, par son exemple, les avait rendus tels. Il est mort ; si sa famille lit jamais cet ouvrage, qu'elle apprenne qu'il avait mon estime et celle de tout le corps.

Le colonel Sierakowski nous dit, que Sacken occupait Raygrod, qu'il avait fortifié, ou pour mieux dire, la position de l'autre côté de Raygrod. Nous voulions aller l'attaquer le lendemain : Sierakowski qui avait combattu près de Raygrod et qui connaissait les lieux, conseilla de faire marcher une partie des troupes à droite pour passer la petite rivière près de Wozna-

wies et de tourner par là la position de Sacken. Gielgud n'en fit rien, il s'aboucha avec le partisan Zaliwski, qui se tenait vis-à-vis de Woznawies, mais qui ne seconda par notre attaque.

Le 28 le corps se mit en marche; je menais l'avant-garde composée de ma cavalerie, du 4me d'infanterie legère et de quatre pièces; le corps me suivait à une petite distance. Je rencontrai une centaine de cosaques qui se retirèrent tout doucement; malgré le tems perdu à les débusquer des endroits où ils voulaient tenir, Gielgud n'arriva pas avec sa division, au moins aurait-il dû me rejoindre de sa personne. A un demi mille en avant de Raygrod, je rencontrai le corps de Sacken, qui venait au-devant de nous. J'allai justement déboucher d'un bois assez considérable, quand deux pièces, qu'il avait placées sur la chaussée hors du bois, me tirèrent quelques boulets. Pour répondre à ce feu, je fis aussitôt avancer sur la chaussée deux de mes pièces. Derrière ces deux canons ennemis, il s'en trouvait d'autres placés sur une hauteur qui me cachait la ville; ils étaient soutenues par 150 à 200 hommes de cavalerie et un ou deux bataillons d'infanterie. La plus grande partie de l'infanterie russe était sur ma gauche, sa droite dans le bois et en avant pour tomber dans mon flanc gauche :

Je n'eus pas plutôt aperçu cette infanterie, que j'y envoyai la mienne à l'exception d'une compagnie avec laquelle je couvrais ma droite. Sacken, qui croyait n'avoir à faire qu'à la colonne de Sierakowski, et qui voulait l'anéantir, fit attaquer mon infanterie à la bayonnette. Comme il avait sur ce point plus du double d'hommes, et avec cela la conviction, qu'il combattait un corps plus faible, il fit reculer mon infanterie, qui céda à l'impétuosité de l'attaque. Déjà l'ennemi approchait des pièces, près desquelles je me trouvais sur la chaussée, et les balles nous arrivaient de la gauche presque en arrière, je ne voulus pas céder et fus obligé, n'ayant plus d'infanterie, de faire déployer ma cavalerie, quoique dans le bois, pour la soutenir; le bois avait des vuides qui permirent de le faire. Ce soutien lui rendit le courage et elle repoussa l'ennemi. Pendant ce temps mes deux autres pièces s'étaient portées à droite et en avant, et la batterie russe ne pouvant soutenir le feu croisé, se retira. Dans le moment même l'artillerie de Pientka arriva et se porta à gauche; quelques coups de canon firent tout plier. J'allai en avant sur la chaussée et fis donner ordre à ma cavalerie de me suivre; mais celle-ci, voyant l'infanterie ennemie se retirer sur notre gauche, la suivit,

y étant engagée par Gielgud et les autres commandans; mes aides-de-camp eurent beau porter ordre sur ordre de ma part, que la cavalerie devait venir à moi sur la chaussée, peines perdues, chacun commandait. — Enfin, au désespoir de n'avoir pas ma cavalerie sous la main, pour la mener au seul point qui décidait de la destruction de tout ce corps, je courus moi-même vers elle. J'atteignis le dernier escadron de la cavalerie, celui du major Mycielski, qui déjà prenait aussi au trot la même direction à gauche; je leur dis alors: Messieurs, vous ne voulez donc pas marcher là où il fait chaud. Ils s'arrêtèrent stupéfaits de cette allocution; je commandais par trois à droite au galop et les menai directement sur la chaussée où un gros d'infanterie, (une compagnie au moins) avait fermé l'entrée de la ville, et à couverts par elle, les russes filaient le long du lac et passaient le pont. J'amenai cet escadron à demi-portée de pistolet de cette infanterie et le lançai sur elle. Jamais je n'ai vu une charge aussi furieuse, il y avait au moins 16 hommes de profondeur, qu'on ne pouvait attaquer que par devant, tout fut renversé, et, dans l'instant même, tout ce qui se trouvait encore sur notre gauche (plus de 1200 hommes), mit bas les armes avec un

lieutenant-colonel et seize officiers. — Si j'avais pu faire agir ici toute ma cavalerie, à-peu-près 450 chevaux, j'aurais passé la ville et le pont ensemble avec les Russes et tout le corps était détruit sans le moindre doute, nos munitions épargnées, et la Lithuanie ouverte une seconde fois. Je ne puis concevoir le plan de Sacken, car, même pour marcher contre Sierakowski, pourquoi s'acculer à un lac qui ne laissait aucune retraite? — Si Gielgud m'avait suivi de près, Sacken était pris ou noyé dans le lac. Une fois en ville, mon intrépide escadron s'acharna à poursuivre les ennemis jusque dans les granges, hangards et jardins, leur infanterie se défendit vaillamment et ferma de nouveau l'entré de la ville. J'étais seul, entre l'infanterie qui était encore loin et ce malheureux escadron que je craignais de perdre. Plein de désespoir, je courus quelques cents pas en arrière pour engager le général Rohland, qui seul avait pris la bonne direction en suivant la chaussée, d'accélérer le pas pour dégager cet escadron. Il le fit, mais l'ennemi, ayant vu que les troupes dont il voulait couvrir la retraite étaient prisonnières, avait déjà pris la fuite. Bientôt ces braves sortirent de la ville; le major avait reçu quelques balles qui lui avaient traversé le corps et nom-

bre de coups de bayonnette ; il était encore à cheval, quand nous nous rencontrâmes. Je me mis presque à genoux pour lui faire mes excuses, c'était non seulement un brave comme nous l'avons vu, mais encore le plus aimable et le plus honnête homme que j'aie jamais vu. Les lieutenants Koczorowski et Mielzynski avaient aussi été blessés, ainsi que plusieurs autres dont je ne puis me rappeler les noms. En tout, sur 75 à 80 chevaux, j'eus 27 hommes mis hors de combat. J'aurais préferé envoyer quelques autres troupes sur un point aussi périlleux, mais je n'avais rien à ma disposition et le moment était décisif. Peut-être ai-je offensé ces braves, en leur reprochant de ne pas vouloir marcher : s'ils ne m'ont pas compris, je leur en fais ici mes bien sincères excuses ; je savais que chaque soldat de cet escadron avait les sentimens les plus nobles et les plus élevés, mais je voulais les rendre furieux en les envoyant à une charge aussi terrible ; d'ailleurs, si j'avais pu concevoir sur leur compte une idée outrageante, par le fait seul ils m'auraient prouvé le contraire ; mais non, jamais je n'ai eu l'idée de ce que je leur ai dit ; il est malheureusement des positions où il faut tout employer, quelquefois même l'offense, pour réussir.

Sur la gauche, là où la cavalerie chargeait sans nécessité l'infanterie, le colonel Bvzezanski reçut un coup de feu au pied. (Malgré sa blessure il faisait toujours marcher son cheval à côté de la charrette qu'il montait, et chaque fois qu'il fallait combattre on le voyait à cheval.) Le lieutenant-colonel Mieroszewski se distingua particulièrement dans la même affaire, et je perdis en même tems le capitaine Zielinski de la cavalerie de Plock, fils unique, héritier d'une grande fortune et d'un nom que son père avait illustré par son opposition aux vues de Cathérine II; il périt en tombant lui cinquième au milieu d'un bataillon d'infanterie. Tous ces hommes auraient été épargnés, si la cavalerie m'avait suivi, car l'infanterie russe se battit très-bien ce jour-là (9 officiers russes que nous prîmes étaient blessés,) et elle se défendit tant qu'elle vit un passage libre, que le bord du lac lui permettait d'atteindre; mais celui-ci une fois coupé par la charge de l'escadron Mycielski, tout mis bas les armes.

Nous occupâmes la ville et on commença à se canonner bien inutilement, nous perdîmes assez de monde surtout de nos braves artilleurs, que l'infanterie ennemie venait tuer presque à bout portant, parce qu'elle pouvait pro-

fiter d'une espèce de retranchement fait à côté du pont et qui la mettait à couvert. C'est alors seulement, que Gielgud se décida à envoyer des troupes à Woznawies, trois heures se passèrent avant que ce mouvement fût exécuté, et pendant ce tems, on prodiguait inutilement les munitions. On ne pouvait approcher du pont, qui était fermé par deux rangs de chevaux de frise et dominé par une redoute où il y avait quatre pièces qui le balayait avec la mitraille.

Dès que les troupes envoyées à Woznawies passèrent la rivière, tout céda. Je crois plutôt, que le véritable motif de cette retraite était, que Sacken, après avoir pris le tems nécessaire pour renvoyer ses bagages, se retirait en ce moment pour les couvrir. Nous le suivîmes jusque près d'un bois, et là nous fîmes halte. Gielgud revint à Raygrod, il voulut même y passer la nuit; mais j'insistai pour évacuer la ville le jour même, et rompre le pont, ce qui s'exécuta. La fatigue nous avait épuisés, nous ne pûmes donc aller plus loin. Le lendemain nous nous mîmes en route d'assez bonne heure; je fis ici peut-être une heure de retard, mais qu'on se rappelle les grandes fatigues que moi et ma cavalerie surtout celle de Posen, avions soutenu depuis Ostrolenka.

Nous arrivâmes à Augustowo vers les neuf heures. Gielgud avait fait encore une grande faute; de Raygrod il aurait dû faire marcher quelques troupes dans la direction de Raczki et de là vers Suwalki. Par cette manœuvre Sacken eût été forcé de se jeter à droite, de quitter la chaussée et se fût trouvé anéanti une seconde fois. Ce n'est que d'Augustowo qu'il m'envoya à Raczki et de là j'allai à Suwalki où j'arrivai le lendemain à midi. Sacken en était sorti à huit heures du matin? je demandai de suite 300 charrettes pour suivre Sacken au trot; elles ne me rejoignirent qu'à Kalwaria. Gielgud vint sur les trois heures. Je voulus qu'il laissât une brigade à Suwalki pour profiter des grandes ressources du Palatinat d'Augustowo où l'on nous promettait 4000 chevaux dans huit jours. Zaliwski resta à Augustowo. J'autorisai des particuliers à former des corps de partisans. Nous allâmes à Kalwaria et après avoir marché toute la nuit nous arrivâmes à la pointe du jour à Marianpol, où nous prîmes onze cosaques et un capitaine. Ils étaient tellement fatigués que nous les surprîmes endormis, la vedette avait dormi à cheval, ce qui est inouï pour un cosaque. Partout, à Suwalki, à Kalwarija et à Augustowo, nous avions été reçu, avec un enthousiasme difficile à dé-

crire: j'ai vu des femmes pleurer de joie et tomber sans connaissance par excès d'émotion; il faut connaître le patriotisme des Polonais et la haine ou plutôt le dégoût et l'horreur qu'inspirent les Russes à toutes les classes de la population, pour s'en faire une idée. Je fus étonné à Marianpol de voir toutes les maisons fermées et pas un seul juif dans les rues. On me raconta alors une chose difficile à croire, mais je la répète, puisqu'on me l'a donnée comme très-positive. C'est que les Juifs de l'endroit avaient fait une collecte (de 80 ducats) qu'ils avaient donnée au colonel A***, aide-de-camp du grand-duc Michel, pour que le major Schon, qui avait été fait prisonnier, fût pendu; ce qui en effet fut exécuté. Schon était décoré de la croix de la légion d'honneur, ainsi que de la croix polonaise; le plus honnête homme qu'il fût possible de voir, jouissant de l'estime de tous ceux qui le connaissaient, père de six enfans et grièvement blessé; il faut donc, que des motifs pareils à ceux que je cite aient été la cause de sa mort, d'autant plus, qu'ayant servi comme capitaine du tems des guerres de Napoléon, il avait été nommé major lors de notre révolution et chef de partisans. C'est le seul officier polonais, autant que je le sâche, qu'on ait vû pendre, il

est vrai, qu'alors encore nous n'avions pas 16,000 prisonniers russes et 700 officiers; — mais que la version de l'argent reçu soit vraie ou fausse, le métier de bourreau, que fit là le colonel, paraît dans l'Europe civilisée être incompatible avec le rang de colonel et surtout avec le titre et service d'aide-de-camp d'un prince du sang, frère unique de l'empereur; et on dit après des traits pareils que la Russie a fait des progrès dans la civilisation. Une mission diplomatique pourra permettre à M. A*** de figurer entre les cabinets; mais l'estime du public, il ne pourra la regagner jamais.

Au-delà de Marianpol on tint conseil pour décider le chemin, que l'on devait prendre. Plusieurs d'entre nous furent d'avis de se porter à Merecz pour dévancer Sacken à Wilna, et les circonstances ont prouvé que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire. J'avoue, que je fus d'un avis contraire et cela pour les raisons suivantes: on nous disait qu'à Kowno il y avait 10,000 hommes; nous pouvions assez facilement le croire ou nous devions au moins supposer que Wilna aurait une garnison aussi nombreuse que cela. Sacken avait en outre à-peu-près 3600 hommes; ces troupes réunies étaient donc assez suffisantes pour nous empêcher de prendre Wilna et alors, en vue

d'un corps ennemi aussi considérable, le passage de la Wilia nous était presque impossible. L'événement a prouvé, qu'il n'y avait personne à Kowno, outre Sacken, trois ou quatre milles hommes à Wilna, mais l'événement n'est pas une raison, mon instruction portait d'occuper Kowno et Polangen ; être maître de Kowno, sans l'être d'Alexota, c'est-à-dire de la rive gauche du Niemen et des deux bords de la Wilia, n'est rien : le grand avantage de la position de Kowno consiste à y avoir trois sorties si l'on est maître d'Alexota ; mais en prenant simplement Kowno par la route de Wilna, l'ennemi étant maître d'Alexota, cet endroit n'est d'aucune importance et la route de Samogitie nous était fermée.

On m'a souvent reproché d'avoir agi trop vivement ; c'étaient ou des gens qui n'entendaient pas la guerre ou que ma vivacité condamnait. J'ai toujours au contraire visé au positif, (à l'exception seulement de la détermination que je pris en me séparant à Kuvszany de Gielgud, mais là le positif était de sauver l'honneur et je crois y avoir réussi ;) voilà pourquoi Wilna me paraissait du clinquant et la Samogitie était le positif. Je proposai donc de marcher avec l'avant-garde en toute hâte jusqu'à Kowno et de se porter avec la division qui avançait lourdement, à gauche,

vers le point où l'on voudrait établir le pont; mon rapport de Kowno, disais-je, décidera si la division doit me suivre ou continuer son mouvement, c'est-à-dire, accabler avec moi Sacken, si je ne trouvais pas à Kowno des forces considérables.

J'oubliais de dire, qu'en outre des émissaires arrivés au moment de notre délibération, de la part des Samogitiens, nous demandèrent par écrit, avec instance, de voler à leur secours, nous annonçant que l'ennemi, séparé en petits corps de 1000 à 2000 hommes, les harcelait partout. En cette occasion, je demandai que les protocoles de nos séances fussent tenus par écrit, pour que chacun fût responsable de l'avis qu'il donnerait; je n'ai depuis cessé de le demander, jamais je n'ai pu l'obtenir; et j'ai eu la triste satisfaction, jusqu'à la prise de Varsovie, de voir que si mon avis avait été suivi, il y avait 80 chances sur 100 que nous serions sortis victorieux de la plus belle des luttes.

Je marchai donc sur Kowno, où j'arrivai le 5 Juin; Sacken venait d'effectuer son passage et avait amarré à son bord un pont flottant sur radeaux; de la hauteur d'Alexota je lui tirai quelques coups de canon auxquels il ne répondit pas. Il évacua Kowno et se transporta sur la rive droite de la Wilia à Sto-

bodka; Kowno ne fut gardé que par quelques cents hommes de son infanterie, qui du haut des clochers, tiraient presque continuellement sur nous (la montagne d'Alexota étant à hauteur des clochers; leurs balles venaient frapper assez fréquemment contre la porte de la grange où je couchais, un canonnier seulement fut blessé. J'expédiai mon rapport à Gielgud, et n'ayant ni sapeurs, ni le moindre moyen de passage, je restai toute la journée du 6 à regarder Sacken, qui avait au moins 400 voitures de bagages, presque pas de cavalerie et seulement deux régimens d'infanterie avec dix-sept pièces de canon. Gielgud, au lieu de me suivre, comme nous en étions convenus, m'envoya l'ordre de venir le rejoindre près de Gielgudyszki, où il faisait construire un pont. Je crois que je lui répondis encore en l'engageant à me suivre. Il me réitera l'ordre de revenir, en ajoutant en même tems qu'un corps de 10,000 hommes nous suivait par la chaussée de Lomza, que je devais par conséquent me hâter de le rejoindre, afin qu'il pût garder le pont, jusqu'à mon arrivée, sans danger pour son corps. J'appris alors que le colonel Kiekiernicki, homme intrépide en sous ordre, mais perdant contenance sitôt qu'il était abandonné à lui-même, après

avoir été laissé à Suwaski pour y recevoir les hommes et les chevaux que le Palatinat devait livrer, avait précipitamment quitté cette ville avec les deux compagnies d'infanterie qu'on lui avait données, et cela sans voir l'ennemi, chassé uniquement par de faux bruits. Le soir du sept Juin, je reçus une lettre du général Chlapowski, qui m'annonça qu'il se trouvait à Zyzmary et me demandait ce que nous voulions faire. Dans l'instant même, Gielgud, inquiet si j'allais obéir, m'envoya un aide-de-camp Dobrowolski (si je ne me trompe), avec ordre de ne pas me quitter, jusqu'à ce que je me sois mis en marche pour le rejoindre. Je répondis donc à Chlapowski, que j'étais forcé de marcher à Raudany où nous passions le Niemen et en lui décrivant la faiblesse du corps de Sacken, et les avantages que nous avions remportés sur lui à Raygrod, je lui ajoutai, *au nom du ciel ne laissez pas échapper Sacken.* Près de Kowno, je pus me convaincre de la magie de ce qui est vraiment national; la ville paraissait déserte, personne dans les rues, excepté quelques soldats ou Czerkass; la terreur, qu'inspiraient les Russes, qui sont si brutalement cruels, contre ceux qu'ils appellent suspects, faisait que personne ne bougeait; pour essayer, si l'on était encore polo-

nais à Kowno, je fis avancer la musique du 4e légèr aussi près que possible dans le jardin d'Alexota, un espalier touffu la mettait à l'abri des coups de feu; je lui fis jouer l'air national, *non la Pologne n'est pas perdue*; dans l'instant même toutes les fenêtres furent ouvertes spontanément, des mouchoirs nous saluaient, on voyait une allégresse générale, Sacken fit répondre par la musique de ses régiments, toutes les fenêtres se fermèrent; je fis cesser de jouer, ne voulant pas que les sons de la musique nationale se mêlassent aux fifres de l'homme qui, muselant sa nation, comme le cornac, joue pour faire danser l'animal qu'il tient à sa chaîne.

Le neuf Juin, un brouillard épais favorisait ma retraite, ce n'est pas que j'aie eu quelque danger à courir de la part de Sacken dont le Niemen me séparait, mais je voulais qu'il ignorât aussi long-tems que possible, que je quittais pour avoir le tems de rejoindre Gielgud, avant que Sacken ait eu celui de faire un mouvement quelconque; je sus plus tard que ma retraite avait effrayé Sacken au-delà de toute expression, il ne pouvait certes pas supposer, que je faisais par ordre de Gielgud un mouvement aussi inutile, et il s'attendait à me voir paraître sur un autre point. Les

Russes, qui avaient tant de peccadilles sur la conscience pour les cruautés exercées contre les suspects, faisaient leur testament. M.r An. jurait devant ceux qui voulaient l'entendre, que le major Schon était mort, quand il le fit pendre, ce qui est absolument faux, je ne sais ce qui en est des ducats, mais ce que je sais bien positivement, c'est que les Juifs venaient insulter Schon pendant son jugement, ils lui crachaient au visage, sur ses décorations, tout cela en présence du colonel, qui, loin d'épargner son prisonnier, et un homme couvert de blessures, encourageait ces insultes de lâcheté, ne sentant pas que cela n'atteignait pas Schon, mais que cela retombait sur lui. Il est vrai, comme je l'ai dit, qu'il le faisait avant l'affaire de Dembé Wielkie où nous fîmes 16,000 prisonniers russes et 600 à 700 officiers. Sentant combien ma présence était nécessaire près de Gielgud, je marchais aussi vîte que possible, le premier jour je fis douze grandes lieues en descendant le long du Niemen, ma troupe marchait lestement, je n'eus que dix-huit trainards, qui me rejoignirent la nuit; le lendemain je fis quatre milles, et j'étais sur le pont, à midi, je devançais le corps au trot pour m'aboucher avec Gielgud, je le trouvais de sa personne au château de Rauda-

ny, tout glorieux d'avoir passé le Niemen, entouré de Lithuaniens, qui le recevaient comme un libérateur; il avait passé le matin le Niemen, après avoir fait une lieue, et tout son corps était placé dans un défilé que faisait le Niemen et les montagnes escarpées, qui forment ses bords dans une position telle, que 4000 hommes, l'attaquant des hauteurs, pouvaient le jeter dans le Niemen, sans qu'il eût pu même leur tirer un coup de canon. Le défilé a plus de trois milles de long (six lieues de France); je lui fis sentir le danger de cette position et surtout le besoin de marcher aussi rapidement que possible pour couper les corps qui parcouraient la Samogitie et sortir le jour même de ce défilé; il me dit, que la troupe était fatiguée, mais lui dis-je: Comment peut-elle être fatiguée, vous avez fait moins que la moitié du chemin que j'ai eu à faire et pourtant j'ai eu un jour de repos, j'ajoutai: Il y a des moments si urgens, qu'il n'y a pas de fatigues qui puissent être prises en considération, il faut atteindre aujourd'hui la Doubissa et se porter à Sredniki qui est sur son embouchure; il s'entêta de n'en rien faire, alors je lui dis, laissez-moi marcher avec mon corps, j'ai fait hier plus de six milles, aujourd'hui quatre. Mais, j'en ferai encore trois

tant je sens l'importance de ce mouvement. Il ne le permit pas; je m'emportai, et lui parlai aussi vertement que je l'avais fait devant Lomza; il prit feu, me menaça de me reprendre le commandement, il le fit même en quelque sorte pour le lendemain, car il fit commander l'avant-garde par le colonel Sierakowski et ne me donna aucun ordre; avec la plus grande partie de la cavalerie, qui m'était dévouée, et dont il ne fit pas mention dans l'ordre de la marche pour le lendemain, je flanquai la colonne par les hauteurs, n'en laissant que 250 chevaux de Kalisz au colonel Sierakowski, vu que le défilé les rendait moins nécessaires; il me fit suivre par de l'infanterie. Ce n'est que pendant la marche que je reçus un ordre qui me disait, que nous nous rendrions le jour même à Czaykiszki, petite ville sur la Doubissa. Entre Sredniki et Czaykiszki et plus de deux lieues plus haut il n'y a pas de chemin praticable pour les canons.

Ce que j'avais prévu la veille arriva. Le général russe Malinowski, venant de Rossienne, marchait à la tête de douze cents chevaux, un ou deux bataillons d'infanterie et six pièces de canon pour rejoindre Sacken à Kowno; il n'avait d'autre route que celle qui longe le Niemen, d'autres points de passage sur la Doubissa que vis-à-vis Sredniki, dépassé cet endroit,

la route rentre de nouveau dans un défilé, qui longe le Niemen pendant quelques lieues. Si nous avions occupé ce point la veille, Malinowski était défait indubitablement, la Doubissa coule tellement encaissée entre des montagnes très-hautes et très-escarpées, que ce n'est que les chevaux en main que je pus les descendre et les monter sur le chemin de Czaykiszki; je suivis avant d'y arriver, pendant deux lieues à-peu-près, le chemin qu'avait passé la veille Malinowski en voulant atteindre Sredniki, partout j'en voyais les traces et les paysans me racontaient les peines que les Russes se donnaient pour retirer leurs canons, qui s'embourbaient continuellement, malgré les hauteurs, le terrain y est très-gras et tellement marécageux que j'avais les plus grandes peines du monde à avancer avec la cavalerie, si Malinowski qui passa la Doubissa seulement une heure avant que notre avant-garde n'y fut arrivé nous avait trouvé à Sredniki, seul point où la route est praticable pour les canons, je crois qu'il aurait été forcé de se rendre plutôt que de s'exposer à repasser encore une fois devant un ennemi tellement supérieur, les marais dont il sortait, d'autant plus que les insurgés de la Samogitie le suivaient. Mais Lierokmoski le trouvât hors du défilé en position avec ces pièces.

J'arrivais à Czaykiszki vers les cinq heures de l'après-midi, Gielgud y vint vers les sept heures en personne, ayant laissé le corps à la montée du Ravin de la Doubissa, qui, même sur la grande route, était si difficile qu'on attelait douze chevaux à chaque pièce de canon pour les faire monter, et encore fallait-il les pousser à force de bras; il reconnut sa faute sans pourtant l'avouer autrement qu'en me rendant mon commandement de l'avant-garde. Le 12 Juin nous marchâmes à Keydony, le général Chlapowski m'ayant écrit qu'il remonterait la S.t-Rzeka jusque vers Wilkomierz, je crois que j'ai oublié cet incident dans ma relation allemande, mais si même il n'en avait pas eu l'intention, la jonction du corps de Malinowski avec Sacken ne lui permettait plus de faire autre chose; en quittant Czaykiszki le lendemain, je crois que toute l'artillerie n'était pas encore arrivée, tant la montée avait été difficile, avec cela le désordre, qui faisait que chacun faisait passer sa voiture avant les pièces, peut donner une idée de la manière dont ce pauvre Gielgud faisait les choses; cet entêtement de ne pas bouger après avoir passé le Niemen fut la première faute de notre campagne lithuanienne. Malinowski défait Sacken dont le corps n'avait pas de cavalerie et

un grand train de bagage et de canons avec 3600 hommes au plus, étaient tenus en respect par Chlapowski, au moins assez de tems pour être atteint par nous et se rendait indubitablement. Alors Wilna tombait de soi-même ou au moins étions-nous maîtres du pays.

En arrivant à Keydani j'y rencontrai une patrouille ou plutôt un détachement, qui escortait un aide-de-camp de Chlapowski, qui se trouvait à Zeymy; je passai Keydani et pris position sur la rive gauche de la Niewiarza; le général Gielgud arriva vers les trois heures et se logea sur la rive droite dans la maison seigneuriale.

Bientôt arriva un grand nombre de chefs lithuaniens, il nous arriva aussi des détachemens tout formés et même souvent en uniforme; le comte Léon Potocki dont la bonne volonté ne s'est pas démenti tout le cours de la campagne, même quand vint le tems des adversités en amenait un, composé de cavalerie et d'infanterie, j'incorporai la cavalerie à mes troupes, par ordre de Gielgud, et l'infanterie fut mise à la disposition de Rohland. C'est là qu'on nous fit le récit de ce que la Lithuanie avait fait jusqu'alors, il y avait déjà eu près de 40,000 hommes sous les armes, mais pas de commandans capables, et tout était dispersé

mais prêt à reprendre les armes. Je ne me le rappelle pas, si ce fut le jour même ou le lendemain qu'arriva pour notre malheur le général Chlapowski, je dis pour notre malheur, puisqu'après les fautes faites et le tems perdu il engagea Gielgud à abandonner l'opération commencée et à attaquer Wilna; j'entrai presque de force dans le cabinet où ils étaient à combiner ce mouvement, je fis voir la difficulté de la chose, et surtout que par là nous nous écartions de notre instruction et du plan que nous avions commencé à exécuter. Je veux parler d'occuper Polangen, libérer et organiser la Samogitie, je fus appuyé en cela par Staniewicz, maréchal du district de Rosienne, homme d'un grand caractère et d'une rare énergie; mais Chlapowski alors ne doutait de rien, on décida qu'on enverrait le colonel Szymanowski prendre Polangen et libérer la Samogitie, et cela avec le 19^{me} régiment, qui venait presque de s'armer avec les fusils pris sur les Russes à Raygrod et Lomza où ils avaient abandonné les faulx; qu'on lui donnerait deux pièces de canon et la cavalerie du vaillant Staniewicz, qui avait au-delà de 400 chevaux samogitiens; j'objectais que ce détachement était trop faible et ne ferait rien, je me rappelle comme alors Chlapowski mon-

trant la carte dit : Avec un détachement comme celui-là je prendrais Polangen et visiterais tous ces points, en montrant de la main les frontières de la Courlande ; j'admirais la bonne volonté de Szymanowski qui, voyant lui-même la faiblesse de ce détachement, se chargea de la mission, et fit plus tard ce qu'il était possible de faire, mais le résultat fut tel que je l'avais prévu, je donnai deux officiers et huit sous-officiers de ma cavalerie pour instructeurs à la cavalerie samogitienne.

Le mouvement sur Wilna fut donc ordonné et nous marchâmes sur Zeymy, où nous trouvâmes les nouvelles levées dont Chlapowski avait commencé l'organisation ; il était muni d'instructeurs de choix, tant pour la cavalerie, que pour l'infanterie et cela marchait assez bien ; j'y fis la revue de la brigade Soltan, composée du 10^{me} et 11^{me} régiment de cavalerie qui comptait 560 chevaux et beaucoup d'hommes de bonne volonté, qui attendaient des chevaux, il y avait aussi plus de 1500 hommes d'infanterie organisés en bataillons, de sorte que je suis persuadé, qu'après vingt jours de tranquille formation nous étions (une fois le pays derrière nous à découvert) en état de résister à 40,000 hommes, s'ils avaient paru, et à la longue nous devenions indubitablement

les plus forts. La Courlande nous attendait en frères, non sa noblesse qui, d'origine étrangère au sol, est devenue russe en grande partie, (par la facilité des premières charges de l'état qui l'ont démoralisée,) mais les braves habitans des campagnes, intrépides et fiers, plus ennemis des Russes qu'aucune province de l'empire, puisqu'elle en est la plus éclairée; ils avaient envoyé des députations en demandant d'entrer en Courlande, cela peut servir comme une des meilleures preuves du sentiment qu'inspire le gouvernement russe à ses malheureux habitans; il y a 70 ans, que la Courlande par suite de fraude fait partie de l'empire russe. Ce sont donc trois générations de vingt-quatre ans qui ont passé, eh bien! cette province, sans parler polonais, est plus polonaise ou au moins plus ennemie de la Russie que toute autre; les lois ne protègeaient certes pas avant la constitution du 3 mai 1791 l'habitant des campagnes, mais le moral, qui fait le fond du caractère polonais, quoiqu'en disent les calomnies intéressées de ses ennemis, fait que jusqu'aujourd'hui c'est le gouvernement après lequel toutes les anciennes provinces soupirent; au lieu que le système de corruption du gouvernement russe, corruption pécuniaire, décoration, titre, rang, presque toujours récom-

pense de la lâcheté, fait que ce gouvernement est abhorré par ses propres sujets; la conspiration de Pestel en est la preuve, puisque le but principal de cette conspiration était la réforme morale des employés. Plus de 10,000 personnes bien russes, mais de sentiment plus élevé, ont été envoyé en Sibérie et le systême a été maintenu dans toutes les branches de l'administration, tant civile, militaire que judiciaire. Je reviens à mon récit; à mon arrivée à Zeymy, je n'y trouvais plus le général Chlapowski, qui en était parti pour Becza où il construisit un pont sur la S.te Rzeka, qui a cependant des gués fréquents dans ces parages, ce fut à Zeymy, que le gouvernement de la Lithuanie fut on ne peut pas dire organisé, car il ne le fut jamais, mais où les nominations émanées de Gielgud furent données. Le sénateur général Tysk*** fut nommé président du gouvernement, choix qui convenait, quant à sa réputation d'homme solide, d'honnête homme et de bon polonais, mais qui n'était rien moins que bon pour des circonstances aussi opportunes, où il fallait une capacité et surtout une activité que l'âge seul du comte Tysk*** empêchait d'employer. Le prince Ogi**, qui avait donné les plus grandes preuves de dévouement, ne pouvait remédier au mal, on disait le

troisième membre capable, mais son choix fit murmurer, puisqu'il était le propre frère de Gielgud; enfin, je vis que les Lithuaniens n'étaient pas du tout contens, beaucoup d'eux désiraient le comte Charles Zaluski et voulaient qu'on employât Komtrym, au moins comme secrétaire général, car malgré son âge, on le disait ferme et très-capable, et quand j'appris à connaître les Lithuaniens, je vis bien qu'on n'y manque pas d'hommes capables et surtout des plus beaux caractères, de ces hommes qui savent faire abnégation de tout, quand il s'agit du bien public. A Zeymy je vis M.lle la comtesse Plater, qui commandait une compagnie d'infanterie dans les bataillons qui s'y formaient, j'appris plus tard le courage qu'elle eut dans le commencement de la révolution. C'est un usage qui date des confédérations de la Pologne, que tout acte d'insurrection commence par une déclaration par devant les actes territoriaux ou judiciaires du district, comme quoi le district se met en insurrection; ce fut donc elle, accompagnée d'un Lithuanien, que je ne veux pas nommer, pour ne pas lui nuire vis-à-vis du gouvernement, qui alla dans le district faire et promulguer l'acte insurrectionnel, ce qui excita un grand enthousiasme dans le pays.

Je partis de Zeymy le 13 Juin, ici Gielgud, en me remettant l'ordre de marcher par le Nord pour faire une démonstration vers le pont vert sur la Wilia, me dit: Mais si l'on se défend, que ferons-nous alors, — nous attaquerons; une fois que nous faisons le mouvement, il faut attaquer ferme ou ne pas le faire du tout — j'arrivai le soir à Becza, après avoir fait halte pour le midi à Janow; le lendemain j'envoyai mon petit corps dans la direction de Szyrwinty et sachant qu'il n'y rencontrerait pas d'ennemis, je me rendis de ma personne à Czabiszki où Chlapowski me mandait qu'il passait la Wilia, je rencontrais sur mon chemin des détachemens nombreux, qui venaient des parties les plus éloignées de la Lithuanie rejoindre le général Chlapowski. Ce fut une des causes principales du manque de notre réussite en Lithuanie, que l'énorme faute que fit ce général d'attirer par des ordres précis à lui tous les partisans qui couvraient le pays; il leur envoyait l'ordre à trente lieues de venir le rejoindre, de sorte que nous fûmes moins maîtres du pays, après notre entrée en Lithuanie, que ne l'était l'insurrection avant notre arrivée; il ne comprit pas le but de notre mission, ou ne s'aperçut pas de ce qu'il y avait à faire. Notre objet devait être

premièrement, de faire diversion aux armées russes, p ourles empêcher d'envoyer des secours contre notre armée en Pologne, il fallait donc avant tout ne pas viser aux grands résultats, mais occuper l'ennemi; notre second objet était d'organiser une force imposante, mais pour cela il fallait procéder à une levée formelle d'hommes et de chevaux (ce que nous commençâmes et ce qui allait déjà très-bien quand vint la débacle,) et pour cela il fallait être maître du pays et le tenir à l'abri des cosaques, ce, à quoi les partisans étaient utiles au-delà de toute expression; en les appelant à soi, par 100 hommes qu'on recevait, ils nous privaient quelque fois de plus de 1000 ou 2000 hommes; en outre, ces partisans établis dans des forêts, dont chaque sentier leur était connu, étaient invincibles, une fois hors d'elles et mis en ligne, ils n'étaient bons à rien, surtout quand ils étaient jeunes et virent le désordre de la division. Je rencontrai ce jour cinq à six détachemens, qui allaient rejoindre Chlapowski, ce qui découvrit certainement une quarantaine à soixantaine de lieues de pays et c'était tous les jours la même chose; j'en fis plus tard par écrit la remontrance à Gielgud et Chlapowski, quand ils furent réunis; on me répondit que j'avais raison, et on

voulut renvoyer les partisans chez eux ; mais les hommes étaient partagés entre la troupe, et dispersés par l'attaque sur Wilna ; et les chefs s'étant une fois accrochés à une troupe où ils voyaient du canon, ne voulaient plus les quitter. Je trouvai Chlapowski, entouré d'un nombreux état-major, tranchant du grand homme, près duquel il avait servi, mais malheureusement il ne l'imitait que dans sa chambre, je ne dis pas même dans son cabinet ; il ne dînait pas avec tout le monde, quoique la société fût très-agréable, surtout pour un homme qui fait la guerre. Des dames gaies, aimables, et qui faisaient les honneurs à cœur ouvert, les Lithuaniens et ses propres aides-de-camp ne l'approchaient qu'avec les marques du plus profond respect ; c'est bon jusqu'à un certain point, surtout avec des nouvelles levées, mais ici je le trouvai outré.

Je lui dis encore une fois, que notre mouvement sur Wilna ne valait rien, il reçut cet avis comme d'un homme qui a peur ; mais mon cher Dembinski, dit-il, ils fuiront, il s'agit de leur couper le chemin ; alors je repris : Je suis venu chez vous, pour vous dire mon avis et encore pour vous dire, qu'il faut que vous preniez le commandement de l'armée, car Gielgud nous perdra ; il fit une exclamation,

comme si je prononçais un blasphème ; je lui dis : Je suis plus ancien que vous, et je ne veux pas prendre le commandement, parce qu'on pourrait croire que c'est par ambition, mais je servirai sous vous, pourvu que Gielgud ne commande pas, car il nous perdra ; il ne voulut rien entendre. Alors, dis-je, recevez au moins le conseil que je vous donne, votre corps est en ordre, ne le joignez pas à la division de Gielgud pour un seul jour, car le désordre le gagnera et il vous sera impossible de le remettre. — Après quoi je lui proposai de prendre la direction qu'il prenait, celle vers Ponari, puisque j'avais plus d'infanterie et du gros canon et qu'ayant le point de Niemenczyn où je désirais toucher son corps, composé principalement de cavalerie et d'artillerie à cheval, pouvait passer dans cette contrée sablonneuse, vu qu'il était plus léger, tandis qu'elle était et trop éloignée et trop difficile pour mon infanterie nouvelle, car j'ai oublié de le dire, que quoique je fusse très-content du 4^{me} léger, je l'avais pourtant rendu à Gielgud, et je lui avais demandé de me rendre les troupes que le général en chef m'avait données, malgré qu'elles étaient absolument nouvelles levées ; car en changeant de troupes, Gielgud abîmait toujours celles qu'il commandait, je n'ai vu personne ne savoir

pas marcher comme lui, sa troupe était toujours harassée sans avancer, cela provenait de son indécision ; jamais, en s'arrêtant, il ne savait combien de tems il devait rester en place. Le soldat n'était pas averti s'il pouvait faire la soupe ou dormir, ce qui le fatiguait sans utilité. Chlapowski convint, que son corps était peut-être plus convenable pour la marche que j'avais à faire ; mais il dit qu'il avait commencé son mouvement, ainsi qu'il ne fallait plus y penser. Je partis donc pour rejoindre mon corps, que je trouvai, prenant position à Szyrwinty sur la grande route de Wilkomirz à Wilna. Je vis en arrivant à Szyrwinty le pont, au passage duquel le général Bezobrazow capitula avec le malheureux et trop confiant Lubonowsky, qu'il fit prisonnier, de prisonnier qu'il était lui-même, et qu'il fit si traitrement fusiller à Wilna.

Le lendemain, je marchai à Meyszagota. Je n'osai pas marcher à Niemenczyn, car que pouvais-je y faire avec 2500 hommes. Je ne pouvais me séparer de Chlapowski, déjà la Wilia était entre nous, si j'avais ajouté à cela la route de Wilna à Wilkomirz j'étais perdu.

Le 15 Juin j'arrivai jusque sur les hauteurs qui environnent Wilna, c'est-à-dire, laissant le corps près du village de Kauszagola, j'y fis une

reconnaissance avec un escadron de cavalerie, en poussant un assez fort détachement de Czerkass devant moi jusque sur les hauteurs; après avoir vu à mon aise Wilna, et voyant que la cavalerie régulière ennemie avançait sur moi, je me retirai, et fus reconduit par elle jusque sur le côté de la montagne, qui avait vue sur mon camp, adossé à un petit village sur la gauche de la route, et se liant, par la droite en arrière, au bois qui rejoignait et dépassait la route, par laquelle j'étais venu de Meyszagota.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, je pris un détachement de partisans, qui, par ordre de Chlapowski, avait quitté sa position accoûtumée, pour remonter le long de la Wilia, entre moi et ce fleuve, et faciliter la communication entre nous; ici, le mal de le faire marcher était moindre, puisqu'il quittait un bois, que j'avais dépassé; nous verrons pourtant quel en fut le résultat. Je pris donc ce détachement, qui avait près de 100 hommes, autant que je me le rappelle une compagnie ou deux d'infanterie et deux escadrons de cavalerie, pour reconnaître les environs du pont vert.

Comme depuis mon camp, jusqu'à la crête des montagnes, il y avait près d'une lieue de

terrain uni et découvert, et que je craignais que l'ennemi, très-supérieur en cavalerie, ne culbutât ma jeune infanterie par une charge à fond, je fis prendre les chariots chargés de foin, vivres et fourrage, qui se montaient à près de 150; (tant on courait au-devant de nos besoins partout) je les fis placer le long de la route en forme d'échiquier, et les fis dételer, pour que, en cas que je fusse forcé à la retraite, ma jeune infanterie trouvât un appui entre ces chariots, qui, placés loin l'un de l'autre, rendaient la position tant soit peu fourrée; outre cela, il y avait entre le village où je campais et la crête de la montagne, une auberge et une cabane.

Arrivé sur les hauteurs, dont je délogeais une centaine de Czerkass, je vis la cavalerie régulière ennemie dans la plaine, au bas de la montagne. Comme il y avait encore quatre verstes, plus d'une lieue de là jusqu'à Wilna, et que je croyais que Chlapowski attaquerait ce jour là, puisqu'il avait eu beaucoup moins de chemin à faire que moi, je voulus me rapprocher de Wilna, pour être à même d'attaquer sitôt que j'entendrais son canon; j'envoyai donc au colonel Sierakowski l'ordre de laisser les bagages sous la garde d'une com-

pagnie d'infanterie, et d'avancer avec le reste du corps, pour me rejoindre.

L'ennemi fit différentes manœuvres pour avancer sur moi, mais ne pouvant savoir quelles étaient mes forces, vû que j'occupais sur la crête de la montagne, un défilé, (chemin creux) par où son canon devait passer à toute force, et que mon infanterie était placée dans un enclos entouré d'une espèce de mur champêtre d'où la cavalerie ne pouvait la débusquer, il se contenta de harceler mes éclaireurs.

Bientôt mon canon arrivé; j'avancai alors avec l'infanterie; la cavalerie ennemie se retira, après un peu de résistance et je m'emparai d'un village au bas de la montagne, que je garnis d'infanterie, ce qui me donnait de l'assurance pour une attaque de nuit, en cas que l'ennemi l'eût tentée.

J'oubliais de dire, qu'avant d'occuper le village, la cavalerie régulière de l'ennemi se trouvant à portée de mon canon, (que j'avais fait avancer dans le chemin creux, à force de bras, à couvert par un peloton d'infanterie pour que l'ennemi ne s'en aperçût pas,) j'appelais à moi les officiers supérieurs et leur dis: Vous voyez cette cavalerie; je pourrais tirer dessus, mais je ne veux pas le faire,

avant d'avoir votre avis ; le général Chlapowski devrait selon toutes les probabilités se trouver aujourd'hui devant Wilna, peut-être attend-il, que mon canon se fasse entendre, je pourrais donc lui donner le signal en tirant sur cette cavalerie ; mais je dois vous prévenir, que le général Chlapowski m'a dit, qu'il avait des intelligences à Wilna, et qu'on devait attaquer l'ennemi à dos, quand nous l'attaquerions de front ; si donc je tire le canon, je puis compromettre les habitans, puisque vous voyez bien, qu'avec ce que j'ai, je ne puis songer à attaquer, sans que Chlapowski attaque de son côté, et outre cela, au pis aller pour lui, l'ennemi peut brûler le pont et je serai séparé de la ville. Tous furent d'avis de ne point tirer, et me témoignèrent même, que je m'étais trop hasardé, en m'approchant avec si peu de force ; quant à cela j'étais tranquille, car j'avais reconnu la position et je savais que dans l'espace d'une lieue à gauche et à droite, on ne pouvait passer avec du canon et difficilement avec la cavalerie ; et quant à la position de front, elle était presqu'inattaquable, ou au moins donnait le tems de se retirer en ordre.

Tout avant le soir, je reçus une lettre du général Chlapowski, qui portait la date du

camp près de Wilna ; je demandai au porteur, où le général était ; il me dit, près de Malowanka, trois verstes plus loin que la dernière station de poste, c'est-à-dire, à six lieues de Wilna. Je lui demandai si le général se portait en avant, au moment où il partait, il me dit, qu'il n'en était pas question, et qu'on attendait du renfort.

J'avais déjà écrit au général Chlapowski, qu'en faisant passer un rapport au général Gielgud, je lui avais dit que je le croyais lui Chlapowski trop faible pour attaquer, qu'il fallait donc lui donner une brigade pour le soutenir ; Chlapowski me répondit : La brigade ne sera pas de trop. Il me disait que Knoring approchait avec 5000 hommes et qu'on avait envoyé à la rencontre de cette colonne 2000 hommes de Wilna vers Troki. Dans la lettre, qu'il a publiée, il dit, que ce n'était qu'un bataillon ; mais alors, il m'écrivit que c'étaient 2000 hommes, ce qui prouvait, qu'il croyait l'ennemi très en force, puisqu'il le voyait détacher 2000 hommes et qu'il avouait que la brigade ne serait pas de trop ; pourquoi alors ne suivit-il pas l'avis pusillanime, il est vrai de Gielgud qui, revenant à son indécision, ne voulut pas attaquer, comme Chlapowski le dit (dans

sa lettre sur la Pologne,) que celui-ci le lui écrivit à Czabiszki. Si, au lieu de cette démonstration sur Wilna, Gielgud avait pris le seul parti raisonnable, c'est-à-dire, de me placer à Wilkomirz, de porter les forces destinées à Kowno, à Betza, Janow et Wieprze et au moins un ancien régiment et quatre pièces de canon à Kowno, en plaçant le canon sur la rive droite de la Wilia dans une redoute, pour défendre le pont, et y laisser Roland, alors il pouvait se tenir à Kaydany avec le gros de l'artillerie, y faire notre grande place d'armes et envoyer Chlapowski nettoyer la Samogitie et prendre Polangen; c'était l'avis de tous les généraux et colonels entendus; mais le malheureux avis de Chlapowski prévalut, et après que l'attaque sur Wilna eût manqué, on prit à la vérité cette ligne de la S.te Rzeka et de la Wilia; mais on la garnit si faiblement, qu'à peine attaquée elle fut rompue. Gielgud prit avec lui Chlapowski, Roland, Szymanowski, et enfin tous les commandans de brigade, et au lieu de s'arrêter à Keydany, il marcha avec 27 canons à Rossienne, mais en revint, au premier bruit du passage de la Wilia par l'ennemi, pour se retirer encore sans le voir. Enfin il fut toujours où il n'aurait pas dû être, et ne fut jamais là où il aurait dû se trouver.

Je répondis à Chlapowski, que j'étais en mesure d'attaquer et cela, depuis 24 heures. Peu avant le soir on prit deux espions de l'ennemi, et un troisième, bien connu des chasseurs partisans, que j'avais avec moi, s'échappa après avoir reconnu, que je n'étais soutenu par aucun corps; car il avait fait le tour de mon corps; cela me mit en garde, et je prévis que l'ennemi, qui devait me supposer des forces considérables, puisque j'avançais si hardiment, après avoir reconnu la faiblesse de ma troupe, m'attaquerait le lendemain. Je ne voulais pas me retirer, tant pour soutenir Chlapowski, que parce que difficilement je pouvais trouver une plus forte position; mais je pris mes précautions, et envoyai tout avant le soir le major Kossobudzki avec deux compagnies d'infanterie et 50 chevaux à Calvaria, situé sur ma gauche, à une bonne lieue de ma position, et par où une route assez large permettait de passer commodément avec le canon. A droite de ma position, j'envoyai le partisan E*** avec son commandement et 20 chevaux de cavalerie, avec ordre de se porter dans un village, dont je ne me rappelle plus le nom, par où passait la seule route, qu'il y eût entre moi et la Wilia. Ce détachement s'éloignat par là un peu

plus d'une demi-lieue de moi ; je pouvais donc être à l'abri de toute attaque ; mais pour plus grande sûreté, j'amenai mes deux pièces de 6 avec le lieutenant Frœhse, au-delà du ravin, et je les fis monter à force de bras sur un mamelon, d'où elles pouvaient faire un feu de flanc sur l'ennemi, en cas qu'il tentât d'approcher. En bas du mamelon je fis camper, devant les pièces, une compagnie d'infanterie, car elles étaient là comme vedette. Je pris après cela quelques heures de repos ; mais sachant ma troupe fatiguée, surtout par l'excès de la chaleur, je me levai avant le jour, et me rendis près du canon de Frœhse ; y étant resté près d'une heure, je vis une colonne d'infanterie, qui se dirigeait le long de la Wilia vers ma droite ; comme il commençait à faire jour, je pus la compter assez facilement : en tête marchaient six escadrons de cavalerie, ensuite venaient sept compagnies d'infanterie et cinq pièces de canon ; ils marchaient en bon ordre, je pus donc les voir bien distinctement. Comme Kossobudski et E*** avaient l'ordre de venir me rejoindre, sitôt qu'il ferait jour, j'étais sûr que ce dernier ne serait point surpris, malgré cela, j'envoyai à Calvaria et à E*** l'ordre de se retirer en toute hâte, d'autant plus qu'une autre

colonne de quatre escadrons de cavalerie régulière, quatre pièces de canon et un détachement considérable d'infanterie avança bientôt directement sur moi; cette colonne était précédée des mêmes Czerkass, qui étaient toujours vis-à-vis de moi. L'officier, que j'envoyai vers Kossobudski, revint bientôt me dire, qu'il n'avait pu passer, vu que la cavalerie ennemie avait envoyé de nombreux éclaireurs, qui interceptaient la communication; je lui donnai quinze chevaux pour escorte, et l'ordre de passer à tout prix; je le fis suivre par un autre officier avec quinze chevaux pour être sûr de mon fait. Quant à E*** il fut attaqué avant que l'officier, que j'avais envoyé, fût parvenu jusqu'à lui; un feu de mousqueterie très-vif me l'annonça, et je vis alors qu'il fallait avant tout contenir la colonne du centre; j'ordonnai donc au lieutenant Bochenek, qui avec mes pièces de 12, tenait le ravin même, de faire feu; le premier coup de cet excellent artilleur démonta une pièce ennemie et comme c'était un obus, son éclat jeta le désordre dans la cavalerie ennemie, qui avançait en colonne. Cette cavalerie si belle, qui, au premier coup de canon, se mit en désordre, donna du courage à nos troupes, quelques coups tirés promptement l'un après

l'autre arrêtèrent tout-à-fait cette colonne; alors je donnai l'ordre au brave lieutenant Frœhse, qui s'était préparé un chemin à travers les broussailles de se retirer avec les pièces de 6, pour prendre une position derrière moi, et se mettre en batterie, pour tenir l'ennemi en respect, quand je commencerais ma retraite. A peine avait-il exécuté son mouvement, que je reçus le rapport de mes aîles. Kosobudski se retirait, quand mon officier le joignit; il avait aussi été attaqué par deux escadrons de cavalerie, deux pièces d'artillerie à cheval, et un bataillon d'infanterie; j'envoyai alors l'ordre au colonel Sierakowski, en réserve avec le 18^{me} régiment à quelques cents pas en arrière, de prendre ce régiment et toute ma cavalerie, à l'exception de celle que j'avais en avant des pièces, et de marcher pour faire tête à la colonne d'à droite, qui, comme je venais de l'apprendre, (pour cause de trop de bravoure du lieutenant Andrzeiewicz, commandant les vingt chevaux) avait détruit mon détachement. Cet officier voulut mettre les partisans en bataillon et se retirer en tacticien; mais que pouvaient cent hommes armés de petits fusils de chasse, sans bayonnettes, et qui voyaient une attaque en plaine pour la première fois? Ils furent presque tous sabrés,

ou percés par les lances ennemies. Une jeune fille, d'une grande beauté, qui était avec eux, se battit enhéroïne et mourut percée de trois coups de lance.

Je donnai la première direction à cette colonne de Sierakowski, qui fit front à droite, en arrière de ma position, vers l'endroit où le feu se faisait entendre; bientôt parut la colonne ennemie d'à gauche, venant de Calvaria; j'avais, pour faire face à ces deux colonnes, le 4^{me} bataillon du 3^{me} d'infanterie légère, 200 chevaux de la cavalerie de Plock et 160 chevaux Samogitiens du capitaine Strawinski, qui, officiers et soldats, voyaient le feu pour la première fois; encore sur ce nombre de chevaux, faut-il retrancher tous les détachemens faits la veille et aujourd'hui, qui ne me rejoignirent que pendant le combat. Comme je tenais en respect la colonne du centre et que Sierakowski avait les deux tiers de mes forces, après que Kossobudski l'eût rejoint, pour occuper la colonne d'à droite, je vis qu'avant tout il fallait arrêter celle qui avançait au grand trot, du côté de Calvaria, je me portai donc contre elle avec toute ma cavalerie et une pièce du brave Frœhse. L'ennemi s'arrêta et commença à nous canonner vivement. Les Samogitiens reçurent les pre-

miers coups; je passais au pas devant leur front, pour leur montrer du calme, et ils soutinrent le feu admirablement; il est vrai, qu'ils avaient pour exemple mes braves de la cavalerie de Plock, qui ne se sont pas démentis une seule fois, et le lieutenant-colonel Izewski, calme et ardent, quand il le fallait, et très-sévère pour la discipline.

Je laissai donc le commandement à Izewski, avec ordre de se tenir toujours à la hauteur de l'ennemi, et je courus chez Bochenek, pour lui faire quitter le ravin, que l'ennemi commença à canonner fortement. Je masquai, comme je pus, la retraite des pièces, en faisant avancer l'infanterie une centaine de pas, et les envoyai tout de suite rejoindre la colonne de Sierakowski. L'ennemi aperçut bientôt le mouvement, et s'avança assez hardiment; mon infanterie tira quelques coups, mais comme je ne pouvais la disséminer en tirailleurs, cela fut de courte durée. Je partageai le bataillon en deux, fis marcher une colonne de deux compagnies pour rejoindre la pièce légère vers la colonne de Kalvaria et je gardai l'autre moitié avec l'autre pièce contre la colonne, qui suivait la grande route. La colonne ennemie, venant de Calvaria, quitta sa position pour se porter sur ma gauche

derrière moi, et recommença à me canonner de là, ce qui pouvait troubler ma troupe, mais il n'en fut rien, et cela me permit de me retirer en lui faisant face, et l'empêcher d'agir de concert avec la colonne sur la grande route; je repris même 200 chevaux à Jzewski pour les opposer à la colonne ennemie, venant du centre. Bientôt cependant cette colonne gagna la crête de la montagne, et voyant le peu de mes forces (Sierakowski étant déjà loin,) la cavalerie me chargea avec de grands cris, mais la mienne reçut la charge de sang froid et ils n'osèrent l'aborder, d'autant plus que le demi-bataillon, et la pièce tiraient sitôt qu'ils approchaient. Cette infanterie était si jeune, qu'elle ne savait pas former le carré; de sorte que c'étaient des colonnes d'attaque par demi-compagnies, que j'avais formées, et je me retirai de cette manière, une pièce tirant contre la colonne d'à-gauche, l'autre contre celle sur la grande route. Le combat avait duré plus de cinq heures, avant que j'eusse atteint le cabaret. Mes deux petites colonnes s'y joignirent et je fis halte; j'étais fatigué physiquement et moralement; car outre l'attention, dont j'avais besoin pour ne pas laisser mettre la confusion dans ma jeune troupe, les rapports de gens qui n'avaient jamais vu

de combat et se voyaient assaillis de tous côtés, ne me laissaient pas une minute de repos : Général, me rapportait-on, une colonne se montre par ici; l'instant d'après : Général, une colonne se trouve derrière nous. Chaque escadron ennemi était une colonne, pour des jeunes gens, qui voyaient l'ennemi pour la première fois. Je fus obligé de défendre les rapports, car donnés tout haut, ils troublaient ma troupe et me rompaient la tête. Près du cabaret, un feu croisé très-vif, mit un instant le trouble et le désordre dans un des demi-bataillons ; je l'arrêtai, malgré que tout fût déjà mis en mouvement, jusqu'à ce qu'il eût regagné l'ordre et le silence, en le menaçant de le tenir au feu jusqu'au dernier homme, si je le voyais tant soit peu incertain. — Je fus fâché de voir que Sierakowski s'était retiré précipitamment, sans même garnir le village, où j'avais campé (qui, touchant au bois lié à la grande route, était de toute conséquence,) je le lui envoyai dire sur l'heure. Si j'avais pu prévoir que la colonne qui marchait à ma droite ne paraîtrait pas j'aurais pu retenir ma cavalerie et alors j'aurais pu enlever la colonne d'à gauche ou au moins ses pièces, et après cela me jeter sur la colonne du centre; j'aurais dû même envoyer en ar-

rière, pendant le combat, pour faire revenir cette cavalerie; j'avoue que je n'y pensais pas, j'étais content de me tirer si honorablement d'affaire contre des forces triples, avec des soldats si novices; plus d'expérience m'aurait appris à vaincre en me retirant. Mais voyant Sierakowski si loin de moi, je dus croire qu'il marchait pour se tenir à hauteur de la colonne, qu'il avait l'ordre d'observer.

C'est seulement en quittant le cabaret, que j'envoyai au colonel Brzezanski, qui commandait la cavalerie donnée à Sierakowski, l'ordre d'avancer en ordre de bataille pour couvrir ma retraite; mais l'ennemi avançait déjà prudemment, inquiet comme moi de ce qu'était devenu sa principale colonne envoyée vers ma droite. J'atteignis vers les 11 heures la position, que tenait Sierakowski, près du cabaret de Klonuwka; il avait placé les pièces sur des monticules près de la grande route, et avait garni la lisière du bois d'infanterie; j'y reçus les félicitations de mes braves officiers sur l'issue du combat exécuté avec une précision telle que sur la place d'exercice. Malgré cela, je grondai le demi-bataillon; qui s'était mis un peu en désordre, ce qui produisit un tel effet, que depuis ce jour, ce ne furent pas seulement les meilleurs soldats de mon petit

corps, mais les meilleurs du monde. Jeunes gens, mais vieux soldats, si le nombre de combats le constitue, jamais ils ne se sont démentis dans leur intrépidité. De 600 hommes qu'ils étaient, 190 revinrent à Varsovie comme infanterie à cheval, le reste fut tué ou grièvement blessé; ils couraient au feu avec une gaieté, un dévouement inimitable.

Comme la colonne de droite ne paraissait pas, que le bois n'avait qu'une demi-lieue de pronfondeur, et qu'en outre je reçus un avis par écrit (qui se montra faux) qu'une colonne ennemie venant de Niemenczyn était arrivée à Czerwonydwur, grand village en arrière de ma position (il y avait dix cosaques), je donnai au colonel Sierakowski six compagnies, c.-à-d. la moitié de mon infanterie, les deux pièces de 6 et toute ma cavalerie, ne m'en laissant que 60 chevaux, (puisque le bois la rendait inutile) et lui donnai l'ordre de prendre position à un mille derrière moi, pour être en mesure de me soutenir en cas de retraite, et ne pas me laisser surprendre, soit par la colonne d'à-droite, soit par celle de Niemenczyn. Je pris position avec le reste et fis même avancer une partie de mon infanterie le long de la lisière du bois à gauche et à droite, pour faire croire à l'ennemi, que je ne songeais pas à céder facilement.

Bientôt après le départ de Sierakowski, la colonne ennemie de la droite rejoignit devant mon front celle, que j'avais combattue; mais au lieu de venir m'attaquer ils se mirent à camper, vu que la chaleur était étouffante. Je pus alors les compter à mon aise, ils avaient onze pièces de canon, deux nombreux régimens, à-peu-près dix à onze escadrons de très-belle cavalerie, et ce que je pus bien distinguer, c'étaient quatre bataillons d'infanterie. Les Lithuaniens me dirent plus tard, par les nouvelles reçues de Wilna, qu'onze mille hommes m'avaient attaqué, ce que je ne crois pas, mais je dis ce que j'ai vu.

Je restais donc dans cette position jusqu'à cinq heures de l'après-midi, n'ayant pas de fourrage pour les chevaux, surtout pour ceux de l'artillerie. Enfin voyant que mes gens ne pouvaient quitter les armes devant un ennemi si supérieur et qu'ils étaient d'ailleurs abîmés par la chaleur, je me retirai sans être suivi autrement que par une reconnaissance de Czerkass. Je trouvai Sierakowski près du village de Powidoki, où je m'arrêtai pour passer la nuit; là je trouvai mes bagages, mes fourrages et toutes mes voitures postées sur le terrain, ayant fui au premier coup de canon, par la faute ou même par l'ordre du fourrier en chef.

J'envoyai un rapport à Gielgud et voulus faire reposer mes troupes quelques jours à Powidoki; mais je reçus un ordre de lui (que je conserve encore) où il me dit en date du 18 Juin. Vous ferez demain avec votre aîle gauche un mouvement vers Niemenczyn et le 20 vous attaquerez, avec toutes vos forces, Wilna par le pont vert. Il m'annonça qu'il passait avec toute la division la Wilia, vis-à-vis de Rykonty, pour attaquer Wilna. Cet ordre seul peint Gielgud; il me parle d'aîle gauche, à moi qui avais en tout 2400 à 2500 hommes, et m'ordonne de faire un mouvement vers Niemenczyn à quatorze lieues de l'endroit où j'étais, et d'où j'en avais encore quatorze pour revenir au pont-vert. Mes soldats exténués, trois jours sous les armes, et exposés au soleil le plus ardent, souffraient beaucoup des yeux; mais enfin il fallut obéir. Je demande à tout militaire, à quoi bon ce mouvement sur Niemenczyn, où je ne pouvais même arriver la veille de l'attaque sur Wilna, où il fallait avoir des troupes fraîches et bien nourries. Mais, c'est un calcul qu'on fait rarement, et qui était tout-à-fait étranger à Gielgud. Pour satisfaire à l'ordre, sans exposer un détachement aussi loin de moi, je me portai vers Niemenczyn avec tout le corps,

pour tourner après à droite, et arriver au pont-vert, par la route de Calvaria, route nommée *Gedroicki Trakt*. La chaleur fatiguait la troupe hors de toute expression; mal conduit par le guide que je pris, j'eus à traverser un pays de montagnes et à passer de mauvais ponts; mais l'envie d'être présent à l'attaque nous donna des forces; je voulus m'approcher ce jour même aussi près que possible de Wilna et résolus d'atteindre le même bois qui, en se prolongeant à droite, touche et dépasse la route de Meyszagola.

Je marchai la nuit, et vers les onze heures un aide-de-camp de Gielgud, le lieutenant Dobrowolski m'atteignit en me disant, que Gielgud avait attaqué Wilna, que l'attaque avait été repoussée, qu'il se retirait, et m'ordonnait d'en faire autant; je fus au désespoir et tout hors de moi. Il me donne l'ordre d'attaquer le 20, attaque le 19 et après un simulacre d'attaque, comme pour vouloir seulement se déconsidérer, il se retire. L'aide-de-camp arriva sur une mauvaise charrette de paysan et avait fait le jour même plus de 20 lieues; ainsi on peut juger à quelle heure Gielgud cessa le combat. Sans avoir été fortement repoussé, il se retira et oublia cependant d'envoyer à Zaliwski, qui attaquait avec

1500 hommes sur la droite, l'ordre de se retirer. Ce qui prouve la faiblesse des Russes, c'est que Zaliwski, abandonné à lui-même, put se retirer sans déroute; mais cela fit que Gielgud passa la Wilia; Zaliwski se retira vers Grodno et moi, j'étais alors vers Niemenczyn; heureusement que l'ennemi n'était pas plus fin que lui, quoique les généraux, quant au nombre, ne manquassent pas, vu qu'il y en avait 44, à ce qu'on m'a assuré, quand nous attaquâmes Wilna. Malgré la fatigue des troupes je me vis forcé d'atteindre au plutôt Meyszagola, pour être à même de me rapprocher de Gielgud, je fis donc donner de l'eau-de-vie à la troupe et marchai toute la nuit; j'arrivai à la pointe du jour à Meyszagola où je reçus l'ordre de me retirer à Wilkomirz. Après avoir reposé jusqu'à trois heures de l'après-midi, je marchai et occupai le jour même Szyrwinty où je restai deux jours, vu que la troupe en avait grand besoin et que l'endroit était très-agréable de toute manière; une rivière qui y coule permettant aux soldats de s'y rafraîchir; le 22 j'arrivai à Wilkomirz.

Chapitre troisième.

Rétraite de Wilna. Séjour à Wilkomirz. Raisonnement sur les fautes de Gielgud. Combat à Wilkomirz, Kowno et Becza. Combat de Poniewierz. Marche sur Szawle. Réflexions sur la Courlande et la Russie. Attaque de Szawle. Marche à Kurszany.

Malgré le non-succès de l'attaque sur Wilna une foule joyeuse et grand nombre de propriétaires des environs nous reçurent en libérateurs, triomphateurs et surtout en frères. Je trouvai à mon grand étonnement que depuis dix jours, que nos troupes occupaient Wilkomirz, (un détachement de la brigade Soltan de 30 chevaux) le nouveau gouvernement n'avait encore rien fait pour l'armement. Loin de là, le comité qui devait s'en occuper n'était pas organisé, négligence impardonnable; mais cela ne pouvait pas en être autrement, avec les nominations qu'avait faites Gielgud, et surtout avec sa manie de représentation pompeuse ou la crainte des membres du gouvernement, qui n'osant s'exposer à être pris, suivaient son quartier-général, et qui, étant toute la journée en marche, et le soir à se reposer, ne faisaient rien. — On fait plus de soldats avec une

plume, qu'avec les plus beaux mouvemens d'armées, ceux-ci peuvent exciter l'enthousiasme et donner quelques beaux volontaires, mais c'est la plume, c'est-à-dire la répartition générale et l'exécution ferme des ordres une fois donnés, qui nous aurait créé une armée, j'en fis l'expérience dans le Palatinat de Cracovie que j'organisai, et dans la Lithuanie pendant les neuf jours que je passai à Wilkomirz. Il ne faut pas réprimer l'enthousiasme, mais il faut avant tout de l'ordre qui épargne tout, en créant l'abondance là où elle est nécessaire, et amène les résultats. La bataille est un hasard, qu'il nous fallait éviter autant que possible, tant que nous n'aurions eu la certitude de vaincre, au lieu que la plume nous eût créé la force, qui avec le tems nous donnait l'assurance de la supériorité, car à couvert par la ligne que j'ai décrite plus haut, nous avions le temps de recruter les gens qu'on habillait en cachette dans chaque village; c'étaient des gens de bonne volonté, qui avaient pourtant besoin d'être appelés pour plusieurs raisons, mais surtout pour la crainte de l'avenir, au lieu que la Russie avait cessé tout recrutement dans les provinces. Je ne sais comment Chlapowski se soit laisser entraîner par la flatteuse idée de

prendre Wilna, qui serait tombé plus tard de lui-même dans nos mains, pour ne plus nous échapper; au lieu que, si même nous y fussions entrés, quand nous l'attaquâmes, il eût été impossible de nous maintenir, sans munitions, qui ne pouvaient nous venir que de Polangen ou même de la Prusse, dont les particuliers nous en fournissaient, malgré la défense du gouvernement. En outre, ce qui pouvait marcher avait déjà quitté Wilna; que pouvait donc nous aider cette ville, la renommée en Europe, l'enthousiasme en Lithuanie; mais tout cela tombait quand nous l'aurions quittée, ce qui était cependant indispensable, puisque ce n'était que la présence d'un corps assez considérable, qui pouvait libérer la Samogitie où étaient les plus grandes ressources, vu la bravoure et le patriotisme de la population, qui ne le cédait qu'à la Courlande, pays encore moitié à nous par ce mouvement. Mais si de Wilna on y envoyait ce corps, alors on s'affaiblissait, et à la première attaque il fallait quitter cette ville. Si nous avions suivi ce qui avait été décidé près de Marianpol, de passer le Niemen à Kowno, après que mon rapport fut venu qu'il n'y avait pas de forces autres que Sacken, alors nous pouvions l'abîmer de même que la gar-

nison de Wilna ; (quoiqu'ils pussent toujours gagner Dunaburg,) pour lors nous pouvions marcher à la rencontre de Knoring et le battre, mais encore Tolstoy avec la division de Sovoiny, venant de Moskou attaquait ce qui restait à Wilna ; ainsi même alors le plan d'attaquer Wilna était moins bon et était tout-à-fait défectueux quand nous l'entreprîmes. Le plan d'organiser la Samogitie était le seul à suivre, d'autant plus, qu'en même tems nous avions de grandes ressources à tirer de notre plus riche Palatinat d'Augustow, qui, coupé de la Pologne, n'avait fourni qu'une petite partie de ce qu'avait donné tout le pays, tant en hommes qu'en chevaux. On pouvait alors, si l'on voulait, avoir un pont avec deux têtes de pont sur le Niemen ; quoique j'eusse préféré une dixaine de bateaux à un pont ; d'abord, parce que celui-ci aurait découragé les Lithuaniens par la crainte d'être quitté par nous, et parce que les bateaux permettaient de passer où l'on voulait, depuis Kowno jusqu'à Jurborg. Ce ne fut donc que le lendemain de mon arrivée, que fut rassemblée la Diétine, qui devait procéder à l'élection des membres du comité du district de Wilkomirz. Plusieurs des citoyens vinrent me demander d'user de l'autorité que me donnait ma position, pour

tenir main forte à ce que les choix fussent votés tout de suite, sans sortir de l'église; autrement, me dirent-ils, il est à craindre que les partis ne s'en mêlent et que cela ne traîne huit jours. Je tins un discours en conséquence, et tout s'y passa avec la meilleure concorde possible; il y eut des rivalités, mais elles cessèrent à mon instante demande, de songer combien les momens étaient précieux; une heure après, j'adressai de ma chancellerie une demande officielle, pour savoir quels étaient les ordres du gouvernement donnés pour l'armement, et combien je pourrais espérer avoir de recrues et de chevaux de remonte. Je n'acceptai pas de réponse verbale, pour forcer par là les membres à entrer tout de suite en fonction; malheureusement la plus riche moitié du district été gardée par les Russes, qui avaient un bataillon et deux pièces à Birzé, deux bataillons et trois pièces à Rakiski, autant à Ieziorossy, et tout cela était tant bien que mal fortifié, ou au moins placé dans des positions très-avantageuses, vu les lacs, qui abondent dans ce beau pays. Chacun de ces postes avait plus ou moins de cavalerie mauvaise et même méprisable, mais suffisante pour contenir le pays, quand elle se trouvait appuyée par l'infanterie, d'autant

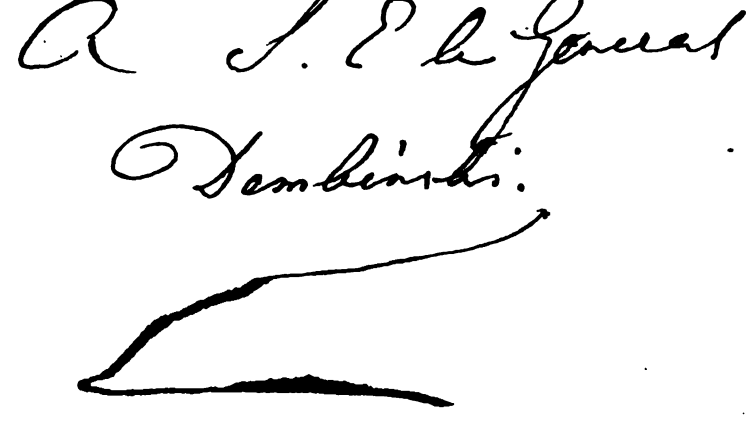
plus que le pays était dégarni de p ans. Malgré cela, au bout de quelques jours les recrues commençaient à arriver, de même que les chevaux.

Je reçus alors l'avis, que Gielgud marchait vers Szawle, d'où Szymanowski avait été chassé par des forces supérieures; on me faisait tenir la ligne étendue de la S^te^ Rzeka et Wilia, depuis Wilkomirz jusqu'à Kowno, c'est-à-dire trois marches de distance; on me prévenait, que la brigade Soltan gardait Becza et Wieprze, que le lieutenant-colonel Piwecki avec trois compagnies du 4^me^ léger et un escadron de la brigade Soltan occupait Janow, que le colonel Kiekirnicki avec le 25^me^ régiment nouvellement formé en Lithuanie et le détachement du plus vaillant partisan Prosor tenait Kowno. On m'envoya le 26^me^ régiment nouvellement formé, commandé par un homme des plus distingués et excellent soldat, le colonel Radziszewski et le bataillon du partisan Matusewicz; ces deux détachemens étaient en désordre, car ils avaient été présens à l'attaque de Wilna et, même sans combattre, avaient perdu le tiers de leur monde; le 26^me^ avait vu se disperser plus de 400 hommes et en avait un peu plus de 700 quand il me rejoignit; le bataillon Matusewicz était encore moins organisé et avait à-peu-

près [illegible] hommes. Qui a pu engager Gielgud à changer encore ici sa détermination? je ne saurai me l'expliquer, (ayant jusqu'aujourd'hui l'opinion, que Chlapowski entendait la guerre.) Au lieu de rester avec le gros de ses forces pour être à portée de soutenir la ligne aussi étendue, que nous avions à garder, il marche avec 27 canons vers Szawle, quand nous avions si peu de munitions, que nous aurions dû toujours attaquer à l'arme blanche et conserver les munitions pour la défense.

Nous avons vu à Keydany, que Chlapowski et Gielgud avaient décidé qu'un faible régiment et deux pièces devaient sous Szymanowski suffire à nettoyer la Samogitie; à présent qu'on avait la conviction, qu'à Wilna étaient les principales forces de l'ennemi, qu'on avait enhardi par cet essai d'attaque, on marche vers la Samogitie avec 27 canons et on me laisse 30 lieues de front à défendre avec six pièces; je ne sais ce qui a pu faire abandonner le plan, que Gielgud avait déjà accepté, comme on peut le voir dans sa lettre lithographiée que je joins ici. Serait-ce encore le général Chlapowski? Ce serait une nouvelle preuve qu'un seul doit commander et non des conseils de guerre. Certes, n'est pas général qui veut, mais mieux vaut un gé-

néral médiocre que les avis de plusieurs. Les funestes résultats de ce simulacre d'attaque de Wilna se faisaient sentir, des troupes de fuyards, de nouvelles levées couraient le pays commettant des excès sans nombre, repandant la nouvelle, que tout était perdu, que l'armée était dissoute ; je les fis arrêter partout où je pus les atteindre, et les villages reçurent ordre de les traiter en déserteurs, ce qui souvent était très-difficile, vu que ces gens, bien armés, se défendaient sans aucun ménagement ; enfin, au bout de quelques jours, cela cessa et le pays se rassura petit-à-petit, voyant surtout ma tranquillité et mon activité pour l'armement. J'écrivis encore à Gielgud de Szyrwinty, combien la faute d'avoir retiré les partisans était grande, qu'il fallait absolument les rendre à leur premier métier et cerner Wilna par une chaîne de partisans, qui tiendraient toutes les grandes routes, dans les endroits convenables, plus ou moins près de la ville, ce qui aurait caché nos mouvemens à l'ennemi et facilité les renseignemens sur ses forces. Je demandai, qu'on employât Zaliwski à commander ceux sur la rive gauche de la Wilia ; on me répondit, que j'avais raison et qu'on m'autorisait à le faire ; mais que, quant à Zaliwski, il avait reçu d'autres or-



dres. Le fait est qu'on l'avait oublié, et qu'on ne savait où le chercher.

J'écrivais sans cesse au gouvernement, qui suivait le quartier-général de Gielgud, demandant qu'on s'occupât de la confection de lances, et d'autres objets d'équipement et d'armement. J'écrivis à Chlapowski d'activer les opérations du gouvernement dit central, il me répondit: «*Le gouvernement ne fait rien, «absolument rien du tout.*» J'écrivis à Gielgud une lettre privée dans laquelle je le conjurai au nom de la patrie, de sortir de son apathie, et lui dis, que sa position demandait un travail assidu, tandis qu'il passait le jour à dormir aussi bien que la nuit; tout cela fut inutile.

Quant à ce qui concerne Wilkomirz, cela allait assez bien; j'y étais venu avec 2500 hommes et après neuf jours, j'en sortis avec 4300. Il est vrai, que le 26^{me} et le bataillon de Matusewicz y étaient compris, mais ils me joignirent sans ordre, et dans neuf jours ils sortirent, tant bien que mal exercés mais accoutumés à obéir, et après quelques jours de marches, ils soutenaient le feu de l'ennemi admirablement, comme j'en fis l'essai à Poniewierz. J'envoyai le colonel Soltan à Keydany, pour y accélérer la formation de la cava-

lerie., et surtout la confection des lances et des harnachemens; car, par une ignorance absolue du bien de la chose, le gouvernement central avait donné l'ordre de livrer les chevaux et les hommes séparément, et une somme, qui n'était pas même fixée pour l'équipement du cheval. On travaillait le cuir des bêtes de somme pour en faire des courroies; enfin rien n'était perdu, ni le tems, ni le matériel, et par cela même le moral y gagnait. J'avais nommé le major Janowicz pour la formation de la cavalerie à Wilkomirz; tous les volontaires nobles, qui arrivaient équipés à leur frais, étaient incorporés aux escadrons de Posen. Les formations nouvelles avec les chevaux fournis, étaient partagés entre le 13^{me} d'Uhlans, auquel j'avais incorporé l'escadron du 3^{me} que formait et commandait Janowicz et le 14^{me}, ci-devant cavalerie de Plock, lieutenant-colonel Izewski; le premier prenait les chevaux à taille de remonte, le second les petits chevaux; les citoyens furent de même que moi très-contens de la manière de faire de Janowicz intègre, économe, et connaissant à fond tout ce qui concerne la cavalerie; il savait combiner le bien du service avec les moyens du contribuable; avec quelqu'argent que je pus lui donner, il fit faire des shakos

d'Uhlans et d'autres objets d'équipement, qui donnaient à la nouvelle formation une forme régulière, qui en imposa souvent à l'ennemi. C'est encore une grande étude pour celui qui jamais fera la guerre en Pologne, de ne pas former de l'infanterie, mais de mettre autant que possible tout à cheval. J'en fis ici l'expérience; le cavalier, aujourd'hui dans les rangs, soutenait le lendemain le feu, et arrivé en Lithuanie avec moins de 400 chevaux parmi lesquels 150 étaient seulement anciens soldats, j'en sortis avec 1100 chevaux, qui avaient soutenu bien des combats, avaient résisté au canon et à la plus belle cavalerie russe toujours supérieure en nombre à la mienne.

Je donnai des instructeurs au 26^{me} régiment, et je joignis le bataillon de Matusewicz au 3^{me} léger pour en faire un régiment, de sorte, que j'eus bientôt trois régimens d'infanterie à deux bataillons. Mes espions m'avaient rapporté, que l'ennemi avait débouché de Wilna sur trois colonnes; celle qui s'était dirigé vers moi, était, suivant leur rapport, de 10,000 hommes; celle vers Kowno, beaucoup plus forte; une troisième vers Grodno, était composée principalement de cavalerie. Les forces de l'ennemi à Wilna, suivant les rap-

ports de différens émissaires, étaient portées à 29,000 hommes, savoir:

Le reste du corps de Sacken	3600	hommes.
La brigade de Malinowski .	2400	—
La garnison de Wilna . .	3000	—
Le corps de Knoring . .	5000	—
Tolstoy avait amené . . .	8000	—
La division Savoini et celle de Hilkoff	7000	—
	29,000	

Le 29 Juin je fus attaqué (après avoir été alarmé plusieurs fois par l'ennemi, qui s'était avancé vers moi par Meyszagota) à la pointe d'un jour nébuleux; les Czerkass ouvrirent l'attaque par une charge à fond sur mes avant-postes, où ils sabrèrent quelques hommes, sans pourtant faire de prisonniers et arrivèrent ventre à terre jusque sur le pont de la S^te^ Rzeka; mais, au milieu du pont, j'avais fait construire une barrière; mes sapeurs, commandés par un jeune officier très-diligent et brave, (Siekierski) construisaient continuellement des espèces de chevaux de frise, que je faisais noyer dans les endroits guéables, aussi étais-je parfaitement tranquille. Une compagnie d'infanterie placée sur la rive de l'ennemi, gardait le pont et y avait creusé des

fossés des deux côtés, où elle était bien à couvert et d'où elle reçut les Czerkass par un feu croisé à bout-portant, qui tua quelques-uns de leurs superbes chevaux jusque sur le pont. Mon artillerie placée sur les hauteurs, au milieu de la ville, qui est très-élevée, était tellement à son devoir, que, quoique la cavalerie se retirât au galop et que l'attaque fût si matinale, elle eut le tems de lui envoyer quelques coups de mitraille; ce fut la grosse artillerie de Bochenek, qui était à portée de ce point; les autres pièces envoyèrent quelques boulets dans les colonnes de la cavalerie régulière, qui suivait les Czerkass. L'infanterie ennemie ne sortit pas du bois; qui était à trois portées de canon de la ville, et tout se retira sans profit aucun. Cette échauffourée fait le plus grand honneur à mes officiers, qui se trouvèrent tous à leur poste, comme s'ils avaient été prévenus, quoique nous ne nous y attendions pas le moins du monde. J'étais justement à me lever, ce que je faisais toujours avant le jour, pour écrire; une fois les postes placés, je les visitais rarement; car je savais, qu'on était toujours prêt et qu'on le faisait par conviction.

Les Lithuaniens, qui étaient près de moi, voulurent reconnaître le général Hilkoff dans

celui qui attaquait; je n'ai pu savoir si c'était vrai, mais qui que ce fût, il faut lui rendre justice; il attaqua hardiment, et sa cavalerie était tellement à portée, que si le pont avait été enlevé, elle le passait au galop, et une fois en ville, elle m'aurait fait un mauvais parti, vu que la ville est très-étendue et que j'étais obligé de garder les routes de Kowarsk, de Wilnaet de Keydany ou Becza, à cause des gués que la rivière a vers ce point. Malheureusement l'attaque de l'ennemi, qui assaillit en même tems Becza, Janow et Kowno, ne fut pas également repoussée partout; à Kowno Kiekiernicki, renommé par sa bravoure sur le champ de bataille, n'était rien, quand il était abandonné à lui-même. Sitôt que j'eus reçu le commandement de cette ligne, j'avais envoyé le colonel Sierakowski pour la parcourir avec une instruction détaillée, et surtout avec l'instruction de fixer l'attention de chaque commandant, sur ce que les localités commandaient de faire en cas d'attaque; j'ai son rapport et mon instruction, on peut y voir comme il s'acquitta de son message; en outre l'instruction pour Kowno était des plus simples, elle portait d'évacuer Kowno, sitôt que l'ennemi s'approcherait et de brûler ou de détruire le pont sur la Wilia, en se retirant à Slob-

udka. Kiekiernicki se voyant attaqué perdit la tête, laissa prendre le pont, et après cela se rendit prisonnier. La cavalerie passa le pont au galop et sabra ou prit tout ce qui ne s'échappa pas par la fuite; la Wilia n'a pas de gués depuis Wilna, d'autant moins là près de son embouchure. Ce fut une des plus grandes fautes, surtout par ses funestes conséquences. Toute notre ligne était rompue et notre armement arrêté, de même que tous les mouvemens de Gielgud, qui revint à Keydany.

Sitôt que j'appris la déroute de Kowno j'envoyai à Janow au lieutenant-colonel Piwecki l'ordre de se retirer à Keydany, et d'y tenir à toute force; j'envoyai aussi à Keydany même, l'ordre à Brochocki, qui y organisait un régiment d'infanterie, de ne quitter Keydany que dans la dernière extrémité, et j'envoyai l'ordre à la brigade Soltan 10me et 11me régiment, de venir me rejoindre à Wilkomirz, car je sentais bien que l'ennemi voudrait me couper du corps de Gielgud, je voulus donc me renforcer; mais les commandans de ces régimens me regardèrent comme perdu et au lieu de m'obéir ils se rendirent à Keydany, ayant aussi été attaqués à Becza et Wieprze et y ayant un peu souffert. (Le colonel Soltan, comme je l'ai dit plus haut s'était rendu

depuis quelques jours à Keydany, par mes ordres.)

J'écrivis de Wilkomirz à Chlapowski, qui faisait fonction de chef d'état-major depuis l'attaque sur Wilna, que je voyais, que nous agissions au hasard, sans aucun plan fixe, que cet état de choses ne pouvait durer. Je demandai, qu'il fût procédé à un conseil de guerre, où le plan de nos opérations fût définitivement arrêté et que le général Gielgud, puisque on ne voulait pas le changer, fût tenu de le suivre; j'ajoutai que, comme la distance ne me permettait pas d'y assister, je donnais mon avis par écrit, qui était, (vu les forces de l'ennemi, que je lui énumerai et qui se montaient à 30,000 hommes,) de couvrir autant de pays que nous pourrions, et de refuser autant que possible les batailles; de n'accepter de combats que dans des positions avantageuses; de se retirer devant des forces supérieures, en couvrant toujours la retraite par les vieilles troupes, pour accoutumer les nouvelles levées à savoir se retirer en ordre; d'activer l'organisation derrière soi et de suivre ainsi la direction vers le nord (Courlande) et ensuite, trompant l'ennemi, de longer la Dwina, en traversant toute la Courlande et tournant Wilna (sur une plus vaste

échelle que celle que je suivis plus tard,) d'arriver sur Brzesc où nous arriverions pour sûr avec 50,000 hommes au moins.

Ici le général Chlapowski est doublement coupable, car il me répondit par une lettre, à laquelle il joignit un papier, que je conserve encore avec le titre:

Le plan de campagne à suivre est etc. etc. où article par article, il me dit tout ce que j'avais proposé, en disant, qu'on se retirerait par le nord, qu'on tournerait Wilna et reviendrait en Pologne; il ajoutait seulement deux articles: 1° *Qu'on bâtirait un pont sur le Niemen au-dessous de la rivière....* (l'aide-de-camp me dit que c'était la Dubissa) *pour faciliter l'arrivée des secours attendus de Pologne.* 2° *qu'on ne quitterait le pays, qu'après avoir touché* 200,000 *francs de Mémel, qu'on nous fesait passer de la Pologne.* Pourquoi m'ont-ils trompé, quand déjà alors ils avaient concerté le plan de mettre bas les armes, comme tous les Lithuaniens me le disent qu'à Cytowiany on semait ce bruit, pour y accoûtumer le soldat? pourquoi ce simulacre de rassemblement dans une direction, comme Kurszany, où Chlapowski écrit: *nous nous retirâmes machinalement à Kurszany*, où il ne restait pour le raisonnement froid, qu'à-peu-

près la direction de la Prusse. Car, si je me suis tiré de là, je le dois à la grande incapacité de ceux qui me poursuivaient, et si j'ai osé tenter cette retraite, c'est que la conviction, que je devais périr plutôt que de trahir la patrie, était non sur mes lèvres, mais dans mon cœur et dans mon sang. En général, je ne savais pas jusqu'à quel point Chlapowski voyait les choses en désespéré; ce ne sont que les jeunes Lithuaniens, qui me le disent aujourd'hui, et l'ouvrage de Chlapowski, qui, lui-même en décrivant le banquet qu'on lui donna à Kowno après la retraite de Wilna, a l'air de chanter un requiem. — Je l'avais vu quatre jours avant, présomptueux jusqu'à l'excès, le faux mouvement sur Wilna avait été une faute, mais qu'il était facile à réparer avec de l'énergie et du calme.

Gielgud, arrivé à Keydany le 30 Juin, m'envoya l'ordre de venir le lendemain le rejoindre avec tout mon corps; je lui répondis, que c'était impossible et lui dis mes raisons, qui étaient: que j'avais vis-à-vis de moi un ennemi supérieur en force, qui me suivrait infailliblement; et, sur ma gauche, si je prenais la direction de Keydony, toutes les forces ennemies, qui avaient passé à Becza, Janow et Kowno. Je ne pouvais donc manquer

d'être battu. Du reste, je reçus l'ordre tout avant le soir; il fallait donc dans l'espace de 24 heures, mais, vû l'approche de la nuit presque dans une seule marche, faire 18 lieues en parcourant un terrain gras, qu'une averse avait rendu difficile, et d'ailleurs on ne quitte pas un endroit où s'organisaient plusieurs régimens en une heure sans de grandes pertes. En outre, ce n'était plus couvrir une grande étendue de pays, que de nous agglomérer.

J'avais aussi reçu l'avis, que la brigade Soltan, qui, après sa retraite précipitée était un peu en désarroi, resterait à Szaty; mais j'appris par mes aides-de-camp, qui avaient porté les dépêches, qu'elle ne s'y trouvait plus et qu'elle avait passé la Niewiarza. Je vis donc le seul point de contact, par lequel je pouvais me rejoindre à Gielgud, Poniewierz menacé.

J'avais écrit à Chlapowski, que le pont sur le Niemen découragerait les Lithuaniens, mais je ne reçus point de réponse. J'appris que Gielgud avait déjà quitté Keydany, je ne pouvais donc rester plus long-tems à Wilkomirz; j'avais déjà prévenu Chlapowski que je me retirerai vers Poniewierz. Le 1^er^ Juillet je quittai Wilkomirz à 3 heures de l'après-midi et me rendis à Towiany, où une averse nous mouilla jusqu'aux os. Je partis assez tard le

lendemain et pris position à Leoniszki, en faisant garder la route, qui passe près du cabaret Lapigrosz, par une compagnie d'infanterie qui était suffisante pour arrêter toute une armée; car la route passe là entre des forêts marécageuses où l'on ne peut pas passer même à pied, et le bois est tellement touffu, qu'on ne pouvait rien voir à dix pas. Un pont, que je fis détruire et à côté duquel je fis cacher cette compagnie, m'assurait tout-à-fait de ce côté, et ce n'était que par Kowarsk que l'ennemi pouvait venir. La forêt était tellement marécageuse que les soldats furent obligés d'abattre des arbres, et d'en faire une couche, sur laquelle ils purent établir leur bivouac. L'endroit était malsain, d'autant plus que le choléra regnait dans la contrée; mais comme en tenant ce point, j'étais à couvert sur plus de quatre lieues de largeur, je fus obligé de passer sur cette considération. Je pris ensuite position à Leoniszki, où le comité se réunit, et l'armement allait son train; mais je ne pus y rester que deux jours, apprenant que l'ennemi avançait par Kowarsk, et recevant surtout nouvelles sur nouvelles, qu'il occupait Pogir et Szaty, et que ses coureurs allaient même jusqu'à Remigota. Des officiers, que j'envoyai avec des dépêches

par ce dernier endroit, revinrent en disant: qu'ils n'avaient pas pu passer; je crus donc que l'ennemi voulait à toute force me couper de Gielgud. Comme Keydany était tout-à-fait évacué, et que ce n'est qu'à Poniewierz que j'appris que le général Rohland avait été laissé à Datnow, je me décidai à atteindre Poniewierz, pour être par là en communication avec nos forces à couvert par la rivière Niewiarza. J'étais décidé, si je me trouvais prévenu par l'ennemi à Poniewierz, de marcher à Subocz et de là entrer en Courlande.

J'arrivai à Poniewierz le 4 Juillet à trois heures de l'après-midi, des Uhlans ennemis me reconduisirent jusqu'à Rogow.

Près de Poniewierz je fus retenu à dîner par M^me^ Przeciszeweska, née comtesse Tyskiewicz, femme de celui qui m'accompagnait comme major; elle quitta la forêt où elle se cachait, pour venir faire les honneurs de sa maison; j'admirai deux jolis petits garçons de neuf à dix ans qu'elle paraissait aimer plus que sa vie; cet attachement fut, comme on me l'a dit en Allemagne, la cause de sa mort. On vint les enlever pour les mener dans l'intérieur de la Russie, en exécution d'un décret, qu'on n'oserait plus promulguer en Turquie, ni chez les sauvages; elle voulut les dé-

fendre et périt victime de son amour maternel ; *et l'empereur, qui a donné ce décret est père, et sa main n'a pas tremblé en le signant.* Je le répète, ce n'est point sur les lieux que je l'ai appris, ainsi je ne répond pas de l'authenticité du fait ; mais je le cite, car des tentatifs pareils ont eu lieu jusque dans le royaume où on garde un décorum ; le décret a été promulgué ; et les cruautés commises, dont j'ai eu les preuves en mains, me donnent tout lieu d'y croire tout-à-fait.

A Poniewierz nous fûmes reçus avec joie ; j'y trouvais 80 chevaux livrés par les contribuables, mais sans selles, ni brides, de sorte qu'ils ne servirent qu'à remplacer les chevaux gâtés comptant dans les rangs, et ceux-là furent donnés à l'infanterie, que je commençais à organiser en infanterie à cheval, Là on me dit aussi que l'ennemi occupait Remygola. Je postai donc deux canons sur cette route, deux sur celle de Wilkomirz par où j'arrivai, et les deux pièces de 12 étaient en réserve sur la route de Szawle, de même que le gros de mes forces. Le lendemain, à la pointe du jour, mes avant-postes, sur la route de Wilkomirz, furent vivement attaqués ; j'arrivai à l'endroit où étaient les pièces, et je vis une forte colonne d'ennemis, qui s'avançaient direc-

tement par la chaussée, et étaient déjà à une petite portée de canon; je fis faire feu, et la cavalerie se déploya très en ordre sur ma droite.

Il y avait deux beaux régimens; l'ennemi fit avancer quatre pièces de canon, et ne cessa de me canonner. Le brave bataillon du 3me était là, et quoique j'en fisse retirer la moitié et que le reste fut un peu à l'abri par la position, je perdis cependant du monde considérablement. L'avantage d'avoir de l'artillerie à cheval permit à l'ennemi de placer encore deux pièces de plus à droite, qui, tirant à mitraille, faisaient un feu croisé difficile à soutenir; malgré cela, voulant savoir quelles étaient les forces qui m'attaquaient, je ne voulais pas céder, et avais aussi besoin de tems, pour évacuer la ville sans désordre; d'autant plus, qu'étant le chef-lieu du district, il fallait laisser le tems aux citoyens employés de se mettre à l'abri. Bientôt l'infanterie ennemie s'avança en une ligne épaisse de tirailleurs et la fusillade s'engagea à gauche de la chaussée où le terrain était fourré, et sur la chaussée même, où un fossé assez profond donnait quelqu'abri à mon infanterie. Ne voulant pas céder si facilement, je fis venir une compagnie du bataillon Matusewicz; je la fis passer par

des haies à gauche de la ville, et, à un signe donné de concert avec une compagnie du 3me, je les envoyai attaquer l'infanterie russe à la bayonnette; mon infanterie fit merveille; les Lithuaniens rivalisèrent avec le 3me; l'ennemi se retira précipitamment en jetant ses armes, de sorte qu'on ramassa plus de 80 fusils. Mais on me fit savoir, que de la cavalerie ennemie, suivie d'infanterie, se montrait sur la route de Remygota, d'où j'avais déjà fait retirer mes pièces; il n'y avait que mon infanterie à cheval, et Janowicz avec deux escadrons de lanciers; je courus sur ce point et vis effectivement l'infanterie ennemie à-peu-près 300 hommes et quelques escadrons de cavalerie. J'avais commis la faute de ne pas envoyer la veille une reconnaissance à Remygota; mais tant de rapports s'accordaient à dire qu'il y avait un corps ennemi, que je regardai la chose comme avérée. Un émissaire, que j'avais envoyé la veille, me dit avoir été dans leurs mains; cependant, j'ai tout lieu de croire que c'était faux, ou qu'il y avait tout au plus une patrouille de cosaques. Je crois donc, que le général, qui attaquait Poniewierz, avait profité de la matinée, qui était sombre, et de quelques petits bois, pour envoyer ce détachement faire cette

démonstration. Quoiqu'il en soit, ayant vu cette petite colonne, j'envoyai l'ordre à Jablonski, commandant du 3me, que j'avais laissé sur la route de Wilkomirz, de renvoyer les pièces, de ne garder que deux compagnies d'infanterie, et que les autres aient à se former sur la place comme réserve. Je fis barricader la route de Remygota, la garnis d'infanterie à cheval et repartis chez Jablonski, qui soutenait le plus bravement un combat inégal. L'ennemi, ayant vu que mes pièces se retiraient, fit avancer les siennes et tirait à mitraille avec des pièces de 12; je fis enlever les blessés et sonner la retraite, qui se fit avec le plus bel ordre ; mais j'eus plus de 70 hommes, et cinq officiers tués ou grièvement blessés, entre autres l'intrépide capitaine Lozinski qui reçut un coup de feu au ventre. L'infanterie ennemie nous suivit à la piste et nous reconduisit jusque sur la place, où était ma réserve; au moment, où je commandai le feu à celle-ci, elle entonna le chant: *Non la Pologne n'est pas perdue;* quoique cela pût déranger le commandement, ce chant m'émut jusqu'aux larmes, vu qu'ils exécutaient les commandemens avec précision et avec le plus grand ordre. Ce fut ainsi que nous traversâmes toute la ville, et voilà comme ces bra-

ves recompensèrent le petit moment de désordre près de la Wilia. Pendant le combat, j'avais donné ordre à Sierakowski de renvoyer les bagages avec le 26^{me} régiment jusque derrière la Niewiarza et de prendre, avec le reste du corps, une position à une demi-lieue de la ville, où il y avait un petit village à gauche de la route, et un bois à demi-portée de fusil à droite; en sortant de la ville, j'envoyai à la cavalerie, qui était avec Sierakowski, l'ordre d'avancer vers moi, pour couvrir la retraite de cette brave infanterie. L'ennemi déboucha avec huit pièces de canon et me tua quelques chevaux et quelques hommes. Comme les pièces du lieutenant Kaczanowski avaient soutenu un feu assez vif, je pris les pièces de Frœhze et me plaçai avec elles, entre le bois et le village, sur la grande route, renvoyant en arrière la colonne sous le commandement de Sierakowski. Le soleil dardait déjà très-fort; j'eus l'avantage de placer mes pièces à l'ombre d'énormes arbres qui bordaient la route, de sorte que, vu que j'avais le soleil pour moi, l'ennemi ne pouvait ainsi bien voir mes pièces, tandis que les siennes placées sur un champ nu étaient faciles à pointer. Je ne tirais, pour ménager mes munitions, que d'une pièce; l'ennemi me canonnait continuellement

avec quatre ; mais pendant plus de deux heures de canonnade, il ne me fit pas le moindre dommage, et je vis bien, que mes coups amenaient souvent de la confusion dans son artillerie et je sus depuis, étant revenu à Poniewierz, qu'ils se plaignaient tous beaucoup du dommage, que mon excellente artillerie leur avait fait, et ils ne pouvaient assez admirer l'ordre, avec lequel la retraite s'était effectuée ; (ce qui faisait la conversation des officiers de ce corps pendant trois jours qu'il passa à Poniewierz.) Le colonel Sierakowski vint, y étant engagé par les officiers, pour me relever à l'arrière-garde, vu que j'étais souffrant ; mais je le renvoyai en le remerciant de sa bonne volonté, et, jugeant que la colonne, que je lui avais ordonné de mener vers le pont sur la Niewiarza, avait eu le tems de faire assez de chemin pour ne pas craindre de désordre, si l'ennemi me poussait, je fis cesser le feu, et ensuite retirer les pièces. Tout se porta en arrière ; je plaçai l'infanterie à cheval en tirailleurs, à la place de l'infanterie que je retirai ; ils avaient leurs chevaux à 300 pas en arrière, dans un bas-fond ; je donnai deux escadrons, et laissai cette arrière-garde sous le commandement de Janowitz. A peine m'étais-je éloigné de quelques cents pas, qu'une

vive fusillade se fit entendre; je revins pour voir d'où cela venait et aussi pour voir monter mon infanterie à cheval, ce qu'elle faisait devant l'ennemi pour la première fois. L'ennemi me paraissait trop loin pour avoir pu en aussi peu de tems se trouver à portée de fusil, cependant j'aperçus qu'il avait voulu profiter du tems où nous nous canonnions pour me tourner par le bois qui était sur ma droite; mais Janowicz voyant une forte colonne d'infanterie en déboucher, fit mettre l'infanterie à cheval et se retira à tems. La cavalerie ennemie qui attendait ce feu pour charger, accourut au grand galop, mais un pont que j'avais fait abattre et surtout le calme de Janowicz qui fit front l'arrêta; tout court je me retirai ainsi près de deux lieues, et croyais, vu l'excessive chaleur, que l'ennemi ne me suivrait plus; mais il crut pouvoir me mettre en désordre au passage du pont sur la Niewiarza. Radziszewki avait reçu l'ordre de le couvrir de paille pour que je pusse le brûler, sitôt que je l'aurais passé; je fus encore obligé de faire tirer le canon pour arrêter l'impétuosité de l'ennemi avant le pont; en attendant mes grosses pièces prenaient position de l'autre côté sur une hauteur, de sorte que l'ennemi fut tenu continuellement en res-

pect; je passai le pont, et y mis le feu, que l'infanterie ennemie voulut éteindre, ce qui lui fut impossible; d'abord, parce que mon infanterie la gênait par son feu, et que tout avait été bien préparé pour l'incendie; il se contenta donc de nous tirer nombre de coups de fusil, qui atteignirent plusieurs de ceux qui étaient près de moi; un jeune officier surtout, (Malhome) très-brave et beau au feu qui m'accompagnait comme volontaire, en reçut plusieurs dans ses habits. Voulant me débarrasser d'une poursuite fatiguante à cause de la chaleur, et ne voulant pas céder, je fis mettre quatre pièces en batterie et déployai toutes mes forces, même le 26^{me}, qui en grande partie armé de faulx, était pourtant très-tranquille au feu; cela fit que mes forces parurent imposantes. La Niewiarza est guéable presque partout, mais profondement encaissée et par conséquent elle était difficile à passer en présence de mon corps. L'ennemi cessa de nous suivre et retira même ses pièces en arrière. Je gardai également seulement les hauteurs, par des vedettes appuyées par de grandes gardes, pour que l'ennemi ne pût voir mon camp, et pris position à quelques portées de canon en arrière.

Ici je reçûs une preuve de l'estime et de

l'attachement de mes braves officiers, qui m'envoyèrent une députation de toutes les armes en me demandant de ne pas m'exposer toujours, comme je le faisais. Oui, si l'on veut conduire les gens que l'on commande à une entreprise dangereuse, il faut bien mériter leur confiance, et le soldat n'aime que celui qu'il estime.

Le jour même je reçus une dépêche du général Rohland, qui me disait, qu'il serait bon de nous aboucher, pour nous concerter sur le mal, qui, si nous n'y portions remède, pourrait encore devenir pire. Croyant qu'il voulait faire allusion à l'incapacité de Gielgud, je lui répondis dans ce sens. Je restai dans cette position jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi, et reçus une seconde lettre de Rohland, où il me dit: Je suis observé par quelques centaines de cosaques, ce qui me fait supposer qu'un corps d'armée les suit; *je décampe* donc, à minuit. Sans me dire où il allait. Bientôt il m'envoya une lettre du général Gielgud, où on lui disait de me donner l'ordre de me rejoindre à Gielgud en manœuvrant sur Scawle ou Szawlany. Il fallait que Rohland, qui était mon ancien, me dît, ce qu'il voulait que je fisse; mais il se contenta de m'envoyer l'ordre tout cru. Cet ordre

contenait un avis signé du général Chlapowski, disant que le général Gielgud avait été attaqué à Plenborg par des forces supérieures, mais qu'il voulait y tenir à toute force pour que l'ennemi ne le prévienne pas à Rossienne.

Il faut connaître aussi peu la guerre que Gielgud, pour me donner un ordre comme celui-là; Szawle est à huit lieues de Szawlany dans une direction tout-à-fait divergente, quant au point où je me trouvais. Si j'avais marché à Szawlany, Rohland quittant sa position, de même que Gielgud, je venais donner au milieu de toutes les forces russes. Je pris donc la direction que je voyais bien être la seule dans laquelle il fallait que nous nous retrouvions tous, c'est-à-dire vers Szawle. — Je résolus d'enlever cette ville avant l'arrivée de Gielgud et de l'y attendre. Il me fallait avant tout tromper l'ennemi que j'avais vis-à-vis de moi, pour gagner au moins une marche sur lui. Comme les grandes chaleurs faisaient que le moindre mouvement levait des tourbillons de poussière, je résolus de mettre cette circonstance à profit. Vers les deux heures de l'après-midi, je fis échanger tous les postes avancés et ordonnai que tout ce qui se portait en avant, suivît la grande route; l'infanterie fut remplacée par de l'infanterie à cheval, et tout

ce qui retournait au camp avait l'ordre de passer à travers champs, avec défense expresse de mettre le pied sur la grande route. — Tout le corps, même les pièces eurent l'ordre de passer à travers champs, malgré les difficultés du terrain, quelquefois marécageux; aucun officier ne pouvait toucher la grande route, ce qui fit que l'ennemi ne s'aperçut pas de mon mouvement, et put croire au contraire que je me portais en avant. Les citoyens, qui venaient me voir, me dirent: Nous voyons que vous êtes coupé. L'ennemi, tentant de m'entourer, voulut passer la rivière sur ma gauche, et y envoya deux pièces de canon, de l'infanterie et de la cavalerie; mais il s'embourba tellement dans les marais qu'il fut heureux que je ne l'aie pas appris une heure plutôt, car il perdait ses pièces. Il avait donc l'intention de me suivre, et je ne puis attribuer son inaction qu'au stratagème que j'ai décrit plus haut; mes avant-postes restèrent jusqu'au soir sans bouger.

Dans ma marche, je fus rencontré par plusieurs anciens chefs de partisans que Chlapowski renvoyait vers moi pour que je les employasse de nouveau; c'était se moquer d'eux, puisqu'ils venaient seuls, en passant à côté de ma colonne pour venir me trouver

à l'arrière-garde ; ils furent tellement étonnés du silence et de l'ordre de ma colonne, qu'ils ne pouvaient en revenir, car ils n'avaient eu sous les yeux que cette malheureuse division Gielgud, qui, composée de vieux soldats, avait pourtant l'air tellement délabrée que cela sautait aux yeux. J'arrivai le soir à Szadowo, où j'appris qu'une patrouille de dix Czerkass venait de quitter cette petite ville ; qu'ils étaient venus de Biessagola, ville située sur ma gauche, où l'on me disait qu'un corps d'armée ennemi se trouvait ; (à la description des habitans, il paraissait qu'il y avait entr'autres des cuirassiers) cela me prouva d'autant plus que la direction de Szawle par Radziwiliszki était la seule raisonnable ; je ne fis que trois heures de repos à Szadowo, craignant d'y être attaqué par le corps plus fort que moi avec lequel je m'étais battu à Poniewjesch, et encore par le corps venant par Biessagola ; ce ne fut que dans un bois tout avant Radziwiliszki, que je m'arrêtai pour faire manger chevaux et hommes, et mes sapeurs furent occupés à faire des abattis de grands arbres, que je fis mettre en travers de la route, les traînant à force de bras pour les mettre les uns sur les autres avec leurs branches, pour pouvoir servir d'abri à l'arrière-garde d'infan-

terie à cheval, que je comptais y laisser. — Après quelques heures de repos, je marchai malgré la chaleur étouffante, et dépassant Radziwiliszki je m'approchai à une lieue de Szawle, où je fis halte dans un bois; de là j'envoyai une reconnaissance de 20 chevaux avec le plus brave officier de ma cavalerie, le capitaine Ostrowski du 13^{me} de lanciers; il enleva une vedette de cosaques qui m'apprit, qu'il y avait à Szawle deux régimens d'infanterie formant 4,000 hommes et 150 chevaux de la plus mauvaise cavalerie. Déjà plusieurs fois j'ai parlé de cette cavalerie, il faut donc que je dise ce qui la rendait telle, (rendant la relation que j'ai prise sur les lieux.) Les seigneurs de Courlande offrirent à l'Empereur de former un corps de quelques mille hommes pour combattre les insurgés de Lithuanie, et se taxèrent eux-mêmes à huit recrues sur 500 hommes. L'Empereur accepta, comme de raison, l'offre et avança autant que je me rappelle 300,000 roubles pour les premiers frais d'équipement; mais les seigneurs avaient compté sans leur hôte, c'est-à-dire, que les paysans courlandais, qui, suivant leurs statuts sont libres (ce que même l'Empereur Alexandre avait confirmé, mais suspendu par un Ukase jusqu'à l'année 29 ou 30) se ressouvinrent,

que l'année était venu, où, déjà suivant les dernières promesses, ils étaient libres et non serfs, et que leurs seigneurs n'avaient pas le droit d'en faire des cadeaux. On tenta de les y forcer, mais ils firent résistance et menacèrent d'exterminer leurs seigneurs, ce qu'ils commencèrent même, je crois, à exécuter. Grand fut l'embarras des généreux seigneurs dont plusieurs avaient déjà certainement reçu des croix de Wladimir ou de S.te Anne pour prix du sang qui ne voulait pas couler. — Ils eurent donc recours à la formation d'un corps franc. Comme les paysans courlandais sont éclairés et qu'ils regardaient notre cause comme la leur, les habitans de la campagne indigènes ne s'enrôlaient pas du tout, malgré les pompeuses promesses d'une paie de deux roubles en papier, c'est-à-dire, de deux francs, par jour. On enrôlait donc ce qu'on pouvait ramasser dans les villes où la population est russe, aussi bien que les Bourlaques paysans, colons russes établis dans les provinces, gens cruels et voleurs, et comme de raison avec ces qualités, les plus grands poltrons du monde; ils étaient bien montés; car la race des chevaux samogitiens et courlandais est bonne, surtout pour la petite guerre; mais ce n'était bon qu'à faire peur aux femmes

ou aux habitans désarmés; d'ailleurs on ne les payait pas, et ils étaient très-mécontens, quand ils ne pouvaient piller; je raconte ce que j'ai appris sur les lieux, au sujet des détails sur la Courlande, qui peuvent n'être pas précisement les mêmes. Quoiqu'il en soit de la raison qui avait fait former ces corps francs, toujours est-il sûr, qu'ils existaient comme je le décris ici; et que l'énorme paie de deux roubles par jour leur avait été promise. Je pris souvent de ces soldats, si l'on peut leur donner ce nom; jamais je n'y rencontrai un Courlandais natif. Oui, si les ministres allemands et européens étaient aussi peu russes que le sont les provinces dites russes, la Pologne existerait encore, et le désarmement franc et sincère aurait pour résultat le bonheur tranquille, la renaissance d'un commerce libre et durable; l'homme vivrait et travaillerait pour lui-même et sa famille, au lieu de travailler pour maintenir à grands efforts, au prix de la misère, un état expectant pire que la guerre.

Qu'on ne s'étonne pas de l'esprit d'opposition entre les peuples et leur gouvernement, ce ne sont point des idées abstraites de libéralisme qui ont donné cette impulsion aux peuples, c'est l'instinct du vrai, du positif

qui ne trompe jamais les masses ; les peuples sentent où est le danger et où est le mal : *Vox populi, vox Dei*, est un axiome plus juste que jamais dans la sympathie que nous éprouvons partout ; les peuples voient qu'un état comme la Russie, pesant sur l'Europe et étouffant toute civilisation là où il domine, est un danger réel qui en outre force toute l'Europe à être armée jusqu'aux dents. Les souverains cèdent à leurs ministres, qui cèdent à des motifs que l'histoire seule de leur vie privée pourra dévoiler un jour. D'autres croient réprimer le libéralisme en aidant un gouvernement despotique et cruel ; ils ne veulent pas voir qu'ils s'affaiblissent eux et leurs principes par ce faux raisonnement. J'ai quelque droit d'en parler, puisqu'au risque de ma popularité et de ma vie, j'ai arrêté une fausse liberté au désespoir, qui déchirait ses propres entrailles et menaçait de tourner en licence effrénée.

Quel est le but de ces gens à raisonnement froid, qui par là même devrait porter le timbre du juste et du solide ? Leur but doit être avant tout 1° le bonheur de l'humanité ; 2° puisqu'ils le veulent absolument, répression de la liberté ; que chacun à présent, la main sur la conscience, se demande : L'humanité a-t-elle gagné au triomphe de la Russie ? Je ne parle

pas de nous Polonais, exilés de notre patrie, ni des 80,000 hommes de la classe éclairée qui gèlent en Sibérie ou gémissent dans des cachots infectes ou sont destinés au sort bien plus cruel de servir quinze ans comme soldats russes; je ne parle pas de dix millions de Polonais, à qui l'on a repris leurs lois, leur liberté, celle de disposer suivant leur volonté de leur personne et de leur fortune; puisque c'est l'arbitraire qui remplace les lois; mais je parle de l'humanité en générale. Où est la paix, où est le calme, où est la confiance qui assure toute opération, soit commerciale, soit industrielle? Est-ce dans les pays qui ne sont pas en guerre? Mais, pourquoi donc ces mouvemens de troupes, ces essaims d'espions, dont l'Europe que je viens de parcourir fourmille, ces bayonnettes, dont la main du frère est armée pour contenir le frère? Si c'est pour son bien, je crois qu'il rêve un autre bonheur. Le premier but, le bonheur de l'humanité est donc manqué; voyons quant au second.

Le libéralisme, les gouvernemens; par les motifs incompréhensibles de ceux auxquels ils avaient confié le pouvoir, ou par des liens de famille, ont, sous le prétexte de réprimer le libéralisme, aidé de tout leur pouvoir l'immense Russie contre la petite partie de la

Pologne, située sur la rive gauche de la Vistule; car, c'est surtout depuis le moment, où la Pologne en était réduite là, que le gouvernement de la Prusse fit sa déclaration de guerre ou plutôt qu'il lui fit la guerre sans l'avoir déclarée; cette conduite ignoble à laquelle aucune cour n'a mis empêchement, a déconsidéré les souverains à jamais dans les cœurs généreux, c'est-à-dire, dans les neuf dixièmes de leurs propres populations; ils ont laissé écraser la Pologne, qui voulait son indépendance, et ont par là réduit quelques millions d'hommes au désespoir; mais savent-ils ce que c'est que le désespoir? C'est le point où l'homme sort de son état naturel pour se livrer à tous les excès, même jusqu'à se suicider, est-il prudent de l'y réduire? Certes, nous n'avons voulu que le rétablissement de notre patrie avec ses lois, et celles-là étaient cette constitution du 3 Mai 1791, où la nation, en appelant toutes les classes à participer aux bienfaits des lois, céda une partie de ses libertés au roi, et se désista du droit d'élection au trône afin de lui donner assez de force pour pouvoir réprimer la licence; en un mot, on ne nous a pas permi d'être justes. Le Polonais, on a beau faire, n'oubliera pas sa patrie; la recouvrer ou périr est pour lui un sentiment de devoir et de

droit divin, puisqu'il naît avec cet attachement ; le long joug, où gémissent les provinces dites russes, a prouvé que sous ce rapport il n'y a pas de prescription ; ainsi il tâchera de redevenir Polonais ; on ne lui a pas permi d'être juste et modéré, il tâchera donc de reprendre ses droits en usant des moyens même perfides, avec lesquels il a été vaincu ; il sera injuste ; on lui a brisé le sabre avec lequel il voulait franchement recouvrer sa liberté ; qui peut répondre que le malheureux ne perde point patience et que la vue du tronçon de ce même sabre jointe à son désespoir, ne le porte à des excès qu'il a eus en horreur jusqu'aujourd'hui.

On craint avec raison le bonnet rouge si terrible, quand il vient d'en bas, mais par là même on ne l'a pas mis, mais on l'a cloué sur des têtes qui n'y songeaient jamais, et ce ne sont pas les Polonais seuls qui sont à craindre. La juste sympathie qu'ils excitent a fait naître entre les cabinets et les peuples un éloignement qui provient de l'indignation où ils sont de voir leur gouvernement plier devant une puissance abhorrée et envahissante, contre une nation qui revendiquait son existence, et ses lois, et qui n'a jamais nui à ses voisins, mais leur a souvent porté secours ; cette

sympathie si bien justifiée et si vivement ressentie peut amener des changemens que l'histoire laisse facilement prévoir et qu'elle sera forcée d'absoudre.

Le second but est donc aussi manqué, et en définitif, si l'on ne veut tôt ou tard un bouleversement social, il faut rendre à une nation injustement anéantie ses lois et ses limites, qui étaient de tout tems pour l'Europe les limites de la civilisation contre la barbarie; autrement, qui ne voit pas que nous sommes à la veille d'une crise terrible et que le torrent va déborder? Les peuples sont trop clair-voyans, et les actes atroces du protecteur de la légitimité ont déchiré le dernier bandeau qui leur couvrait les yeux, ils sont donc trop clair-voyans, pour ne pas voir qu'ils ne sont pas gouvernés dans leur intérêt.

C'est le cœur navré de douleur, que j'écris cette immanquable prophétie; j'ai trop vécu et trop vu, pour ne pas voir les maux sans nombre qui peuvent découler sur l'humanité, quand viendra ce bouleversement; mais on a poussé les peuples à bout, le tems des déceptions est passé, il faut de la franchise, et les peuples n'en voient nulle part. Le premier prince qui voudra sauver l'humanité, n'a qu'à paraître et tout se ralliera avec lui, alors tout se fera sans commotions terribles; mais qu'il

soit loin de toute ambition personnelle, qu'il donne force à la loi et à la loi seule.

Je désire que ce soit un pouvoir établi qui prenne l'initiative, car alors les passions seront contenues, tout marchera au but du bien général, sans licence; mais si aucun de ceux qui ont le pouvoir n'est assez désintéressé pour rallier les cœurs généreux, si la commotion vient d'en bas, malheur à l'humanité! quoique peut-être un meilleur ordre de choses sorte encore du chaos.

J'ajoute ce qui suit ici après les journées du 5 et 6 Juin et je vois qu'une partie de mes prédictions s'est déjà accomplie dans le pays que j'y aurais cru le dernier exposé. Espérons que du mal surgira le bien, en gémissant sur les victimes qui ont succombé. Je désire, et nous avons tous, c'est-à-dire tous les malheureux, le droit de faire des vœux, que ce soient les dernières victimes qui périssent en troublant le pays, sur lequel s'appuie l'espoir de l'humanité. — Le gouvernement de la France a besoin d'être fort et son succès ne l'induira pas en erreur pour lui montrer où est la force. — Oui, le rôle de dictateur de la vraie civilisation, que je souhaite voir prendre à un prince de l'Europe, ce beau rôle est entre les mains de la France et de l'Angleterre réunies. Mais, pour le bien de l'humanité en général, j'ose rappeler, que la Russie est plus terrible en tems

de paix, qu'en tems de guerre; sa force étant surtout dans l'astuce de son cabinet. — Le regard de Napoléon perçant dans l'avenir lui montrait que cet état avait besoin d'être repoussé du centre de l'Europe et il se perdit par des demi-mesures.

Mais je reviens à mon récit. Après avoir pris les informations nécessaires sur la force qui occupait Szawle et plus ou moins sur la position près de la ville, j'avançais avec ma colonne jusqu'à une forte portée de canon; une haute montagne, derrière laquelle je fis halte, mettant mon corps à l'abri des coups, je m'avançai avec un escadron et une quarantaine de fantassins par la grande route, vu que les marais me forçaient de la suivre. Sitôt que l'ennemi nous aperçut, il nous envoya quelques boulets et fit marcher des tirailleurs d'infanterie au-devant des miens, mais ils furent repoussés. Après m'être avancé pour reconnaître la place, je vis qu'il me serait impossible de la prendre par force, à cause de sa formidable position; à ma gauche était un grand lac, qui s'étendait près de deux lieues vers Szawlany, refoulant ma gauche venait la chaussée, qui montait vers la ville, à droite de celle-ci une prairie marécageuse d'environ 200 toises, qui allait en montant vers la ville,

près de laquelle des groupes d'aunes, rendajent cette partie très-facile à défendre pour l'ennemi ; à droite de cette prairie un lac, d'une lieue d'étendue, touchait le pied de la hauteur sur laquelle la ville est située. Le plateau, entre la chaussée et la partie de la ville vis-à-vis ma gauche, était dominé par une haute redoute appuyée aux maisons du faubourg, dont le canon balayait à mitraille le plateau, la chaussée et même le pré mentionné ci-dessus. Mon principal but était l'occupation de la ville comme point absolu pour la concentration de tous nos corps, et cela à peu de bruit, pour que le canon n'attirât pas le corps qui devait me suivre à la piste, et que je craignais de voir paraître d'heure en heure. Je résolus donc de manœuvrer de manière à chasser l'ennemi sans combat ; je donnai à cet effet l'ordre au colonel Brzezanski de marcher à droite avec toute ma cavalerie, à l'exception du 13^{me} régiment, pour faire mine de vouloir tourner le lac et couper l'ennemi de la route de Mittau ; je le fis passer par les montagnes, qui étaient sur ma droite, pour se faire voir à l'ennemi ; je lui donnai l'ordre d'avancer ainsi en marchant aussi lentement que possible, jusqu'à la nuit, et de venir me rejoindre, sitôt qu'il ferait sombre.

Car inquiet de ne pas rencontrer ici Gielgud ni Rohland, et craignant qu'ils n'aient besoin de moi, je regrettai de n'avoir pas pris la direction de Szawlany; j'envoyai donc dans cette direction mes bagages, sous l'escorte du bataillon de Matusewicz, mais en les faisant arrêter à quelques portées de canon de ma position, pour être à même de les rappeler, si je voyais l'ennemi évacuer Szawle. Quant au corps que j'avais laissé derrière moi et que j'attendais par Radziwiliski, il y avait entre le dernier bois où je m'étais arrêté et Szawle une digue entre des marais, où je fis détruire un pont, et y plaçai une pièce de canon, mon infanterie à cheval et 60 chevaux de cavalerie, que soutenait de loin le 26^{me} régiment d'infanterie.

Après une heure d'attente, pendant laquelle mes tirailleurs avaient approché jusqu'aux maisons qui étaient sur la digue, au point le plus bas, c'est-à-dire, entre les deux montagnes: celle à l'abri de laquelle était mon corps et celle de la ville. Voyant que l'ennemi repoussait vivement chaque approche, mon embarras devint extrême; je n'osai rester en place de crainte d'être pris entre deux feux; la direction de Szawlany me paraissait absolument fausse. Cependant l'idée, que peut-être le

corps principal se battait là et que mon secours pourrait y être nécessaire me tourmentait horriblement. Dans le moment de la plus grande perplexité arriva un aide-de-camp de Gielgud en m'annonçant que ce dernier, Chlapowski, Rohland et Szymanowski s'avançaient sur Szawle, cela me mit de même que tout mon corps dans une vive allégresse; enfin un succès immanquable allait relever le courage de tout le monde; la victoire paraissait certaine, car nous étions alors pour le moins 6000 hommes de troupes venues de Pologne et au moins 8000 Lithuaniens. Chacun voulait avoir les dépouilles de l'ennemi, l'infanterie lithuanienne les armes, l'artillerie, les munitions; enfin la proie paraissait assurée.

Bientôt arrive un second officier, le major Nowicki, avec l'annonce que Szymanowski était déjà proche, en venant par la route de Szawlany et que Gielgud, Rohland et Chlapowski venaient par celle de Cytowiany et Kurtawiany; il m'apportait l'ordre de faire attention aux fusées; que deux fusées lancées en l'air devaient être le signal de l'attaque, qui devait avoir lieu à une heure de la nuit; je m'applaudis d'avoir pris cette direction qui était la seule présumable. Bientôt parut Szymanowski; alors j'envoyai l'ordre à Brzezanski

de fermer tout-à-fait la route de Mittau, pour ne laisser rien échapper et j'envoyai le colonel Sierakowski avec le 18me régiment, pour le soutenir et abîmer l'ennemi, en cas qu'il évacuerait la nuit la ville. J'attendis toute la nuit le signal de l'attaque; je ne fis pas faire de feu pour être prêt à marcher au premier moment et aussi pour mieux voir les fusées. Cependant il était trois heures du matin et rien ne paraissait encore, à trois heures et demie arriva un officier avec un avis écrit au crayon où Gielgud me disait, que vu qu'il n'y avait pas de fusées, deux coups de canon seraient le signal de l'attaque, (je crois tout bonnement qu'on avait dormi et que voyant que le jour paraîtrait avant que l'on fût arrivé, on changea le signal.) — Quoiqu'il en soit, vers les quatre heures, les coups de canon se firent entendre; le général Szymanowski ne voulut pas exécuter les dispositions que j'avais prises, disant qu'il était envoyé pour diriger le mouvement, vu qu'il connaissait l'endroit. J'eus beau vouloir lui prouver que les dispositions que je prenais étaient adaptées au terrain et lui dire qu'il fallait qu'un seul commandât, il s'obstina à faire à sa tête, d'autant plus qu'il avait apporté l'idée de m'avoir sauvé, car on me regardait comme coupé du corps principal. Ne voulant

pas empirer la chose en présence de nouvelles levées, je résolus avec ma petite troupe de me mettre à même d'exécuter ce que je projetais pour l'ensemble; je plaçai mes pièces à gauche de la chaussée sur une hauteur, vis-à-vis de la redoute ennemie, et qui la dominait, ou au moins était à son niveau, et je tins le seul bataillon d'infanterie qui me resta, le 4me du 3me à portée de soutenir mes pièces, et de marcher à l'attaque par la chaussée, le seul point véritable, en me réglant sur le mouvement de Szymanowski quant au tems de l'exécuter. J'ai oublié de dire, que vis-à-vis notre droite le terrain entre la chaussée et le lac était bordé de maisons murées qui rendaient l'attaque de la ville par ce côté presque impossible. Le général Szymanowski se porta à ma droite qui était une vallée, que la redoute ennemie enfilait avec ses boulets, et commença l'attaque, en mettant en tirailleurs toute son infanterie, qui pouvait, avec les Lithuaniens, avoir près de 3000 hommes. Je lui envoyai mon aide-de-camp Hirosz pour le conjurer de tenir une bonne partie de son infanterie ensemble, pour l'employer comme réserve en colonne d'attaque, mais comme son infanterie avançait sur toute la ligne et, tirant fréquemment, repoussait quelques cen-

taines de tirailleurs que l'ennemi avait envoyés au-devant de nous, plein de joie il montra, à mon aide-de-camp comme son infanterie avançait, et ne rallia pas une seule compagnie. Sa ligne très-étendue vint donner avec la moitié de son front contre le lac, et la gauche avança sur le pré vers la ville, alors l'ennemi envoya à leur rencontre quelques cents fantassins, et soutint cette attaque menée à grands cris par quelques décharges à mitraille, ce qui fit rétrograder l'infanterie de Szymanowski plus rapidement qu'elle n'avait avancé. Voyant que l'ennemi enhardi poursuivait son mouvement, j'ordonnai au major Jablonski de prendre deux compagnies du 3me en colonne d'attaque par demi-compagnies et de marcher en ville, directement par la chaussée; vers laquelle j'avais déjà fait marcher une compagnie de ce même bataillon, à la hauteur des tirailleurs de Szymanowski; cela fut exécuté avec une bravoure et une précision admirables. Mon artillerie, par un feu vif contre la redoute ennemie, protégeait le mouvement; mais l'ennemi, moins vivement poussé par Gielgud, amena trois pièces de canon qu'il plaça entre la redoute et la chaussée, et avec un feu de mitraille, dont il fit quelques décharges sur cette brave infanterie qui touchait presqu'à la ville, y fit un

grand carnage et l'obligea de se retirer. Jablonski, eut son cheval tué et lui-même fut grièvement blessé au ventre par un coup de mitraille (je le ramenai pourtant à Varsovie où il guérit parfaitement.) Cette attaque qui avait eu pour résultat de faire avancer les tirailleurs de Szymanowski repoussés, les ramena aussi sans qu'il y eût moyen, soit de les rallier, soit de les faire avancer; le reste de mon brave bataillon du 3me s'empara de quelques maisons en bois, qui bordaient la chaussée et que les Russes occupaient avant l'attaque, ce qui au moins tenait en notre pouvoir une partie de la chaussée et le pré entre ces maisons et le lac d'à-droite. Nous fîmes alors notre possible avec Szymanowski pour rallier son infanterie, mais ni prières, ni menaces, ni exemples, ne pouvaient y parvenir. Voyant qu'il fallait à toute force l'encourager par quelque mouvement hardi, je courus en arrière où Janowicz était avec la cavalerie, pour engager douze hommes de bonne volonté avec un sous-officier, auxquels je proposai de faire une charge en ville par la chaussée, pour servir d'exemple à un nombreux escadron de cavalerie lithuanienne qu'avait amené Szymanowski, et qui était commandé par Narbutt père, qui y avait trois fils

comme officiers sous ses ordres; au lieu de douze que je demandai, vingt-cinq hommes sortirent des rangs, et l'intrépide capitaine Ostrowski prit la place du sous-officier. Je me retournai pour leur montrer l'escadron, à la tête duquel je voulais les lancer, quand j'aperçus avec étonnement ce brave escadron déjà près de la ville, y entrant par la chaussée au galop; on aurait dit des Décius se jetant dans un gouffre; voyant ce mouvement, j'envoyai toute la cavalerie de Janowicz à leur suite, pour décider par la masse la prise de la ville. Mais il était trop tard, l'intrépide capitaine Ostrowski avec les vingt-cinq volontaires parvint seul à suivre l'escadron; à peine avait-il passé, qu'une colonne d'infanterie ferma l'entrée de la ville, une décharge à mitraille de la redoute sur la cavalerie qui suivait, renversa quelques chevaux de la tête de la colonne et avec eux Janowicz qui les commandait et dont le cheval, atteint à la poitrine fut renversé. L'infanterie, qui suivit ce mouvement, voyant la cavalerie revenir, refusa absolument d'avancer, étant disséminée; les restes du 3^{me} régiment avancèrent encore une fois, mais trop faibles pour agir seuls, quelques coups de mitraille et un feu de mousqueterie les ramena avec perte. Depuis ce mo-

ment, il fut impossible de faire avancer l'infanterie; la mienne n'avait plus que cinq cartouches par homme, et je n'en avais pas du tout, le parc de réserve suivant Gielgud; une compagnie du brave 3me était réduite à dix-huit hommes. Je fis avancer le 26me que je tenais en arrière, (crainte d'attaque, soit par la route de Szawlany, soit par celle de Radziwiliszki;) mais l'ennemi, qui alors n'était plus attaqué par Gielgud, ramena ses canons vers moi et lui tua beaucoup de monde. Des vingt-cinq hommes, qui entrèrent en ville avec Ostrowski, cinq ou six seulement parvinrent à en sortir, l'escadron de Narbutt périt en entier, vingt-cinq hommes seulement en sortirent par le côté gauche de la ville et allèrent rejoindre Gielgud. Narbutt et ses trois fils y périrent, de même que l'aide-de-camp de Chlapowski, Mielzynski, qui étant venu pendant que j'étais allé parler aux Uhlans, mena ce vaillant escadron à une mort glorieuse mais inutile; il aurait fallu préparer l'infanterie pour qu'elle fût à portée de suivre la cavalerie, alors l'attaque réussissait; mais trop de précipitation fit que ce fut un trait de courage qui n'a pas son égal, mais qui fut bien douloureux. Il est impossible de voir une attaque menée plus bravement que l'était la nôtre. Le

général Szymanowski fit des prodiges de valeur personnelle, son manteau fut criblé de balles et de mitraille, mais tout cela ne remédiait pas au décousu de l'attaque. Gielgud, ou plutôt sa troupe attaquait, quand nous étions repoussés; nous avancions, quand il reculait, de sorte que l'ennemi avait le tems de se porter là où l'attaque devenait le plus vive. Si notre attaque était brave mais mal ordonnée, la défense de l'ennemi était d'un courage superbe et d'une habilité admirable, se transportant avec ses pièces d'un bout de la ville à l'autre suivant le besoin; du côté de Gielgud, un bataillon du 7^{me} de ligne avait déjà pénétré en ville, conduit par l'intrépide major Jaroma, qui y fit plus de 400 prisonniers; mais n'étant pas soutenu, il les enfermait dans les maisons et avançait, quand le vaillant commandant russe avec sa réserve fondit sur ce bataillon et le refoula hors de la ville. Jaroma tomba et fut laissé pour mort dans les rues de la ville, et les prisonniers furent repris. Le nom du commandant russe mérite d'être cité, c'était le colonel Krukow, il faut lui rendre justice: bravoure, présence d'esprit, il employa tout et le plus à propos; cette défense lui fait le plus grand honneur. Peu de nous ne furent pas frappés par les

balles; un de mes aides-de-camp, Bystrzanowski fut grièvement blessé; moi-même, je fus frappé à la poitrine, mon aide-de-camp Hirosz qui était toujours où le danger était le plus grand eut un cheval tué. Bientôt après la charge de cette cavalerie, arriva un aide-de-camp de Gielgud, qui nous apportait par écrit l'ordre de cesser l'attaque, vu qu'il l'avait cessée et nous ordonnait, à moi et Szymanowski, de venir le rejoindre personnellement pour nous concerter avec lui, nous prévenant que nous le rencontrerions sur la route de Kurszany, où il se mettait en marche. Szymanowski vint me demander, ce que je comptais faire; je lui dis, qu'il était impossible que nous puissions quitter tous deux dans un moment où l'ennemi pouvait faire une sortie sur nous, quand nous étions tellement abîmés; que je resterais et que lui, il pouvait aller, s'il le voulait, prendre les ordres. Je ne sais quelles pouvaient être les intentions de Gielgud en nous appelant ainsi à lui; il savait bien qu'il fallait une heure de tems au trot pour tourner le lac, et il voulait que dans un moment aussi critique, nous quittions tous deux notre troupe pour deux heures et cela tandis qu'elle allait faire le tour de Szawle, en lui prêtant le flanc. Outre cela,

il cesse son attaque, avant de nous en prévenir et se retire sans attendre nos corps. Son aîle gauche couvrait la route de Kurszany, c'était donc à lui à prendre position sur cette route, pour tenir l'ennemi en respect, jusqu'à ce que nous eussions achevé notre mouvement; au lieu de cela, il se retire le premier dans une direction absolument contraire au plan adopté, d'après lequel c'était la route de Mittau, que nous aurions dû prendre en nous dirigeant sur Mieszkuc, et là, libre à lui d'aller en Prusse; mais aussi libre à moi et au corps de me jeter, soit sur Poniewierz, *comme je l'ai fait*, soit d'entrer en Courlande. Je ne le suppose pas traître, bien loin de là; je ne l'accuse que de la plus grande indolence et incapacité. Mais ici je crois réellement qu'il désirait que nos corps fussent détruits, pour avoir une plus grande excuse pour son entrée en Prusse; il avait déjà laissé pour perdus sur les bords du Niemen le colonel Koss avec deux pièces de gros canon, un bataillon de vieilles troupes et une nouvelle brigade de cavalerie. Koss avait été envoyé pour protéger la construction d'un pont sur le Niemen; je ne sais, si l'ennemi s'est présenté de l'autre côté du Niemen, ou sur la rive où était Koss; mais je sais, qu'on fut obligé de brûler

tous les cordages et autres agrès des sapeurs, qui y perdirent aussi tous leurs ustensils : pourquoi Gielgud a-t-il laissé Koss sans lui donner d'ordre? comment celui-ci a-t-il rejoint plus tard Rohland? Ce sont des particularités que je ne puis savoir; mais avec l'intime conviction qu'il n'a pas trahi de connivence avec l'ennemi, je crois avoir la certitude basée sur des faits, qu'il désirait, comme je l'ai dit, que les corps fussent détruits, pour prouver que c'était ce qui l'avait forcé d'entrer en Prusse. (Chlapowski dit dans sa lettre sur les événemens militaires de la Pologne : *Nous nous retirâmes machinalement à Kurszany!!*) — Szymanowski partit donc seul, bientôt l'ennemi commença à avancer vers nous; je n'avais presque plus d'infanterie à lui opposer, je retins deux pièces sur les hauteurs, qui tiraient tour-à-tour à mitraille, quand l'infanterie ennemie se fut approchée à portée, ce qui la faisait rétrograder, mais poussée par les officiers, elle avançait de nouveau, mouvement qui dura plus d'une heure; en attendant j'envoyai mes officiers en arrière, pour que tous mes bagages et blessés prissent la direction qu'avaient prise la veille Brzezanski et Sierakowski. Bientôt arriva une foule de fuyards de la route de Szawlany par laquelle Gielgud avait envoyé ses

bagages (à ce qu'on m'a assuré, il y en avait mille voitures ; il est vrai que les effets d'habillement et d'équipement y étaient, et la Lithuanie avait fait des efforts inouïs ; tous ces bagages furent pris, comme je l'appris plus tard à Varsovie par le général Dellingshausen, qui commandait l'avant-garde de Sacken.) Je courus donc en arrière pour activer le départ des Impedimenta et avoir une arrière-garde capable de pouvoir tenir tête à l'ennemi ; là je trouvai le général Szymanowski, qui, s'étant mis en route pour atteindre Gielgud, avait reconnu que cela lui était impossible et vint rejoindre son corps ; il me fut ici d'un grand aide ; nous fîmes filer les canons et bagages en détruisant sans pitié toutes les voitures inutiles dont j'employai les chevaux pour monter mon infanterie à cheval qui fut portée ce jour-là à 130 chevaux. Je retirai mes pièces de l'arrière-garde que je confiai à Janowicz, et nous nous mîmes en marche.

A une petite lieue je reçus un billet écrit au crayon où Gielgud me disait de faire diligence, l'ennemi avançant en force par Kurtowiany. L'officier, qui m'apportait cet avis, me dit, qu'il avait donné au colonel Sierakowski en passant à côté de lui, l'ordre de la part de Gielgud, de marcher à Kurszany. Crai-

gnant que celui-ci ne l'exécutât, je laissai le commandement de la colonne à Szymanowski et courus au galop au corps de Sierakowski, pour le retenir en place, jusqu'à que toute la colonne eût passé. Mais il sentait trop l'importance de la position qu'il tenait, pour la quitter avant mon arrivée.

On a reproché au colonel Sierakowski de ne point avoir attaqué Szawle; il eut tort certainement, et je suis même fâché de n'y avoir pas marché moi-même, une fois que Szymanowski était arrivé; et sans l'inquiétude où j'étais par rapport au corps, qui aurait dû me suivre par Radziwiliszki, et le besoin de ma présence en cas pareil, je l'aurais certainement fait. Mais Sierakowski avait une excuse, s'il y en a une à ne pas se battre, quand toute l'armée le fait; il entendait la guerre, il voyait bien que la direction que nous prendrions était, ou plutôt aurait dû être (telle que fut l'issue de l'attaque) la route de Mittau, sur laquelle il était à cheval, et par là à même de couvrir la retraite de Gielgud venant par sa droite et de mon corps venant par la gauche; mais comme je l'ai dit, je regrette de ne m'y être porté moi-même. Il y eut cependant quelques centaines de coups de fusil échangés du côté de Sierakowski, de même qu'une

canonnade assez insignifiante, après que Gielgud lui eût envoyé deux pièces pour répondre à une batterie, redoute fermée, que l'ennemi avait sur une hauteur à l'entrée de la ville, sur la droite de Sierakowski; en outre la ville était entourée d'un mur et d'un fossé, ce qui rendait l'approche toujours plus facile que de notre côté, surtout en longeant le lac, où il y avait un vide, mais qui cependant présentait encore beaucoup de difficultés. En un mot, Szawle par les deux côtés où je l'ai vu était bien fortifié. On avait mis le tems à profit; car quinze jours auparavant, Szymanowski y avait été, et c'est depuis qu'il en avait été repoussé, que ces ouvrages avaient été exécutés. Arrivé à la position que tenait Sierakowski, j'attendis plus d'une heure pour voir paraître Szymanowski. Comme les marais qui bordaient la route, conduisant de Szawle à Kurszany, obligeaient cette colonne à couper la route de Mittau, sous la portée du canon de Szawle, je ne voulais pas quitter la position, avant qu'il parût. J'envoyai donc un officier à sa rencontre, que j'attendis encore près d'une heure, et ne le voyant pas revenir, j'en envoyai un autre avec quelques lanciers, pour le trouver absolument. Celui-ci revint en disant, qu'il avait parcouru la chaussée plus

d'une lieue sans pouvoir le découvrir; ne pouvant m'exposer à être pris, si la colonne que Gielgud m'annonçait devoir venir par Kurtowiany arrivait, je fis prendre les armes à la troupe, pour la faire filer vers la route de Kurszany. L'ennemi s'apercevant de notre mouvement, nous envoya quelques boulets, croyant peut-être que nous voulions l'attaquer; mais comme je fis retirer mes pièces sans lui répondre, il cessa son feu. Quand je me fus mis hors de la portée du canon, je pris encore une fois position sur une hauteur, pour attendre Szymanowski et protéger sa marche de flanc. J'envoyai à un village qui était proche, pour savoir s'il y avait une autre route pour Kurszany sans passer à côté de Szawle; les habitans me dirent qu'il y avait un chemin beaucoup plus court, mais tellement marécageux qu'il était de toute impossibilité d'y passer. Pendant ces entrefaites arriva mon officier, quartier-maître que j'avais envoyé vers Szymanowski, et me dit que celui-ci avait pris une autre direction; je me mis donc en marche vers Kurszany; bientôt je rencontrai le général Rohland, qui, de même que le colonel Pientka avait fait halte dans un bois avec toute la colonne. En me voyant ils me félicitèrent de les avoir rejoints,

me disant qu'ils me regardaient comme perdu ; j'en fus tout étonné, n'en ayant pas même vu le danger. Je leur demandai où étaient Gielgud et Chlapowski ; ils me dirent qu'ils avaient pris les devants en calèche, et qu'ils étaient déjà à Kurszany. Bientôt arriva la colonne de Szymanowski, qui, s'étant embourbée dans les marais, fut forcée de revenir filer tout auprès de Szawle, sans que l'ennemi l'eût inquiétée le moins du monde, preuve que Gielgud avait de bien fausses données sur l'approche de l'ennemi, qui, comme on le voit, nous suivait à tâtons. Voilà pourquoi je suis plus que jamais dans la conviction intime que si, au lieu de marcher à Kurszany où Chlapowski dit *qu'on se rendit machinalement*, mon plan de me retirer pas-à-pas vers la Courlande avait été accepté, et qu'ensuite, en longeant la Duna et même la passant au besoin, pour donner l'alarme aux provinces, (les gués près de Dunabourg le facilitaient et en outre nous avions un très-riche équipage d'instruments de sapeurs, de cordage et ce qui s'en suit, ayant pris presque toute la pontonnerie de l'armée de Skrzynecki avec nous ;) nous arrivions, après avoir pris Mittau, insurgé toute la Courlande et avoir détruit tous les établissemens militaires de Nieswiesz et Slonim

avec 50 ou 60,000 hommes sur Brzesc-Litewski, ou au moins sauvions-nous notre corps indubitablement. Si j'ai fait des marches forcées en faisant la même route, celles-ci n'aurait pas été nécessaire, car nous n'aurions jamais eu contre nous le double de forces, au lieu que j'en avais le triple à ma piste, et dix fois autant que mon corps répandues sur la route que j'avais à parcourir. La population nous aurait suivi, j'en ai fait l'expérience ; le tems seul qui ne me permettait pas de faire des haltes, m'empêchait d'en profiter et d'ailleurs prenant Mittau, nous aurions trouvé des ressources, et le moral de la troupe et du pays se relevait. C'était un plan d'opération guerrière à exécuter, le plus beau qu'on eût vu, ou plutôt, comme les annales de la guerre n'en présentent pas ; car nous pouvions dans ce pays tellement ami, marcher sur trois colonnes de front, ce que j'avais commencé par ma marche sur Poniewierz avant l'attaque de Szawle. Le pays très-abondant nous nourrissait au-delà de nos besoins; l'ennemi qui nous suivait ne trouvait rien, puisque nous consommions tout, ce qui arrêtait nécessairement sa marche; et un pays coupé de lacs, de marais, et de petites rivières permettait d'arrêter dans des positions propices tantôt une

colonne, tantôt l'autre, ce qui aurait permis de pivoter avec les autres sur le point nécessaire, quand nous aurions voulu changer de direction. Je n'accuse pas Gielgud de n'avoir pas compris ce plan; il en était incapable; mais Chlapowski, qui avait fait la guerre comme officier d'ordonnance de Napoléon, et qui me répond que le plan est adopté, et fait tout le contraire puis prend l'élite de l'armée polonaise pour la mener en Prusse, est inexcusable comme militaire, et plus encore comme Polonais.

Je suis intimement convaincu que l'expédition de Lithuanie confiée à un homme capable, même malgré les fautes de notre grande armée, qui aurait dû agir pour se mettre en communication avec elle au plutôt, et ne le fit pas, suffisait pour faire crouler la Russie, ou au moins pour lui faire changer de gouvernement. Les lettres que j'ai interceptées plus tard, en prenant la poste venant de Pétersbourg, m'en donnent l'assurance, et je suis sûr que plus d'un cœur généreux en Russie souffre de ce que notre cause est tombée. Mais même sans ce secours, la force intrinsèque aurait passé bientôt de notre côté; cependant tâchons d'oublier pour quelque tems ces riantes idées et revenons à notre journal.

Après avoir fait reposer un peu le corps, nous nous mîmes en marche pour Kurszany où nous arrivâmes au moment du coucher du soleil. — Le général Chlapowski comme chef d'état-major avait fait la dislocation du campement; mon corps eut ordre de traverser toute la ville, de passer le pont sur la Windawka, (transformée en canal navigable jusque là), et de camper sur la route qui vient de Kurtowiany, et de donner en même tems un détachement pour couvrir toute l'armée sur la route de Szawle; j'étais donc partagé en deux, et entre mon corps, qui faisait l'avant-garde et l'arrière-garde, étaient sur une demi-lieue d'étendue la ville et tous les corps de Rohland, Szymanowski et Chlapowski. C'était pourtant mon corps qui avait souffert le plus; je ne sais donc quelle était l'intention de cette dislocation. En outre on avait pris mon infanterie à cheval au passage par la ville, et l'on en avait fait une garde autour de la maison du curé de l'endroit où étaient logés Gielgud et l'état-major. Je reçus en ville l'ordre de me rendre au quartier de Gielgud, pour un conseil de guerre, après avoir pris position avec mon corps, et avoir obtenu du bétail dont je manquais absolument, puisqu'étant à Wilkomirz je recevais les vivres, pour ob-

vier aux abus, au jour la journée. Je me rendis donc au quartier-général; comme les autres généraux qui devaient faire partie du conseil n'étaient pas encore arrivés, et qu'il était près de neuf heures, j'objectai que nous étions trop exténués pour travailler aujourd'hui; qu'en outre il n'y avait rien de pressé, puisque la troupe était tellement fatiguée, qu'il fallait lui donner le lendemain quelques heures de repos, pendant lesquelles nous aurions à tête reposée le tems de prendre notre détermination. J'eus quelque difficulté à faire consentir Gielgud et Chlapowski à mon avis, mais je leur dis que j'étais moi-même tellement abîmé par deux nuits passées sans sommeil, et un combat de quatre jours, que je ne pouvais assister au conseil; il fut donc remis au lendemain cinq heures du matin. Je reprochai à Gielgud d'avoir pris cette direction au lieu de celle de Mieszkuc; il me dit qu'il ne s'agissait pas de ce qu'on aurait dû faire, mais de décider ce qui restait à faire du point où nous nous trouvions. Chlapowski m'engagea à toute force à passer la nuit avec eux; mais je lui dis que je ne pouvais me séparer de mon corps. A peine étais-je arrivé chez moi et avais-je mis pied à terre, que j'entendis quelques coups de fusils tirés dans la

direction où était la cavalerie de Chlapowski, et bientôt une foule de voitures, chevaux de main et de fuyards de toute arme, se précipitèrent sur le pont, pour venir sur la rive ou j'étais avec mon corps. On me dit que l'ennemi nous attaquait; je pris une compagnie du 18me et la plaçai à côté du pont pour arrêter l'ennemi, en cas qu'il voulût le passer. Comme il commençait à faire sombre, cette compagnie était plus que suffisante. Bientôt m'arriva l'ordre de repasser le pont avec tout mon corps pour repousser l'ennemi, ce que je n'eus garde d'exécuter; si je l'avais fait, j'obstruais le passage du pont, mon corps se perdait dans le désordre des fuyards, et les soldats n'auraient pas mangé, n'ayant sans cela pas fait de soupe depuis quarante heures.

Bientôt arriva aussi Gielgud avec son état-major, les membres du gouvernement et une foule de Lithuaniens; là les jeunes officiers de son état-major lui adressèrent des reproches sanglans, qu'il écoutait de sang-froid sans dire mot. L'alerte se montra fausse; on avait pris une troupe de Lithuaniens pour des cosaques; chacun rentra chez soi; quelques jeunes officiers du 1er de lanciers, et le jeune prince Czetwertynski qui commandait l'artillerie à cheval, vinrent chez moi, pour m'en-

gager de prendre le commandement en chef; je les renvoyai au lendemain, en disant que le conseil de guerre en déciderait.

Chapitre quatrième.

Arrivée à Kurszany. Conseil de guerre. Partage des corps. Marche à Grusdsy. Combat de Meschkuc. Coup-d'œil rapide sur la Russie. Surprise de Poniewierz. Combat d'Awantu et Maljaty.

Le 9 Juillet à cinq heures du matin je me rendis à ce malheureux conseil de guerre. Gielgud, qui avait le pied entortillé, sous prétexte vrai ou faux d'érésipèle, ce qui faisait que depuis Wilna il allait toujours en voiture, (quoique l'alerte de la veille l'eût fait monter à cheval,) prit la parole et dit, qu'il nous convoquait, vu que notre état était désespérant; que nous manquions presqu'absolument de munitions et surtout que la troupe était tellement démoralisée qu'il était presqu'impossible de continuer la guerre, en suivant le mode d'aujourd'hui; qu'il proposait donc la séparation de l'armée en trois corps, qui se par-

tageraient en autant de détachemens qu'ils voudraient, pour faire la petite guerre; cela donna lieu à de longs discours pour et contre, qui finissaient toujours par reconnaître le mauvais état moral de la troupe. J'écoutais, sans dire mot, que chacun eût dit son avis; alors je pris la parole et dis: Messieurs, on parle beaucoup du mauvais esprit de la troupe, et personne ne veut toucher la véritable raison de cette démoralisation; je vous demande si ce n'est pas le commandement du général Gielgud qui en est cause; le manque de confiance qu'on a en lui fait que l'esprit de la troupe ne peut se relever tant qu'il commande; je propose donc à élire un d'entre nous comme chef, et je serai avec joie son subordonné, si c'est un plus jeune en grade que moi qui sera élu. Là-dessus on se récria, surtout Chlapowski, Szymanowski, et le colonel du génie Wisniewski, que ce n'était pas faisable. Chlapowski dit, qu'il ne connaissait que l'obéissance passive, et qu'il ne pouvait concevoir qu'une armée se formât en Diétine. Les autres reprirent: Nous sommes contraires au choix, car suivant l'opinion qu'on porte sur les généraux, il est visible que ce serait le général Dembinski ou Chlapowski qui serait élu; Gielgud donc et Rohland seraient forcés de ser-

vir sous eux, quoique plus anciens. Le colonel Oborski, commandant une brigade d'infanterie et Brzezanski m'appuyèrent, en disant que Gielgud ne pouvait commander. Enfin, voyant que mon avis ne prévaudrait pas, je dis : Messieurs, vous ne voulez pas voir que les circonstances extraordinaires où nous nous trouvons, donnent le droit de prendre aussi des mesures extraordinaires ; si donc vous ne voulez pas qu'un autre général en chef soit élu, je vous propose une autre mesure. Outre les fautes du général Gielgud, une des causes qui fait que notre armement n'a pas marché, comme il aurait pu le faire c'est la faiblesse du gouvernement ; le général Tysk**, président du gouvernement ici présent, me pardonnera que je le lui dise ; je propose donc de nommer un dictateur qui ait droit de disposer de l'armée de même que du pays et vous propose M.r Staniewicz, maréchal du district de Rosienne, qui par son énergie à tant fait pour l'insurrection de la Lithuanie ; que ce soit lui qui désigne celui qu'il voudra, pour commander l'armée ; plus nous sommes abattus, plus nous devons prendre des mesures énergiques pour nous relever. Je fus écouté presque avec pitié. Le général Szymanowski dit, que nous nous étions

écartés de la question posée par le général en chef, qui était devions-nous, nous séparer ou non? et comme, dit-il, le plus grand nombre est de l'avis du général Gielgud qui désire la séparation, il faut sans perdre de tems, procéder à ce partage et marcher dans les directions désignées. Ces directions étaient ostensiblement le Niemen pour Chlapowski, Polangen pour Rohland, et pour moi la direction que j'ai prise. (Ces directions du Niemen et de Polangen étaient visiblement un prétexte, puisque ces deux colonnes prirent tout de suite, sans manœuvrer, la direction la plus courte de la Prusse.) — Là-dessus entra le colonel Sierakowski, qui, voyant qu'on procédait au partage et entendant la guerre dit, qu'il demandait qu'une mesure aussi pernicieuse que celle du partage fût mise aux voix; ce qui fut tout de suite exécuté; les votes étaient comme ci-dessous:

Pour le partage:
Le général Rohland,
le général Chlapowski,
le général Szymanowski,
le colonel Wiszniewski,
le colonel du 1.er d'Uhlans Borkowski,
Contre le partage:
le général Dembinski,

le colonel Oborski,
le colonel Pientka,
le colonel Sierakowski,
le colonel Brzezanski.

Il y eut donc parité de voix, que Gielgud par son adhésion décida en faveur du partage; il y fut procédé immédiatement. Il avait été décidé que Gielgud choisirait la colonne avec laquelle il voulait marcher, et il se décida comme de raison pour la colonne de Chlapowski. On se partageait les régimens; je ne voulus pas en changer, quoique ma troupe fût composée de jeunes soldats; mais je savais pouvoir compter sur son esprit; je demandai seulement plus de sapeurs et quelques nageurs, dont tous les vieux régimens étaient abondamment pourvus. On porta mes sapeurs à quarante et je reçus neuf nageurs qui me furent d'un grand secours. Chlapowski dans sa lettre sur les événemens de la Pologne dit, qu'il fut au désespoir dans la marche, de voir qu'une brigade d'infanterie lui avait été adjointe. Mais je puis lui rappeler, qu'il me demanda mon avis sur les régimens d'infanterie qu'il devait prendre, quand eut lieu le partage. Je ne veux pas le ménager, espérant que tôt ou tard, l'exemple que chacun de nous a donné dans cette guerre sera suivi ou évité par nos neveux;

que chacun voie donc que les actions les plus cachées viennent au grand jour; qu'on écrive sur moi, pourvu qu'on dise la vérité et je serai bien content, si ceux qui viendront après moi évitent les défauts que j'ai eus; car qui en est exempt? — Moi, je crois qu'outre trop de vivacité et trop de franchise, on ne pourra rien me reprocher. Sierakowski mit les partageants dans un grand embarras, en me disant tout haut: Je ne sais pas pourquoi, mon général, vous voulez que nous marchions dans la direction la plus dangereuse; pourquoi les directions des colonnes ne seraient-elles pas tirées au sort? Il voulut en outre prouver à Chlapowski, que toutes les forces pourraient passer dans la direction que je proposais, ou qu'au moins notre devoir était d'occuper les forces ennemies en Lithuanie, pour aider notre grande armée. Mais Chlapowski ne pouvant s'en convaincre, lui dit: Vous avez une poitrine plus forte que moi, je ne puis disputer avec vous. On voulut aussi prouver que les directions ne devaient pas être votées; mais je mis moi-même fin à ce verbiage, en disant: Je marcherai dans la direction que j'ai choisie, arrive ce qui voudra. Je crois aussi que Sierakowski n'avait fait cette proposition que pour les mettre dans l'embarras.

Vers la fin du conseil de guerre, (pendant lequel toutes les troupes, à l'exception de mon corps, avaient reçu l'ordre de marcher sur Lukniki où mes bagages furent envoyés par Chlapowski avec ceux de tous les corps,) quand on vint à parler de l'argent, Chlapowski dit: Je suis d'avis de donner tout l'argent, (il y avait 38,000 fl.) et toutes nos munitions à Dembinski; car il est le seul qui va encore se battre, et nous, dit-il, en faisant un mouvement de la main — il expliquait ce qu'il a fait, c'est-à-dire, qu'ils se regardaient comme perdus.

Malgré cela, je ne reçus pas le sou, quoique toute ma caisse ne consistât qu'en cent fl. de Pologne, et j'eus les plus grandes difficultés à recevoir des cartouches de fusil; malgré l'ordre de Gielgud donné par écrit, on ne voulut pas les délivrer. La moitié de mon infanterie n'avait que trois coups par homme. Je vis bien qu'on aurait preféré me voir forcé à suivre la même direction. Quand les corps de Rohland et de Chlapowski furent déjà en marche, ce dernier m'avoua qu'il ne voyait pas d'autres ressources que de se rendre en Prusse, que vu l'état de l'Europe, une révolution générale était imminente; qu'il fallait avant tout tâcher de conserver les hommes;

que le gouvernement prussien, par sa moralité, faisait espérer que les soldats pourraient rentrer en Pologne, ou au moins qu'on les sauverait. Gielgud s'approcha alors de nous; voulant voir jusqu'à quel point ils étaient de connivence, je fis à dessein l'objection à Chlapowski qu'ils avaient le Niemen à passer pour entrer en Prusse; qu'ils risquaient donc d'être détruits ou pris au passage. Là-dessus Gielgud tira rapidement une carte géographique de son sein et me montra avec triomphe la Prusse débordant avec la lisière toute la longueur du Niemen, depuis Jurburg jusqu'à Memel. Je vis alors que la chose était convenue. Chlapowski termina cependant son discours en disant, qu'il tâcherait de remonter le long du Niemen et de revenir par le chemin qu'il avait pris, ce qui était de toute impossibilité, puisqu'il pouvait d'un endroit à l'autre être acculé au Niemen.

Dans l'instant même entra un de mes aides-de-camp en me disant que les officiers me demandaient; je crus que c'était une députation qui venait me demander de prendre le commandement en chef; au lieu de cela je trouvai une quinzaine de mes officiers de la cavalerie, qui vinrent me dire qu'ayant combattu plusieures fois sous mes ordres, ils

avaient pleine confiance en moi au jour de bataille, mais qu'ils osaient me faire la réflexion, que peut-être mon entreprise était-elle trop téméraire; qu'on leur avait dit que je voulais aller en Courlande, et que je ne pouvais espérer de faire avec un si petit corps ce que tout le corps de Gielgud n'avait pu exécuter; qu'ils avaient pris les armes pour la patrie et ne voulaient pas les quitter; mais que le général Chlapowski retournait en Pologne; qu'ils me priaient donc de voir s'il n'était pas plus utile pour la patrie de l'imiter. Je leur répondis: *N'enviez pas, messieurs, la direction que prennent les autres corps, Dieu veuille qu'ils ne le regrettent pas toute leur vie; je ne vous cacherai pas que la route que je prends est pleine de dangers, mais peut-être nous ramenèra-t-elle plus sûrement au sein de notre patrie; ce que je puis vous assurer c'est que c'est la seule qui reste à l'honneur; au reste je ne veux ni vous ordonner de me suivre comme votre supérieur, ni vous y engager comme votre camarade; je vous dirai seulement, que si vous ne voulez pas me suivre, j'espère trouver dans tout le corps dix hommes de bonne volonté qui me suivront. A la tête de dix hommes, je marcherai et agirai en conséquence, mais je ne changerai pas la di-*

rection que j'ai choisie; alors ils répondirent avec un enthousiasme bien méritoire, puisque c'était celui du pûr amour de la patrie: Général, nous vous suivrons tous et partout. Je rentrai pour prendre une invitation de la part du gouvernement, pour que tout ce dont j'aurais besoin me fût fourni par le pays, et allai rejoindre mon corps. Plusieurs des aides-de-camp de Gielgud et d'autres officiers qui voyaient que j'allais encore affronter des dangers voulurent me suivre; Gielgud les en dissuada; je vis qu'on regardait mon entreprise comme chimérique; mais je ne me laissai pas rebuter. Arrivé à l'endroit où campait mon corps, je renvoyai mon aide-de-camp Félix Bystrzonowski, voisin de campagne de quinze ans et en même tems mon ami, qui avait été blessé à Szawle, je lui dis: Mon cher, il faut nous séparer; je serai peut-être obligé de quitter demain mes canons, et de n'avoir pas une seule roue avec moi; vous seriez donc trop mal, au lieu que dans trois jours vous serez en Prusse. Nous nous séparâmes les larmes aux yeux, et nous ne devions plus nous voir; il mourut en Prusse. Je vis alors bien des larmes silencieuses couler autour de moi; personne ne parlait plus, mais on pouvait voir que c'était le combat entre le devoir envers la

patrie et la certitude de la mort ou de l'esclavage qui paraissait devoir être notre partage. J'éprouvai un serrement de cœur difficile à décrire ; je voyais la précipitation avec laquelle le corps de Rohland passait la Vindawka, où les soldats avaient l'air de craindre de ne pas arriver à tems. L'idée que j'allais faire 300 lieues dans la direction qu'ils fuyaient si précipitamment ; la terrible responsabilité de quelques mille hommes, qui me confiaient leurs destinées, et que je menais, à travers un pays inconnu, à une entreprise où il y avait neuf chances contre une, que je devais être anéanti, me mirent dans un moment d'incertitude. Quelques corps, qui s'étaient déclarés me suivre comme la cavalerie de Kalisz, me quittèrent pour suivre Chlapowski. J'envoyai un aide-de-camp pour le prier d'entrer chez moi en passant ; mon intention était de lui demander de rester vingt-quatre heures, pour faire reposer ma troupe, et me laisser par là le tems de la réflexion. J'étais à 200 pas de la route ; il passa et refusa d'entrer, disant qu'il était trop pressé ; j'envoyai encore une fois un officier des escadrons de Posen, Darowski qui était tout âme, pour prier Chlapowski de revenir ; il me fit dire qu'il m'écrirait de la première halte. Ce manque de pudeur me remplit d'in-

dignation et me rendit ma force. Une vive fusillade qui se fit entendre sur la route de Szawle, où était mon arrière-garde, me décida tout-à-fait; j'envoyai au colonel Radziszewski, qui était là avec le 26^{me} régiment, l'ordre de ne point céder un pouce de terrain; je lui envoyai en outre une pièce de canon, et deux escadrons pour tâcher de repousser l'ennemi, ce qui m'était absolument nécessaire, puisque je devais passer à côté de cette arrière-garde en lui prêtant le flanc droit; et l'arrière-garde devait me suivre sans que l'ennemi s'aperçût de la direction que j'avais prise; c'était bien le devoir de ceux qui allaient en Prusse à me rendre au moins le service de faire cette arrière-garde, puisqu'ayant la ligne perpendiculaire à suivre pour gagner les frontières ils ne risquaient rien; cela m'aurait donné le tems au moins de faire une marche, sans que l'ennemi l'eût su; au lieu de cela, je fus obligé de repousser l'ennemi moi-même; heureusement que l'arrière-garde était placée sur une grande route dans une forêt marécageuse. L'ennemi qui probablement ne faisait qu'une reconnaissance céda; la cavalerie le suivit quelque tems et me rejoignit dans la marche sans être suivie.

J'employai le tems où mon arrière-garde se fusillait avec l'ennemi, à faire filer mon corps;

mes bagages que j'avais envoyés chercher sur la route de Lukniki revinrent vers les onze heures ; mais une quantité de blessés que j'avais renvoyés revenaient avec eux ; et une quarantaine de seigneurs Lithuaniens, avec leurs voitures, qui avaient toujours suivi Gielgud se joignirent à moi, ce qui faisait un train de voitures qui était un fardeau très-grand pour une petite colonne comme la mienne ; mais je ne pouvais ni repousser les blessés, ni forcer les malheureux Lithuaniens à quitter leurs voitures qui étaient leur dernière ressource, puisqu'ils avaient tout quitté pour la patrie ; mais par contre j'allégeai mon corps autant que je le pus, en faisant laisser toutes les voitures inutiles.

En passant à côté du corps pour rejoindre mes guides à l'avant-garde, je fus agréablement reçu par le cri unanime : Vive notre général Dembinski ! mon cœur et mon âme brisés avaient besoin de cette preuve que les soldats avaient compris le sacrifice que nous faisions, et je pus l'accepter comme la reconnaissance de n'avoir pas méconnu leur sentiment ; cela m'émut jusqu'aux larmes et me fit oublier tout danger ; ce fut la première récompense sensible que je reçus, pour l'énergie que j'avais toujours montrée en les menant à l'en-

nemi ; mon énergie leur avait donné confiance en moi et revenait d'eux à moi dans ce moment si solennel. Oui, je puis le dire, le mérite de mon expédition, n'est pas dans la réussite ; celle-ci, je la dois au travail, à un peu d'habileté dont ma position me faisait au reste un devoir, et aussi aux fautes sans nombre de l'ennemi ; mais le vrai mérite est d'avoir osé l'entreprendre ; aucun de mes compagnons d'arme qui était là ne pourra se rappeler sans effroi et sans une sensation difficile à décrire, ce qu'il a éprouvé en voyant notre corps placé au-dessus de Kurszany, abandonné par nos compagnons d'arme ; nous avions l'air d'être seuls au monde. Quant à moi, méditant une marche de 300 lieues en décrivant un cercle immense autour de toutes les forces russes, dans un pays qui, deux fois dans l'espace de trois mois, s'était levé et avait vu ses forces dispersées ; sans argent, presque sans munitions, je sentais une angoisse difficile à décrire ; et que devaient donc sentir et éprouver ceux qui se fiaient à moi ? Certes, leur dévouement était plus méritoire ; aussi tous les détachemens de cavalerie, qui jusque-là n'avaient point fait partie de mon corps et par là même ne pouvaient me connaître, mais qui dans un moment d'élan s'étaient déclarés

qu'ils me suivraient, me quittèrent-ils, excepté l'intrépide capitaine Lisiecki avec un escadron de 100 chevaux, un des meilleurs officiers que je connaisse, et le modeste et brave major Prozor qui portait avant notre entrée en Lithuanie le titre de général et qui l'avait bien honorablement soutenu, si je ne me trompe cela fera un jour un militaire distingué, de même que le capitaine Douot Strowinski avec 150 chevaux samogitiens. Tout les autres détachemens, les uns par ordre de Chlapowski, les autres par les bruits qu'on semait à dessein sur la témérité de mon expédition, me quittèrent. Il est venu chez moi ici en France un officier qui m'a raconté que Chlapowski avait parlé, devant le front à sa troupe du retour en Pologne, et lui avait même donné une espèce d'enthousiasme pour le suivre. C'est ainsi que me quitta la cavalerie de Staniewicz à-peu-près 450 chevaux, les escadrons de Kalisz 300 chevaux, le 6^{me} de chasseurs régiment Lithuanien, et la cavalerie de Huberowicz, de sorte que plus de 1000 chevaux sur lesquels je comptais, me manquèrent. Tout cela n'était pas encourageant; mais j'avais oublié tout danger; mon calcul qui pourra servir d'exemple dans mainte circonstance de la vie, était que j'avais au pis aller quarante

jours de marche pour arriver à Varsovie, que toutes les difficultés ne viendraient pas en un jour, et que si je surmontais celle d'un jour, il n'en resterait que trente-neuf, et ainsi du reste. D'ailleurs j'avais la consolation d'avoir duré autant de plus pour le bien de la patrie en occupant l'ennemi à ma poursuite.

J'avais demandé des guides pour Gurdzie; ils se présentèrent en foule dans ce pays tellement polonais; je leur parlais pour savoir comment ils voulaient m'y conduire, chacun proposait un autre chemin; je fis choix de deux guides qui me promirent de me conduire par des endroits où il n'y avait pas de chemin pendant deux lieues; mais qu'après cela j'en trouverais un bon; cela m'arrangeait de toute manière; ils me dirent que nous aurions un endroit très-marécageux à passer; je leur montrai mes pièces de 12, ils examinèrent les chevaux, qui étaient en très-bon état, et me dirent que nous passerions. Je me confiais donc à eux, et me mis en marche; je côtoyais et tournais le bois où Radziszewski combattait toujours; mais d'où l'ennemi se retirait déjà. Après une demi-lieue de chemin à travers des prairies à foin souvent marécageuses entourées de forêts, dans la direction du nord, les guides tournèrent à droite, de

sorte que nous étions très-près de l'ennemi qui combattait Radziszewski. Un bois épais et marécageux nous séparait de la route conduisant de Szawle à Kurszany ; là j'arrivai vis-à-vis d'une prairie très-marécageuse, où il n'y avait aucune trace de chemin ; les guides me dirent qu'il fallait passer ici absolument ; je fis donc placer les pièces l'une à côté de l'autre, pour que chaque pièce et chaque caisson passât séparement, et se frayât sa route, autrement le gazon coupé ne permettait plus de passer sans s'embourber ; il fallait outre cela animer les chevaux sans grands cris, l'ennemi pouvant l'entendre ; tout passa heureusement ; quelquefois je passais des endroits où mon infanterie était obligée de se déshabiller ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; cela donnait le tems à mes sapeurs, qui côtoyaient la colonne sur ma droite entre moi et l'ennemi, d'abattre les arbres sur chaque petit chemin qui venait de la route où était l'ennemi, pour que aucun cavalier ne pût y passer. Il m'importait infiniment que l'ennemi ne sût pas le premier jour la direction que je prenais ; car je devais supposer ses forces concentrées autour de Szawle, tant à cause du danger qu'avait couru cette place, qu'à cause du corps que j'avais combattu et laissé près de Poniewierz

et de celui, qui avait pris les bagages de Gielgud sur la route de Szawlani; si donc l'ennemi avait appris que je prenais cette direction il n'avait que quatre lieues de chaussée pour se porter sur la grande route de Szawle à Mieszkuc, où j'avais deux fortes marches à faire par un chemin de traverse.

Ayant atteint la moitié du chemin de Grusdsy je fis une halte dans les terres d'un homme immensement riche, où je commençai à faire mes provisions en bétail, ce que j'ai toujours continué chez les riches; les habitans de la campagne (paysans) nous recevaient en frères; les soldats étaient par eux pourvus de toute chose, les femmes pleuraient sur notre échec de Szawle. Je fis faire là le compte de mes munitions; mes grosses pièces de 12 n'avaient chacune que douze coups à tirer et douze coups de mitraille; les autres pièces de 6 avaient chacune 100 coups y compris la mitraille. Je vis à ma grande peine qu'on m'avait privé du brave lieutenant Bochenek qui commandait mes grosses pièces; il avait un parent dans la colonne de Rohland et comme on croyait que je marchais à une perte certaine, on me le reprit, et cela si précipitamment, qu'on ne lui permit pas de prendre congé de moi. J'avais une grande

confiance en cet officier, et il l'avait bien méritée. Le soir du 6 juillet j'arrivai à Gurdzie; je vis qu'une foule de nouvelles levées faisant partie du corps de Gielgud me suivait isolement sans aucun ordre, pillant et commettant différens excès. Je réprimai le désordre et punis sévèrement, d'autant plus que le mal gagnait très-facilement mes nouvelles levées. Le lendemain, je partis très-tôt de Gurdzie et arrivai vers les dix heures du matin vis-à-vis Mieszkuc à une lieue de cet endroit. Les habitans me dirent qu'on avait toute la nuit entendu le roulement du tambour sur la grande route; je crus que ma crainte se réalisait, c'est-à-dire que l'ennemi avait marché de Szawle, pour me couper et me joindre. J'avançai néanmoins jusque près de la chaussée que je savais devoir atteindre au-dessus de Mieszkuc, en cas que ce dernier endroit eût été trop fortement garni, j'aurais marché vers Mittau. Arrivé sur la chaussée j'appris qu'il n'y avait à Mieszkuc qu'une compagnie d'infanterie, qui était venue la nuit de Janiszki, dernière station de poste sur la route de Mittau; cette compagnie escortait quelques employés et une petite caisse. J'envoyai deux escadrons de cavalerie pour ne pas donner à cette infanterie le tems de se

remettre, mais elle avait déjà pris les armes; quelques coups de fusils tirés à bout-portant dans les rues, ramenèrent ma cavalerie; mon aide-de-camp Hirosz, toujours le premier quand il fallait aller à l'ennemi, eut son cheval tué sous lui. Cette retraite de la cavalerie donna le tems aux Russes de s'enfermer dans un cimetière entouré d'un mur autour de l'église et une vingtaine de fantassins montèrent au clocher d'où ils tiraient au choix sur l'infanterie que j'envoyai à l'attaque sous le commandement de Sierakowski et Matusewicz; en attendant j'avais pris position sur la chaussée, faisant braquer une pièce dans la direction de Mittau pour ne point être pris au dépourvu par-là. J'envoyai un officier proposer à l'ennemi de se rendre; il refusa malgré la menace de les passer au fil de l'épée. Je fus donc obligé de les attaquer en forme et quoique mon infanterie eût escaladé les toits des maisons, ils se défendaient cependant avec acharnement et je perdis cinq officiers et seize soldats à cette petite affaire; deux frères, Paliszewski, tombèrent, l'un mort, l'autre dangereusement blessé. Je fus obligé de faire approcher une pièce de 6 qui d'un endroit qui dominait le cimetière, approcha malgré un feu très-vif; après deux coups de mitraille, l'ennemi se ren-

dit. (Ce fut Frœhse et un sous-officier Przytuski qui placèrent cette pièce à force de bras dans un endroit où les balles pleuvaient sur eux.) Les Russes avaient aussi perdu dix-sept hommes tués et deux officiers; nous fîmes 116 prisonniers, un officier et un homme qui avait beaucoup nui à l'insurrection, Mr de Wolf; capitaine Sprawnik (sous-préfet) de Szawle. Les Lithuaniens qui m'entouraient voulaient absolument que je le fisse pendre; je fus obligé d'employer toute mon autorité pour le sauver, et pendant trois jours ils revenaient à la charge, tant il leur avait nui; c'était un homme très-capable comme administrateur, et la connaissance qu'il avait du pays sous le rapport moral et géographique lui avait donné les moyens d'entraver beaucoup les insurgés. Mes soldats furent contents de ce premier succès qui me valut 6000 cartouches prises sur les prisonniers, leurs bottes, chacun en ayant deux paires, et mon infanterie était au deux tiers pieds-nus; et je vis aussi à plus d'un indice qu'on avait fait un butin considérable en argent. Un soldat lithuanien me remit un sac d'argent que je rendis à Mme de Wolf qui voulait accompagner son mari, mais que je forçai de retourner à Szawle; une forte somme se perdit là; mal-

gré le mécontentement que j'en montrai, les jeunes officiers voulaient prouver qu'ils savaient dans quelles mains elle se trouvait, mais je ne voulus pas faire honte à un homme qui aurait dû par son grade donner l'exemple du désintéressement. Je dois le dire à l'honneur du corps qu'outre quelques petits abus commis par un homme que j'avais chargé de faire le service de commissaire de guerre encore à Wilkomirz et auquel par punition je retins la nomination d'officier qui se trouvait déjà dans mes mains et le laissai soldat, le corps n'était nullement porté au pillage. Un seul homme donna le mauvais exemple et le donna à plusieurs reprises, avec plus ou moins d'habilité. Dans le commencement je voulus faire semblant de ne pas le voir et me contentais de gronder ceux qu'il employait, comme si j'avais cru qu'ils agissaient pour leur compte; plus tard je fus obligé de lui parler vertement entre quatre yeux; je ne veux pas le nommer, mes compatriotes le connaissent assez pour le reconnaître. Je fus généreux envers lui au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, croyant me tromper il employa ma propre générosité à me nuire. Brzezanski, colonel des possaniens, trouva pendant l'attaque une cassette qu'il me fit remettre et qui fut aussi détour-

née ; on voulut après deux heures de marche me la remettre de même que les clefs, mais je la fis remettre en main tierce, en fit garder la clef par celui qui me l'apportait et ne l'ouvris qu'après avoir fait rassembler les Lithuaniens notables et plusieurs officiers supérieurs ; l'inventaire de son contenu fut fait : j'y trouvais 469 ducats d'Hollande et sept ou neuf pièces de doubles-louis ; ce fut le seul argent que je parvins à faire entrer en caisse. On voulut encore, et cela toujours la même personne, qu'il fût partagé comme butin, mais je n'en voulus rien entendre et je fis payer la troupe tout de suite, surtout le bataillon de Matusewicz, le régiment de Radziszewski et ce qu'il y avait de soldats lithuaniens pour les accoutumer à la paie et à la subordination. Tout cela fut exécuté en avant de Lygumy où un pont sur la Kulwa, rivière profondement encaissée, me donnait le moyen de remettre mon corps en ordre. Ce malheureux contact d'une nuit avec le corps de Gielgud, ces traînards qui me suivaient, et deux marches forcées avaient considérablement désorganisé un corps composé de nouvelles levées.

A une heure de l'après-midi j'arrivai sur ce point ; j'adossais mon camp à un bois et mis pied à terre avec quelques officiers au

pont pour faire passer chaque homme, pour ainsi dire par mes mains. Chaque voiture qui passait était classée entre les indispensables ou les inutiles; tous mes gros fourgons furent condamnés; les hommes isolés furent incorporés, et le corps reprit une forme régulière. Il fut considérablement allégé, car toutes les voitures inutiles furent brûlées impitoyablement; ce furent six heures de travail bien fatiguant, mais bien employé surtout pour l'effet moral que cela fit sur la troupe, car chaque officier put voir que je voulais que notre épée fût notre unique fortune. Je restai dans cette position vingt heures, c'est-à-dire que je n'en partis que le lendemain vers dix heures du matin.

J'avais repris des lettres de mes officiers blessés à Szawle; le brave Ostrowski m'écrivait qu'il avait seize graves blessures; je lui envoyai dix ducats, n'ayant plus d'argent. Il m'annonçait que malgré seize blessures qu'il avait reçues il avait été dépouillé jusqu'à la chemise par les Russes et laissé dans la rue, où un des habitans l'avait recueilli. Pourquoi un homme aussi brave que l'était le commandant de Szawle n'a-t-il pas eu l'humanité et les sentimens élevés que son beau courage devrait faire présumer? Pourquoi? — Ah, ce n'est

pas la nation qu'il faut en accuser, mais le système d'un gouvernement basé sur la fausseté et la fraude, et qui ne fait rien pour le développement du moral des hommes, mais veut seulement avoir dans ses sujets des instruments aveugles de son despotisme. Oui, il est triste et affligeant pour l'humanité de le dire, nous n'avons pas un seul trait noble à citer de la part des Russes durant toute cette campagne; j'en excepte le général Geismar dans sa conduite envers le colonel Bledowski amputé, auquel il permit de se faire guérir à Varsovie. Bien plus, j'en appelle à l'Europe entière, c'est-à-dire, à tous ceux des militaires tant français qu'allemands, qui ont été prisonniers des Russes en 1812, 1813 et 1814, y en a-t-il un seul, oui, un seul qui eût rapporté un autre sentiment pour ce qu'il a éprouvé de la part des habitans, des militaires ou des autorités, que la conviction qu'ils n'ont pas l'idée d'une conduite noble et généreuse. Où est la cause de ce mal tellement évident? il serait absurde d'en accuser le caractère national; les hommes, à peu de différence près, naissent avec les mêmes sentimens; c'est l'éducation, c'est-à-dire, la manière de les élever dès le berceau, qui les rend tels ou autres.

C'est donc là qu'il faut chercher la source du mal et pour cela il faut remonter à la source de la naissance de la nation ; je ne veux la prendre qu'au moment où elle brisa le joug de quelques centaines d'années que lui avaient imposé les Tartares qui dominaient en humiliant, et avaient commencé leur domination avant que les lumières eussent pénétré le moins du monde chez les Moscovites. La nation continuellement humiliée prit le seul sentiment qui pouvait la faire réussir à obtenir une indulgence quelconque de la part des Kans dominateurs : Ramper pour vivre, plus tard ramper pour tromper et à la fin tromper pour vaincre ou secouer un joug d'autant plus humiliant qu'il était faible. Depuis ce tems, la Russie prit son essor et sous le rapport physique ou matériel cet état a fait des progrès immenses; il est à regretter, ou plutôt à gémir pour l'humanité, qu'aucun souverain russe n'ait encore rien fait pour le moral de la nation, qui, sortant d'un long esclavage en avait tant besoin et qui est resté dans le sentiment de la réussite par fraude. Les Russes n'ont pas manqué d'hommes énergiques pour les régir; mais ces gens nés barbares ne concevaient pas d'autres améliorations que les agrandissemens de leur pouvoir à l'intérieur comme

à l'extérieur, n'importe les moyens. Ainsi nous voyons dans un pays manquant de population, des villes entières égorgées, des corps d'armée décimés de la main même de leur souverain ; mais aucune institution qui agisse en bien sur le moral, aucun souverain vertueux.

Avant Pierre le grand la nation sous le rapport moral et intellectuel n'était rien ; Pierre réforma sa nation, c'est-à-dire, que de nation à-peu-près asiatique qu'elle était, il la fit européenne ; il changea la forme des habits, la coupe des cheveux et la forme géographique de l'empire. En plaçant sa capitale aux confins de ses états, il dut peser sur le petit état de la Suède, d'abord par les intrigues d'un cabinet né astucieux, puis, par ses armées ordinairement approchées de la capitale, ce qui étant un état naturel pour la Russie aurait exigé une tension de la Suède qui ne pouvait pas durer ; elle succomba. Pierre le grand voyagea, pour se former une idée de la civilisation ; lui, génie supérieur, et certes le plus civilisé d'entre les Russes d'alors, commença cependant son instruction par le matériel ; il ne chercha pas à Berlin à connaître les lois contre les malfaiteurs, mais voulut seulement voir le mode de les exécuter ; il

visita la Hollande, et y vit ses chantiers, la France, où ses courtisans trouvèrent la dissolution des mœurs de la régence. Il fut suivi par quelques Français ; mais quel pouvait être le caractère des hommes qui osaient suivre un prince barbare, pour aller vivre dans un pays encore plus barbare, et presque tout-à-fait inconnu à l'Europe ? c'étaient des aventuriers ; j'admets même que c'étaient des industrieux ; mais ce n'étaient pas là les hommes qu'on aurait pu souhaiter à une nation au berceau de la civilisation.

Après Pierre, les règnes des femmes ou plutôt de leurs amants, ne pouvaient rien faire pour la civilisation morale de la nation ; ces règnes amenèrent la dissolution des mœurs, d'autant plus que la débauche et le crime ouvraient le chemin des honneurs, des richesses et des premiers emplois. Ces règnes de femmes attirèrent en Russie une foule d'étrangers la plupart aventuriers, dont tout le savoir consistait dans ce qu'on est convenu d'appeler le *savoir vivre;* mais ce n'étaient pas certes encore les hommes qui pouvaient inspirer à une nation vierge, sortant de l'esclavage étranger et contenu par le despotisme, l'amour de la vertu pour elle-même, les sentimens du beau et du généreux. Toujours se modelait-on sur eux et de

là ce vernis de civilisation que nous voyons aux Russes, qui, d'astucieux esclaves tartares qu'ils étaient, sautèrent à pieds joints la civilisation et l'atteignèrent là où elle en est à son déclin. — Il serait injuste d'accuser la nation de l'état dégradant où elle se trouve sous le rapport du moral et du sentiment de la vraie dignité de l'homme. Les nations se modèlent sur les cours, même dans l'Europe civilisée, bien plus est-ce le cas là où les lumières sont encore à naître. Mais la cour qui refuse l'instruction à la nation et qui développe en système étendu la démoralisation est doublement coupable. — Quel beau et vaste champ de gloire avaient les empereurs de Russie! Une nation forte, nerveuse, et vierge quant à l'instruction, ne demandait qu'un Numa Pompilius ou un Marc-Aurèle pour assurer à jamais le bonheur de ce peuple. Cette abondante séve dirigée vers la vertu aurait épargné au monde un abîme de malheurs que des millions de cadavres pourront seuls combler, si la Russie ne trouve dans son sein un caractère assez généreux et assez fort pour épargner ces malheurs au monde. Tels sont les résultats du système suivi sous les règnes des femmes.

Le règne singulier du bizarre Paul fit plus peut-être pour la Russie que tous les autres

souverains, en recueillant les régimens de Condé et la plus grande partie de l'émigration française ; c'est à l'histoire à juger de la valeur des idées et préjugés qu'apportèrent avec eux la plupart des émigrés ; cependant beaucoup d'eux étaient des hommes distingués ; le besoin les plaça dans les châteaux des seigneurs, et l'éducation générale de la noblesse s'en ressentit. Mais ce n'était pas le règne de Paul qui pouvait ennoblir les sentimens de la nation en les établissant sur de fortes bases. Vint le règne de l'empereur Alexandre I qu'on pourrait aussi bien appeler le règne des deux Alexandre, puisqu'il changea absolument de système depuis le congrès de Troppau, si ce n'est depuis celui d'Aix-la-Chapelle, et Alexandre II a agi depuis ce tems pour détruire ce qu'avait tâché de bâtir jusqu'alors Alexandre I. Ce fut ce changement de système qui éloigna de la Russie tous les hommes pensants de l'Allemagne, qui fut cause de la mort de Kotzebue et de la fuite de Stourdza et qui aliéna à l'empereur Alexandre les cœurs de tous les Polonais et des Russes pensans ; je puis l'affirmer avec connaissance de cause ; je me sens Polonais, et sens que l'amour de la patrie est chez moi, je ne dirai pas plus fort que chez tous mes compatriotes, mais du moins il n'y

en a point un seul qui soit meilleur que moi ; eh bien, mon cœur était porté pour l'empereur Alexandre, surtout quand tout nous promettait qu'il allait rétablir notre patrie ; il n'aurait pas eu de provinces plus dévouées, ni d'armée qui eût combattu pour lui et pour la Russie avec plus d'ardeur ; mais plutôt qu'aurait-il eu à combattre? La Russie avec la Pologne libre, et ne tenant à cet empire que par conviction, n'avait qu'à vouloir et elle était maîtresse du monde sans combat : la Gallicie, le duché de Posen, la Silésie, la Bohème et la Moravie, n'ont pas encore oublié leur origine slave ; à ce changement total de système une grande partie des Russes éclairés, soit par le contact de l'émigration française, soit par les guerres d'Europe, soit par cet instinct que chaque génie supérieur a en lui et qui le pousse au bien malgré les entraves, perdit l'espoir de l'amélioration morale du pays ; de là vint la conjuration de Pestel, qui eut pour résultat les exécutions des principaux conjurés et l'envoi en Sibérie de 6000 officiers et élèves ; outre les 4000 officiers qui périrent dans la guerre de Turquie.

La Russie fut donc par là dépeuplée de tout esprit à sentiment élevé et revint à-peu-près au degré de civilisation, la corruption en sus,

où l'avait prise Paul. — Le règne de l'Empereur Nicolas n'a encore rien fait pour le moral de la nation ; il a trouvé à son avénement au trône des enfans des premières familles de la Lithuanie âgés de dix ans, condamnés pour crime politique *commis par eux*, à servir comme simples soldats, et aucun n'a obtenu sa grâce. Vint la conspiration de Pestel ; les coupables furent condamnés, des innocens disparurent dans les mains du pouvoir. A son couronnement l'Empereur commua la peine à tous. Certes, ce n'est pas à cette grâce impériale que la nation a pu apprendre la générosité ; l'Europe était indignée à la publication de ces grâces qui diminuaient la peine des travaux forcés aux mines, de 25 à 20 de 20 à 15 ans, quand il est de notoriété publique, qu'aucun des condamnés ne peut vivre au-delà de trois ans ; il semblerait que c'était une manière d'acquitter sa conscience pour avoir une épargne d'années pour ceux qui devaient être soustraits au monde contre la loi, comme Krzyzanowski, Lukasinski etc. etc. Voyons les actions postérieures de l'Empereur Nicolas ; à quel règne de l'empire russe pouvons-nous le comparer ? Ivan le cruel fit exterminer Nowogorod la grande. Mais Ivan, me dira-t-on, vivait dans un siècle de barbarie, et Nicolas,

suivant les auteurs bassement flatteurs (Krug et autres), est un prince débonnaire. Il est bon pour l'Europe de savoir qu'outre sa conduite en Pologne l'exemple de Nowogorod a trouvé son pendant dans le 19^{me} siècle.

En 1829 ou 1830 la ville de Sebastopol, pour aider les besoins de la marine et pour faciliter les expéditions de commerce avec la Turquie et les côtes asiatiques, fut déclarée en quarantaine permanente, c'est-à-dire, que toute communication des habitans avec le continent était à-peu-près annulée, puisqu'il fallait quarante jours de quarantaine pour sortir de la ville ; par compensation les habitans étaient exposés à gagner la peste à chaque bâtiment qui entrait dans le port. Comme une mesure pareille rendait le prix des vivres très-élevé, vu que les approvisionnemens de la ville étaient très-gênés, et que les vaisseaux, arrivant pour se pourvoir, rehaussaient le prix des denrées, l'Empereur fit avancer par le trésor de fortes sommes, qui devaient être employées à établir une espèce de magasin d'abondance, pour maintenir le prix des vivres au taux accoutumé. Il nomma une commission pour régir cet établissement. Je rougis presque en l'écrivant, mais je raconte ce que je sais d'une source certaine ; la commission fut composée de trois

généraux émérites, malgré cela, l'argent fut détourné et la basse classe mourait à la lettre de faim; prières, suppliques, tout cela ne servait à rien, puisque les notes passaient de droit par les mains de la commission, qui était la cause du mal. On apportait les mourans aux portes des commissaires, pour qu'en expirant ils servissent de preuve à la justesse des plaintes; peines perdues. Les habitans, poussés au désespoir, firent de nuit une émeute, qui eut pour résultat la strangulation des trois commissaires concussionnaires et la violation de la quarantaine. A la nouvelle de cette émeute, des troupes furent dirigées sur Sebastopol, y entrèrent sur plusieurs points et trouvèrent tout tranquille; le peuple s'était vengé, et s'était procuré des vivres au prix courant, et il n'y avait plus de trace d'émeute.

L'Empereur nomma une commission avec l'ordre de faire une enquête sévère, le comte W***w et le comte W*, personnes, certes, les mieux reputées de la Russie, furent nommés pour en faire partie. Il était difficile de trouver des coupables là où la nuit avait protégé les vengeances; cependant ils prirent six hommes que l'opinion, plus que les preuves, désignait comme coupables, les condamnèrent au knout et à être envoyés en Sibérie.

Ils en firent leur rapport à l'Empereur, qui répondit, que cette punition ne lui convenait nullement, qu'il ordonnait que les six condamnés au knout fussent pendus sur la place de Sébastopol, que trente-six ou cinquante (la personne qui me l'a raconté n'ayant pu se rappeler lequel des deux nombres c'était,) fussent punis du knout et envoyés en Sibérie, que la ville fut rasée, et tous les habitans, dispersés dans les steppes.*) Les commissaires prirent donc le nombre voulu, leur firent donner le knout, et envoyèrent en Sibérie ceux qui y étaient destinés; mais en en faisant le rapport, ils eurent le courage de dire, qu'ils avaient suspendu les ordres de raser la ville, vu qu'outre le désavantage qui en résultait pour le commerce et la marine, cela faisait une perte brute de quinze millions de roubles. L'empereur répondit: qu'il avait reconnu lui-même la perte que cela occasionnerait, qu'en conséquence il ordonnât que la ville fût épargnée matériellement, mais que tous les habitans, fussent chassés dans les steppes, et la ville peuplée de Bulgares ra-

*) Outre la relation des commissaires eux-mêmes on m'a assuré d'autre part que 6000 hommes la plupart matelots et ouvriers du port furent envoyés en Sibérie.

massés dans les environs ; ce qui fut exécuté (outre que les feuilles publiques en ont parlés.) Je tiens ceci d'une personne à laquelle le comte W***w et W* le racontèrent eux-mêmes ; s'ils le nient je la nommerai, et ils pourront, s'ils le veulent, lui donner un démenti. Mais alors je raconterai ce que j'ai appris moi-même de la bouche de l'un d'eux, et qui dépasse encore ce qui a été fait à Sébastopol.

Quand Charles IX donna des ordres pour la S^te^ Barthélemi, il rencontra des gouverneurs qui lui dirent, qu'ils n'avaient trouvé que des sujets fidèles, mais pas de bourreaux ! Et entre le massacre par le fer et une punition sommaire aussi cruelle, l'humanité réfléchie trouvera peu de différence. Une résistance ferme et publique d'un homme, comme le comte W***w, aurait suffi pour donner à toute la nation l'idée de la dignité de l'homme, mais l'idée de la faveur du maître est trop innée chez les Russes, pour qu'il s'en trouve un seul même malgré des qualités éminentes, qui ait assez de courage pour quitter ses rangs, ses titres et sa fortune, et être par là au moins en partie le régénérateur de sa patrie. Qu'à fait l'empereur Nicolas depuis cet acte, qui puisse servir d'exemple à la nation ? devrions-nous le chercher dans notre cause ; au-

rions-nous besoin de citer l'astuce employée envers le major Kiwerski et Bortkiewicz, qui, ayant été faits prisonniers pendant notre guerre reçurent non seulement leur grâce à Pétersbourg, mais encore de l'argent pour retourner en Pologne, quoiqu'ils eussent été actifs dans la nuit du 29 Novembre, et cette grâce astucieuse, nous était jetée aux avant-postes par les bulletins russes; ét les cruautés inouïes n'ont-elles pas de suite commencées, dès que 19,000 prisonniers et plus de 800 officiers eussent été libérés? quelle leçon la nation russe a-t-elle donc reçue par là? la même, que quand elle secouait le joug des Tartares: *trompez et vous réussirez;* mais je suis convaincu que nous serons vengés tot ou tard de cette conduite ignoble par les Russes à sentimens généreux. Je sens que c'est s'abaisser, que de décrire ce que fait le gouvernement russe; mais il faut que l'Europe soit une bonne fois désabusée sur le compte de la Russie, ou plutôt de son gouvernement. Les écrivains flatteur de tout pouvoir, comme le professeur Krug, disent que la Russie est destinée à civiliser l'Asie; si ce n'est une amère ironie, par laquelle ils veulent faire entendre, que bientôt l'Europe et l'Asie seront au même degré de civilisation, (ce qui est

très-vrai, pourvu qu'on laisse agir le gouvernement russe d'aujourd'hui;) nous sommes forcés de croire qu'ils sont payés pour jeter de la poudre aux yeux de l'Europe.

Est-ce pour avancer la civilisation, qu'on a enlevé toutes les bibliothèques privées en Pologne; qu'on a abolie l'instruction publique et privée sur une étendue habitée par quatorze millions d'hommes, qu'on veut réduire au rang de brutes et faire descendre au degré où se trouve la Russie et l'Asie gémissant sous son joug? —

Les feuilles mercenaires parlent de le reconnaissance que la Pologne devait à l'empereur; mais qu'on ne s'abuse pas, outre ses griefs d'autrefois, la Pologne ne devait aucune reconnaissance au gouvernement russe; si matériellement elle avait prospéré, elle le devait à la longue paix et surtout à son institution de l'association territoriale, mesure purement privée, et tout le bienfait du gouvernement a été de l'avoir autorisée et sanctionnée par une loi; mais je crois, qu'on n'a pas encore vu de gouvernement perdre au bien-être matériel du pays; ainsi ce bienfait même était intéressé, et je pourrais prouver, si cela ne me menait trop loin, que l'arbitraire dans les finances était poussé à l'extrême.

Et qu'on ne s'abuse pas, ce n'est pas par des bienfaits matériels qu'on gagnerait la nation polonaise; elle vise plus haut: son amour de la patrie, ses souvenirs de 1000 ans de liberté ne s'effaceront jamais. Avec l'interêt sordide on pourra gagner quelques âmes viles et basses, comme un R*** un Kalass** Sza** et cinq ou six autres individus; mais la nation a un sentiment de noblesse, de désintéressement et de dignité de l'homme, inné par la longue habitude de la liberté qui lui fera toujours repousser en masse tout ce qu'on ferait pour elle qui ne reponde pas à ses sentimens nationaux et moraux.

Il y a une difference entre la nation russe et la nation polonaise que la force des choses a établie: Les Russes ont les défauts d'une nation long-tems esclave, et malgré leur force ils ont conservé le besoin de la dépendance, et l'astuce qu'une longue habitude fit passer presque en seconde nature chez eux, (voilà pourquoi les hommes qui comme Pestel et Murawiew ont conçu l'idée de l'affraichissement de leur pays, ont doublement bien merité de l'histoire;) les Polonais, malgré leur faiblesse comme état, ont conservé les belles qualités et les défauts d'une nation long-tems libre, ils sont généreux, fiers et francs jusqu'à l'indiscrétion.

Ici, l'empereur de Russie, aulieu de chercher à corrompre, aurait dû tâcher de propager le bon côté de ces qualités dans sa propre nation; mais il a preferé refuser l'instruction à son propre peuple et anéantir une nation à sentimens élévés, pour avoir seulement des sujets rampans et des instrumens aveugles de son despotisme. Les Tartares Mongols vainqueurs des Chinois ont adopté leurs mœurs et leurs usages, car ils étaient une nation libre qui avait vaincu loyalement par le fer et avait les sentimens généreux, qui lui donnait assez d'elévation d'âme pour voir qu'on ne doit pas rougir, et qu'au contraire il y a plus de profit à adopter les mœurs, lois et sentimens d'une nation même vaincue, que de vouloir lui imposer la corruption et les autres défauts, résultats absolus d'un long esclavage. Mais, comme pour anéantir ce sentiment de la nation, il fallait avant tout corrompre le caractère des hommes, c'est à la jeunesse, à cet âge tendre que s'est vouée l'abominable sollicitude de ce gouvernement corrupteur. C'est l'espionnage introduit entre les enfaus, c'est l'odieuse délation qu'on leur inculquait par force, et par toutes sortes de moyens. Enfin, en un mot, on avait placé à la tête de l'éducation Nowosilzoff et Sraniowski pour développer

cet affreux système, deux noms qui sous le rapport de la morale répondent au nom de Marat sous celui de la froide cruauté. Je n'ai pas besoin d'en dire plus et je prends seulement à témoin tous ceux qui ont habité Varsovie de quelque nation qu'ils soient, même les Russes indépendans et surtout ceux qui savent les atrocités qu'il commit avec les enfans à Vilna; qu'ils disent si j'exagère dans mes comparaisons. J'ai entendu les gens les plus froids d'entre les Polonais, qui prévoyaient, suivant eux, un abîme pour la nation dans l'impossibilité de réussir, lorsque notre révolution éclata, se consoler en disant: *Au moins aurons-nous la conviction d'avoir fait nos efforts pour repousser par tous nos moyens le système de corruption et de démoralisation auquel nos enfans étaient destinés.* Je le demande, y avait-il de quoi être reconnaissant? Surtout quand non seulement l'empereur savait quels étaient ces hommes, mais que, pour insulter la nation, il leur accordait de larges gratifications des deniers publics donnés *pour récompense du mépris*, et qu'aujourd'hui ce sont encore les mêmes hommes, (qui ne rougissaient pas de présenter par écrit les demandes de *gratification pour récompense de mépris*,) qui sont à la tête de toutes les affaires et qui

prononcent sur les personnes qu'on doit employer. Nous avons vu des souverains dire franchement: Nous ne voulons pas de savans, mais nous voulons des citoyens vertueux. C'est un système comme un autre. Mais il était reservé à l'empereur Nicolas de prouver par tous ces actes, qu'il ne veut que des hommes corrompus. Dois-je ajouter pour dernière conviction la manière de procéder aux jugemens militaires et criminels sous le grand-duc Constantin? Dois-je dire que, lorsque le tribunal que le grand-duc lui-même avait composé d'hommes qu'il croyait lui convenir, et qu'il avait choisis dans toute l'armée, était rassemblé, il faisait venir individuellement les juges dans son cabinet, et que là, prières, menaces, promesses, tout était employé, pour gagner leurs voix contre le malheureux, qui avait encouru sa défaveur. N'est-ce pas ici que ressort le plus noblement le caractère de notre nation? c'est que des tribunaux, composés de cette sorte, choisis ordinairement entre les gens qui n'avaient que leur épée pour fortune, agissaient d'après leur conviction et acquittaient celui qui était innocent. Que faisait alors le grand-duc? Les juges étaient mis en jugement, et cela allait quelquefois jusqu'à remettre deux cours en jugement, jus-

qu'à ce qu'il eût composé un tribunal, qui décidait d'après sa volonté. Qu'est-ce qui rendait si indépendant ces hommes, dont toute la carrière et tout l'avenir dépendait de la bonne volonté du grand-duc? la longue liberté dont avait joui la nation, dont avaient joui leurs pères; cette liberté qui leur avait donné le sentiment de la dignité de l'homme et la conviction du devoir moral. On estime le diamant, pierre brute, à raison de ce que la nature a besoin de plusieurs siècles pour le former, et on cherche à avilir la morale, ce bijou le plus précieux que nombre de siècles de liberté ont formé, pour remettre à sa place la basse vénalité et tous les genres de corruption qui dégradent l'humanité. Puissants de la terre! C'est à vous que ma voix s'adresse; c'est votre propre intérêt, aussi bien que celui de l'humanité qui me pousse à ces réflexions! Voyez la grande nation anglaise que vous êtes forcés d'admirer malgré votre dépit, elle s'est levé comme un seul homme a vaincu par son attitude imposante et n'est pas sortie des bornes de la loi, pourquoi? car des siècles avaient gravé ces lois dans leurs cœurs et vous, vous laissez anéantir l'ouvrage du tems pour mettre à sa place l'œuvre de la basse vengeance! qu'est-ce donc qui vous rassure contre sa ter-

rible réaction, si vous laissez anéantir la morale.

On a aboli la traite des nègres, et on souffre aujourd'hui qu'une nation entière soit décimée, et cela, en lui enlevant ses habitans les plus éclairés. — Personne n'élève la voix, aucune menace ne vient interrompre la curée du tigre déchirant lentement sa proie; et pourquoi? Puisque c'est un pouvoir légitime, quoique basé sur le crime du partage de la Pologne; au lieu donc de l'en empêcher les gouvernemens ne rougissent pas de prêter secours à ces atrocités physiques et morales, que toute une nation est réduite à supporter. — Chaque décret de l'empereur Nicolas, n'ébranle-t-il pas les trônes légitimes jusque dans leurs fondemens? — Qu'est-ce qui peut les raffermir et les empêcher de crouler pour toujours? — Rien, sinon la conviction des peuples qu'ils sont gouvernés dans leurs intérêts. — Combien de guerres avons-nous vu faire dans l'intérêt des cabinets et des familles? N'en verrons-nous donc pas une seule dans l'intérêt de l'humanité? Se liant ici à celui d'une nation qui mainte fois et récemment encore à sauvé l'Europe; d'une nation dont la première vertu est la reconnaissance? — L'exil de Napoléon, dans le moment où toute l'Eu-

rope l'avait abandonné, n'en est-il pas une preuve ?

Voilà les modèles qu'on a donné à suivre jusqu'aujourd'hui à la nation russe. On ne pourrait donc, sans la plus grande injustice, l'accuser d'être ce qu'elle est, quand un gouvernement oppresseur, compteur et cruel comprime tout élan généreux, de sorte que les actions nobles sont soigneusement cachées. Il y a un fond de grandeur d'âme dans la nation russe, aussi bien que dans chaque nation; mais chez eux tout se concentre dans l'obéissance aveugle au maître. Quel beau trait offre à l'histoire la dernière révolution des colonies, tout avant la chûte de Varsovie! Les colonies militaires d'infanterie se révoltèrent et massacrèrent leurs généraux et grand nombre d'officiers ; l'empereur, n'ayant pas de troupes à leur opposer, envoya un général avec des paroles de paix et la promesse que les colonies seraient abolies. Tout rentra dans l'ordre, alors l'empereur se rendit aux colonies et, leur réitérant la promesse de les dissoudre, il demanda qu'on lui livrât les chefs; cruelle alternative pour ces malheureux! Alors 70 hommes se devouèrent et se présentèrent comme chefs, en se déclarant coupables, et périrent ou au moins disparurent. Voilà un trait

dont chaque nation pourrait certes s'enorgueillir. Nous devions être aidé par les Russes à recouvrer notre liberté, mais l'ordre donné d'être prêt à marcher contre la France a accéléré la révolution; mais même ici je n'accuse pas les Russes de ne nous avoir pas secondé, il leur paraissait peut-être au-dessous d'eux de devoir la la liberté à une nation plus faible. Mais j'ai un espoir fondé qu'un jour encore Russe et Polonais se tendront une main de frère, et que les haines entre les nations cesseront et feront place aux sentimens généreux et pacifiques qui doivent régner entre eux et qu'une politique de cabinet a seule fait naître et entretient soigneusement. Mais je reviens à mon récit.

De Mieszkuc j'avais envoyé deux émissaires à cheval à Chlapowski en lui décrivant mon petit succès et l'engageant à rentrer encore en lui-même, et à m'envoyer au moins le 1^er^ d'Uhlans. J'écrivis la même chose à Borkowski, qui commandait le régiment; et une troisième lettre au jeune prince Czetwertynski, qui commandait l'artillerie à cheval de Chlapowski. J'écrivis à ces deux derniers: Ne quittez pas la colonne, tant que vous pourrez être utiles; mais si vous voyez qu'on vous conduit en Prusse, alors rentrez dans le pays, et marchez, pour me rejoindre, dans le dis-

trict de Wilkomirz. Chlapowski dit à l'officier qu'il ne donnerait pas un ordre pareil pour exposer les gens à une perte certaine. Borkowski fit semblant de n'avoir pas reçu ma lettre ; mais quand on lui eut prouvé le contraire, il manqua d'être pendu par ses propres soldats en Prusse. Le seul Czetwertynski voulut marcher vers moi ; mais que pouvait-il sans escorte, avec la seule artillerie? Chlapowski est doublement coupable ; s'il avait eu la franchise d'avouer qu'il allait en Prusse, je suis sûr que pas un homme de la cavalerie ne l'aurait suivi. Il m'avoua son projet dans une conversation privée, comme nous l'avons vu à Kurszany ; mais tout haut il annonçait l'intention de remonter le Niémen et de retourner en Pologne ; ainsi que pouvais-je faire si j'avais parlé à ses troupes, (ce qui m'était impossible puisqu'il les fit partir avant sept heures, et que ce n'est qu'à neuf heures, que nous sortîmes du conseil de guerre). Alors on aurait pu dire que j'avais désorganisé le corps, et que c'était ce qui l'avait forcé d'entrer en Prusse. Mais je suis aussi sûr qu'on peut l'être, que si j'avais eu seulement la cavalerie, qui s'était déclarée me suivre, et le 1^er^ d'uhlans, avec l'artillerie à cheval, dont je manquais absolument, j'aurais pu me détourner

et entrer à Mittau, où il n'y avait qu'un millier d'invalides, comme je l'appris par les prisonniers faits à Mieszkuc, et plus que probablement, à Wilna, où la terreur fut si grande, quand je m'en approchai; et qui sait ce qui pouvait arriver une fois Mittau pris; peut-être le contre-coup s'en faisait-il sentir à Pétersbourg et dans les entrailles de la Russie. Avec ce brave régiment, et si bien monté pour ouvrir mes charges, et avec deux mille hommes de cavalerie que j'aurais eus pour le suivre, je pouvais battre le corps contre lequel je combattais plusieurs fois. Un autre corps aurait été envoyé vers moi, et alors je les aurais occupés tous, et pas un homme n'aurait pu rejoindre Paskewicz, et la balance de la victoire entre la puissante Russie et le petit royaume de Pologne était incertaine. J'ai écrit mes mémoires en allemand à la dictée, et sans y retoucher; j'écris ceux-ci de même, sans avoir besoin de notices, je ne crains pas de me couper, c'est le cœur qui parle. Toutes les fois cependant que je me rappelle ma position et la conduite de Chłapowski, je suis hors de moi. Qu'avait-il besoin de cette belle escorte pour entrer en Prusse, où il courut à marches forcées de Kurszany, sans avoir même vu l'ennemi. Je sais combien il

sera accablé en lisant ces lignes: mais je voudrais que chacun, qui, comme lui, a volontairement nui à notre belle cause, soit puni comme il le mérite. Gielgud n'est pas même accusable; sa totale incapacité était son seul tort; mais Chlapowski, qui avait trop de tête pour ne pas voir le mal qu'il faisait et ne pas voir le moyen d'en sortir en suivant le plan que j'avais tracé et que j'exécutai, est inexcusable. Au moins aurait-il dû avoir la générosité de dire à la troupe à Kurszany, ce qu'il comptait faire, alors tout ce qui était dispos m'aurait suivi. Je sais que leur seul espoir pour couvrir leur honte était ma perte, qui, vu la composition et la faiblesse de ma troupe et la situation des différens corps russes, paraissait immanquable. Dieu a voulu que l'intention pûre, l'intention qui me poussait à faire mon devoir, (quoique, marchant seul, je parusse aller à une perte presqu'assurée, et qui eût même été ignorée du monde) fût récompensée par une réussite au-dessus de tout espoir. Ah, si chacun avait voulu agir avec la même abnégation et conviction, autre aurait été la face des choses! J'ai aussi des fautes à me reprocher et de bien plus graves que celles de beaucoup d'autres; le but que j'ai manqué était immense et incalculable, mais

pour l'atteindre il m'aurait fallu renverser ou suspendre les lois et abattre par la plus prompte justice une dixaine de têtes, pour punir dans leurs sources les crimes de la nuit du 15 Août et montrer par la sévérité envers les fauteurs des assassinats, que je savais punir promptement; ce qui était nécessaire pour retremper la subordination relâchée outre mesure dans les grades subalternes de l'armée; mais je n'étais pas assez généralement connu pour qu'on n'eût pas attribué à l'ambition ou à la violence du caractère les motifs qui m'auraient fait agir. Cette faute est impardonnable, son souvenir empoisonnera ma vie entière, car suivant moi, alors s'ouvrait pour nous le plus beau champ de la victoire. — J'ai la triste consolation d'avoir présenté par écrit, au conseil de guerre, après que Krukowiecki m'eût destitué du commandement en chef, ce plan qui aujourd'hui raisonné de sang-froid me paraît encore immanquable, et qui consistait dans l'évacuation de Varsovie. La moitié de l'armée prête à déboucher par Modlin eût observé Paskiewiez; la Russie était séparée par la Vistule de son unique armée, et le reste était facile à anéantir. J'aurais marché avec 30,000 hommes jusqu'à Nieswiesch et alors toutes les provinces, la Lithuanie et la Volhynie se levaient et nous pouvions mettre à la

longue 150,000 hommes entre la Russie et son armée, et en cas de non-réussite, ce qui me paraît de toute impossibilité, j'avais un projet qui eût rendu notre chûte aussi glorieuse que notre insurrection; elle eût ébranlé la vieille Europe jusque dans ses fondemens et lui aurait peut-être fait changer de face.

Je ne me regarde pas comme plus habile que les autres généraux, mais j'avais l'avantage de n'avoir pas encore été fatigué par la calomnie. D'ailleurs, comme on le voit, le plan était simple et facile à exécuter, mais il fallait l'élan de l'âme pour oser l'entreprendre, et être revêtu de la confiance générale, et à force de chicanes intérieures et de basses calomnies les esprits étaient malheureusement descendus du sublime à la défiance, au dégoût, et la longue inaction avait fait naître dans l'esprit du grand nombre la conviction que toute résistance était impossible.

La nomination du général Krukowiecki et les événemens de la nuit du 15 avaient tout paralisé. — Tout cela, joint à la réputation de stratégiste qu'avait Prandzinski, fit qu'on adopta son plan, demi-mesure que je prédisais devoir nous perdre, et qui nous perdit. — Mais je crois que celui qui veut mener de grandes opérations par des conseils de guerre et qui se range à la pluralité, est battu avant d'avoir commencé.

Avant de quitter ma position de Ligumy mon arrière-garde, composée d'infanterie à cheval, revint et ramena un officier russe pris sur un bataillon qui avec une pièce de canon avait été envoyé de Szawle pour sauver la compagnie de Mieszkuc; j'appris qu'une soixantaine de cavaliers ennemis suivaient mon arrière-garde, et en même tems je reçus la fausse nouvelle qu'un corps ennemi était à Rosalin, et je vis, en marchant sur ma droite, des cavaliers ennemis qui me côtoyaient, mais dans la direction opposée à celle que je prenais; c'était le corps de Sawoini avec lequel j'avais combattu à Poniewierz et qui, je ne sais par quel retard, s'avançait seulement à présent vers Szawle, quand je marchais de Szawle vers Ponewjesch. On voit combien il marchait prudemment, puisque ses éclaireurs arrivaient jusqu'en vue de mon corps; mais je ne saurai m'expliquer ce mouvement si tardif. Bientôt arrivèrent plusieurs paysans qui me dirent qu'une colonne d'infanterie s'était postée dans un bois en avant de Pokroi, par où je devais passer; je crus qu'on voulait me cerner, et me portai avec l'avant-garde d'un pas plus accéléré en avant; le bruit se montra faux; j'appris que deux escadrons d'hussards avaient passé là. J'étais moins inquiet sur

le compte de ma colonne pendant toute la traversée jusqu'à Poniewierz, ayant dans cette contrée tellement coupée, un guide excellent dans un officier lithuanien. J'atteignis le même jour, 11 Juillet, Johaniszkelle, où j'essuyai une averse terrible, ce qui me fit rester dans ce village jusqu'au lendemain trois heures de l'après-midi, le corps ayant besoin de repos; la terre d'être détrempée; et moi-même j'étais souffrant; l'affection morale éprouvée à Kurszany, la fatigue jointe à un soleil brûlant en rangeant le corps et l'averse m'avaient causé une fièvre violente; je me rétablis à Poszulaty où je passai la nuit du 12, et y ayant reçu la confirmation de la nouvelle que le corps russe venait d'évacuer Poniewierz avant deux jours pour marcher vers Szawle, je partis de grand matin pour m'emparer de cette ville de district, avant que l'ennemi eût le tems d'y revenir; je marchais en côtoyant la rivière Lavenna prêt à la passer, pour la mettre entre moi et l'ennemi, en cas qu'il vînt sur moi de Rosalin ou Smilgi; j'arrivai en vue de Poniewierz à onze heures du matin; l'ennemi y avait laissé ses bagages à couvert par un escadron d'hussards et quelques fantassins; l'escadron avait trois postes de quatre à cinq chevaux chacun, tous postés vers Puszo-

laty ; nous arrivâmes sur eux au galop, et j'en enlevai un moi-même avec mon infanterie à cheval ; le lieutenant de la cavalerie de Plock Wisniewski enleva le second, et le troisième fut pris par les Posnaniens ; ils étaient si étonnés de nous voir venir de là, qu'ils ne montèrent pas même à cheval et nous rendirent leurs armes et les chevaux tous bridés. Cependant l'escadron, alarmé par deux ou trois hussards qui rentrèrent en ville, monta à cheval, à l'exception de 70 à 80 chevaux que nous prîmes ; ceux-là se défendirent bravement. J'eus deux officiers blessés, mon aide-de-camp Zablocki et le lieutenant Mierzynski des escadrons de Posen ; cinq officiers russes furent pris, le reste vivement poursuivi alla jeter l'épouvante jusqu'à Wilna, (à plus de trente-six lieues) qui était absolument dégarni ; si j'avais été plus fort j'aurais pris cette ville, ou au moins j'aurais passé à la barbe du gouverneur qui était depuis cette nouvelle très-inquiet sur mon compte, à ce qu'on m'a raconté déjà ici en France.

A Poniewierz je trouvai nombre de bagages d'officiers, de sorte que douze gendarmes que j'avais érigés à Ligumy furent richement habillés en officiers d'hussards ; je pris en tout 105 hommes et 80 chevaux énor-

mes. Ces hussards ayant fait autrefois une division de cuirassiers et ayant conservé leurs grands chevaux, ils faisaient partie du corps de Sawoini qui était venu de Moscou. La Russie mettait en mouvement ses dernières forces; les correspondances que je saisis là m'apprirent les troubles qui régnaient à Moscou même.

A Poniewierz je convoquai un conseil de guerre, quoique je leur sois si contraire; mais ici l'opération militaire se liait au besoin de la patrie. Il s'agissait de savoir, si nous devions retourner en Pologne ou continuer la guerre en Lithuanie; mon avis, que je me gardai bien de prononcer, était que la continuation de la guerre était presqu'impossible; mais je savais que mon devoir était de la faire ou au moins que c'était plus avantageux à notre cause. — Pour avoir pourtant une chance de succès, ou au moins pouvoir rester plus long-tems en Lithuanie, il me fallait la conviction que la troupe le désirait avec enthousiasme, car c'était seulement ce qui pouvait nous faire réussir ou du moins nous faire durer plus long-tems. Il y avait douze officiers supérieurs moi compris; je posai donc la question suivante: *Devons-nous tâcher de nous maintenir dans le pays, en attirant l'ennemi vers la Courlande, ou devons-nous tâ-*

cher, par le chemin que je me propose de suivre, de retourner en Pologne? Je vous avertis cependant, messieurs, que je vous demande votre avis; mais je ne vous promets nullement de me ranger à la pluralité. Il y eut deux ou trois voix qui me dirent, pourquoi nous consulter, si vous ne voulez pas suivre notre avis? Je leur répondis: Je vous consulte, car je le veux et je commande; je prends sur moi la responsabilité de la chose comme commandant, mais aussi veux-je commander, et le bien de la chose exige le secret absolu. Les mêmes trois voix me dirent: Nous vous demandons de dire votre avis au colonel Sierakowski, et alors nous serons tranquilles; le colonel alors prit la parole et me dit: Oui, général, nous voudrions savoir, où vous nous menez, quels sont vos plans, etc. Je leur répondis, messieurs, vous voulez que je consulte le colonel, et lui il fait semblant d'ignorer mes plans; je vous promets donc et vous donne ma parole d'honneur que dès ce moment il ne saura rien; vous voyez bien, que comme le pilote tient en main le gouvernail toute la marche, je tiens la carte à la main, et vous voyez à mes côtés le colonel auquel je confie tout; puisque cette confiance ne lui suffit pas, dès ce moment il ne saura rien,

absolument rien, et ne recevra que l'ordre de marcher; le commandement ne peut pas se partager. Si j'avais la conviction que c'est nécessaire, je préférerais le céder à un partage qui ne peut être profitable, et, saisissant mon bonnet, je dis: Si celui-là connaissait ma pensée je le jetterais loin de moi et marcherais nu-tête. Le résultat des votes fut, huit voix pour retourner et quatre pour se maintenir dans le pays; quoique ma voix, que je signai de mon nom, fût donnée pour rester, je voyais moi-même l'impossibilité de le faire; mais je votai pour rester, sentant que c'était mon devoir et aussi pour ne pas trahir mon plan. Le lendemain j'eus une fausse alerte, ce qui était facile à prévoir avec de jeunes soldats qui savaient bien que nous étions entourés d'ennemis. Je reçus 587 roubles en argent de dons gratuits des citoyens, ce qui me mit en état d'envoyer deux émissaires à Wilna, et un autre avec mon rapport au général-en-chef, et me laissait de quoi m'aider en cas de besoin. Je disais dans ce rapport au général-en-chef, que, voyant que les autres colonnes allaient en Prusse, je m'enfonçais dans le pays pour attirer à moi l'ennemi, et, n'osant lui dire la direction que je prendrais, je lui écrivis seulement que je

manœuvrerais de manière à avoir toujours un chemin libre, mais que du reste j'exécuterais les ordres qu'il pourrait m'envoyer.

Le 14 Juillet après avoir fait faire la soupe et avoir reçu la nouvelle, que le corps de Sawoini était en marche pour revenir à Poniewierz je quittai cette ville et arrivai le même jour à Rogow, où j'avais déjà été en marchant de Wilna vers Szawle; je trouvai la maison totalement pillée, tous les meubles en accajou enfoncés et brisés; on s'était emporté jusque même à détruire des souvenirs historiques, que le maître de la maison avait rapportés de Rome, où il avait voyagé. C'était un officier, qui était à présent mon prisonnier, qui avait commis ce dégât. En passant à côté de Rogowek, terre du comte K***, j'envoyai le major du 18^{me} Korewa avec un ordre donné sous peine de mort, que le comte eût à me prêter cinquante mille florins, pour le compte de la banque de Pologne; je donnai cet ordre sous peine de mort, pour qu'il pût, en cas de besoin, se dire y avoir été forcé; mais c'était superflu. Le comte était absent et sa femme retint l'ordre sans donner le sou; j'avais pourtant besoin d'argent absolument. — Heureusement que j'eus la précaution de donner cinquante chevaux d'escorte au major;

autrement il aurait pu être pris, car le corps ennemi de Sawoini était revenu à Poniewierz à marches forcées, et ses éclaireurs me suivaient déjà depuis cinq heures du soir. Je partis à cinq heures du matin de Rogow en prenant la direction de Kowarsk par Troupi; dans ce dernier endroit je fus agréablement surpris de rencontrer des dames de notre connaissance, c'était Madame R*** avec ses bien aimables filles, qui étaient déjà venues avec bon nombre de citoyens nous voir à Meyszagota, avant notre attaque contre Wilna; elles étaient errantes depuis trois mois, comme presque tous les habitans plus riches, qui étaient traqués par les Czerkass ou plus encore par les Bourlaques, (paysans, colons russes) gens les plus lâches et les plus atrocement cruels, que le gouvernement avait armés pour l'effroi du pays; c'était une manière de battre monnaie comme celle qu'on a reprochée à la convention nationale française. Chacun fuyait les atrocités, et il était tout simple que, trouvant un refuge dans nos camps, ils s'y rendaient pour avoir la vie sauve et ne pas être exposés aux Bourlaques ou traînés comme suspects dans les cachots. Beaucoup de personnes, forcées de fuir par des moyens comme ceux-là, ont quitté leurs terres et par suite le pays, et aujour-

d'hui on séquestre leurs propriétés, on emmène leurs enfans presqu'à la mamelle, pour en faire des janissaires qui reviendront un jour faire palpiter de joie le cœur du Czar légitime, quand il verra avec quelle fureur le frère égorgera le frère. — Oui, je vois que j'ai eu tort en comparant la conduite de l'empereur Nicolas à celle de la convention ; je me trompe, sa conduite est incomparable ; la convention nationale respectait les enfans et même les adolescens et pas un de ses décrets n'approche des ukases de S. M. légitime ; et d'ailleurs que punissait la convention? et lui, qu'ose-il-punir? elle punissait dans sa fureur des crimes plus ou moins véritables commis envers la patrie ; mais lui, il punit de sang-froid les enfans d'avoir eu des parens aimant leur patrie. Dieu, qu'il ose invoquer comme pour montrer par un blasphème qu'il n'y a rien de sacré pour lui, a-t-il mis dans le cœur des Polonais l'amour de la patrie, cette source d'où découlent toutes les autres vertus, pour qu'ils ne soient que le jouet de la politique, tantôt faussement mielleuse, tantôt atrocement cruelle de ceux qui ont fait ce criminel partage ! Non, dans ses décrets immuables, il a voulu nous châtier, mais il faut espérer que les dernières atrocitées ajoutées à soixante ans de mal-

heurs ont comblé la mesure de nos peines; le tour du châtiment pour les instrumens de nos tourmens paraît être proche. Ne semble-t-il pas déjà, qu'on entend un sourd frémissement, précurseur d'une tempête effroyable qui s'approche! le calme qui paraît se remettre, n'est-il pas l'interruption de l'orage qui cesse quelquefois tout-à-coup, pour éclater bientôt avec d'autant plus de fureur! — Mais il est tems de revenir au récit de mon expédition.

Après avoir déjeûné au village de Troupie, nous marchâmes de plus en plus, suivis par l'avant-garde ennemie jusqu'à un village, situé à deux lieues en avant de Kowarsk; un petit bois marécageux, situé à une demi-lieue en arrière de la position que j'y pris, et dans lequel j'établis mon infanterie à cheval, que je fis soutenir par la cavalerie de Janowicz, arrêta la cavalerie ennemie; la chaleur était insupportable; je fis une halte de plusieurs heures pour faire faire la soupe et attendre que la chaleur diminuât. — Dans cet endroit je reçus la confirmation de la nouvelle, que j'avais déjà reçue à Poniewierz et qui m'annonçait que le colonel Litwinow avec les bataillons qui avaient tenu les positions de Birze, Rakiszki et Jeziorossi, s'avançaient

vers moi par la route de Komay et Swiadosz ; on me disait même d'avoir vu de l'infanterie ennemie sur ma gauche ; mais la reconnaissance que j'envoyai au lieu désigné n'y vit rien ; à quatre heures de l'après-midi je me mis en marche vers Kowarsk où j'avais la Ste Rzeka à passer et où j'avais envoyé mes sapeurs quelques heures plutôt, pour me préparer un passage, soit gué, soit pont. La cavalerie régulière ennemie s'approcha, mais pas plus d'un escadron qui avait l'air de nous suivre, comme pour savoir seulement où nous allions. Craignant d'être attaqué au passage de la rivière, je pris position avec deux pièces sur une hauteur, derrière laquelle était un ravin escarpé et horriblement graveleux, qu'il fallait descendre ; mon infanterie était aux deux tiers nu-pieds ce qui retardait la descente, le chemin étant en outre à peine praticable pour l'artillerie ; heureusement que l'ennemi ne nous attaqua pas à ce passage ; tout passa à gué. Arrivés sur l'autre rive, nous reçûmes une fausse nouvelle, mais qui vint bien à propos pour ranimer les esprits, qui étaient tristes et même un peu moroses de ce que je ne voulais pas dire où je marchais ; on nous dit que le général en chef Skrzynecki avait battu les Russes, et était près de Grodno ; les

détails étaient tellement précis qu'il était presqu'impossible de ne pas y croire; on me disait qu'on amenait des blessés de là à Wilna; plus tard j'appris que c'était le partisan Z*** qui s'était retiré là, après l'attaque sur Wilna. Je voyais bien le mécontentement d'une partie du corps, qui allait même jusqu'à la désertion; mais je préférais la perte de quelques hommes à celle de tout le corps; d'ailleurs je voyais, que le mécontentement entre les officiers était seulement semé par un individu intrigant, je ne voulais donc pas y faire attention et mes mesures étaient prises en cas qu'il eût poussé la chose trop loin. — Oui, l'ennemi en armes n'était pas mon seul souci. J'appris aussi à Kowarsk qne les employés de Wilkomierz, alarmés par les hussards chassés de Poniewierz, avaient fui et avaient passé par Kurkle et le chemin de Gedroicy pour aller à Wilna, et cela pour faire le détour d'un bois situé entre Szyrwinty et Meyszagota sur la route de Wilna où j'avais laissé un partisan avec vingt-sept hommes, ou plutôt je les y avais envoyés de Wilkomierz déjà quand l'ennemi était devant moi; ce partisan fut obligé de le tourner; j'y avais placé avant lui un de mes plus braves officiers de ligne, mais il revint ne sachant comment mener cette guerre. —

J'envoyai donc cet homme qui n'avait jamais servi, mais qui avait été quelques semaines lieutenant d'un partisan et avait appris de lui à se défendre avec dix hommes contre 300; il en avait si bien profité, que cette route était absolument abandonnée et qu'on préférait faire un détour de dix lieues qu'à passer par la forêt où il était; je suis sûr que, si nous avions agi sans toucher aux partisans, nous réussissions immanquablement. Oui, je le répète, dans une insurrection, il faut se borner pendant quelques mois à ne pas autrement employer l'infanterie que dans les bois et pour les attaques de nuit; la cavalerie seule peut être employée tout de suite en rase campagne, ayant la faculté de se disperser et d'aller par petits détachements rejoindre tel partisan de bois qu'on leur assignerait, jusqu'à ce qu'on les rappelle sur quelqu'autre point pour y agir en masse. Comme les bruits sur la marche de la colonne de Litwinow se confirmaient et qu'on m'assurait même qu'il devait venir à Onikszty pour la nuit, je résolus de pousser plus loin, en dépassant Kurkle, pour qu'en cas d'attaque le lendemain je ne fusse pas exposé à être attaqué par deux points, savoir par la route de Kowarsk et par celle d'Onikszty. Tout le principe que je suivis dans ma marche, fut

de forcer l'ennemi à se joindre, pour qu'il ne pût m'attaquer que sur un point et de tâcher moi-même d'avoir deux sorties pour me retirer; car avec deux pièces d'artillerie et de l'aplomb, dans ce pays presque toujours fourré, je pouvais arrêter les plus grandes forces assez de tems pour me retirer en ordre, et par là atteindre mon unique but.

Je partis très-matin de Kurkle, vu qu'un officier, que j'avais laissé près de la S^te^ Rzeka avec un détachement de Lithuaniens pour planter par là un partisan, revint la nuit me dire que des forces considérables étaient arrivées à Kowarsk. J'arrivai vers les huit heures du matin à Awanta, je n'y laissai qu'une grande garde de cavalerie et pris position sur une hauteur considérable à une petite lieue de la ville, ma gauche appuyée à un lac, ma droite à un bois qui venait en même tems rejoindre la grande route à quelques portées de canon derrière ma position. La cavalerie de Posen campait sur ma droite, dans un bois situé devant la forêt en question; Janowicz avec le reste de la cavalerie à gauche, entre le lac et Awanta, faisant l'arrière-garde, mes pièces en batterie sur la hauteur et tout le corps prêt à combattre. Dans cette position je fis faire la soupe, le lac permit de rafraîchir

les chevaux et les gens, la chaleur étant insoutenable. Vers une heure et demie mes avant-postes et ma grande garde furent vivement repoussés d'Awanta, et dans l'instant même parut un corps d'armée considérable marchant serré et d'un pas accéléré; il crut sûrement me surprendre, mais ma position était telle que je n'avais rien à craindre, au moins sous le rapport de la surprise; une forte colonne de plusieurs escadrons de cavalerie ouvrait la marche, quatre pièces légères la suivaient; venaient trois ou quatre bataillons d'infanterie et une nombreuse artillerie suivie de cavalerie plus nombreuse et d'une infanterie présentant une masse formidable; j'envoyai au colonel Radziszewki (qui avait été placé avec le 26me régiment de 500 hommes à-peu-près, avec les bagages et les blessés, à l'entrée du bois en arrière,) l'ordre de filer vers Malata; bientôt l'ennemi commença à canonner la cavalerie de Janowicz qui avait reçu l'ordre de même que les Posaniens de céder pas-à-pas, pour mettre entre elle et l'ennemi la position resserrée entre le lac et le bois. L'artillerie ennemie protégée par la cavalerie suivit le mouvement; mais malgré son feu assez continuel je n'essuyais aucun dommage et n'eus que deux hommes blessés. Pour avoir

pourtant le tems de faire passer le bois à mon infanterie et à mes pièces, je fis, quand l'ennemi s'approcha, un mouvement en avant avec toute ma cavalerie, à-peu-près 1000 chevaux, ce qui fit croire à l'ennemi que j'allais accepter le combat; la hauteur où j'étais placé lui empêchait de voir le mouvement rétrograde que faisait mon infanterie; il prit un ordre de bataille formel ce qui me donna le tems nécessaire pour mettre ma colonne en marche; je répondis par quelques coups de mes grosses pièces pour en imposer davantage à l'ennemi. Après une demi-heure d'attente, comme l'ennemi se massait dans une espèce de ravin (bas-fond) qui, venant de la gauche à la droite, était devant moi, et que ses forces, y arrivant de la gauche, ne paraissaient pas, cela fit croire aux Lithuaniens qui m'accompagnaient et me servaient de guides, que l'ennemi profitait du ravin, et me tournait par un chemin qu'ils disaient exister sur ma droite et qui selon eux devait me couper la route de Malata; comme je voyais que l'ennemi était au moins trois fois plus fort que moi, qu'en outre il avait passé par tant d'endroits ou j'avais séjourné, et qu'il pouvait connaître mes forces à fond, je crus qu'il détachait une partie de son corps pour

me couper, et allait m'attaquer avec l'autre. Je renvoyai donc mes dernières pièces en arrière et me préparais à les suivre, à peine étaient-elles parties, que l'infanterie ennemie déboucha du ravin sur deux colonnes, si mes pièces y avaient été, j'aurais pu les attendre, et leur envoyer quelques bordées de mitraille, et, au pis aller, accepter le combat; la position m'était tellement favorable que je ne pouvais en trouver de meilleure; mais à plus de 200 lieues de Varsovie avec le peu de munition que j'avais, et mes jeunes soldats, il eût été téméraire d'accepter un combat contre des forces aussi supérieures que je pouvais éviter, d'autant plus que les Lithuaniens, qui m'accompagnaient, m'avaient promis que depuis Awanta le pays était continuellement fourré. Je me retirai donc, laissant la dernière arrière-garde, composée de quatre escadrons, à Janowicz. J'avais envoyé l'ordre à Matusewicz de garnir le bois, par lequel j'allais passer, avec 200 hommes d'élite de son bataillon, pour arrêter l'ennemi tout court, s'il voulait me poursuivre; je leur donnais moi-même l'instruction en passant à côté d'eux, et leur ordonnai de me rejoindre le soir à Malata, étant sûr qu'ils pourraient tenir jusqu'au soir, le bois étant fort touffu. La cavalerie en-

nemie suivit vivement Janowicz, mais cet habile officier entra dans le chemin qui était bien mince sans la moindre perte, et l'infanterie le protégea.*)

Au sortir du bois qui avait à peine une demi-lieue, je m'arrêtai de ma personne pour boire de l'eau, en attendant le retour de mes sapeurs que j'avais envoyés entraver avec des abattis le chemin dont m'avaient parlé les Lithuaniens. Un feu vif de mousqueterie m'apprit que mes chasseurs lithuaniens étaient engagés; trois coups de canon tirés coup sur coup firent cesser le feu; je crus que l'ennemi, voyant l'impossibilité de passer, s'était retiré; d'autant plus qu'ayant fait six lieues plus que moi, et vu la grande chaleur je pensais qu'il voudrait prendre du repos; aussi fus-je bien surpris quand Janowicz me fit rap-

*) Je n'ai pu jusqu'aujourd'hui savoir les forces de l'ennemi qui était à ma poursuite; mais je sais qu'outre le corps de Sawoini composé d'une brigade d'infanterie et d'une autre de cavalerie et de douze pièces qui me suivaient pendant toute ma marche, la division Hilkow de cavalerie me suivait aussi, (comme me l'a dit à Jablonna le général Dellingshausen, mais plus tard elle fut rappelée pour aller en Pologne), de même que le colonel Litwinow avec les bataillons retirés de Birze, Rakiszki et Jeziorossy; je crois que ce jour ils y furent tous.

porter que l'ennemi débouchait en force, et qu'il demandait à être soutenu. J'arrêtai alors l'infanterie à cheval, je fis rebrousser la cavalerie de Posen, la formai en bataille et renvoyai en toute hâte ma grosse artillerie, qui avait si peu de coups à tirer, à Sierakowski qui conduisait ma colonne, faisant revenir les deux pièces de 6 du lieutenant Kaczanowski, qui quoiqu'à pied marchait lestement. Bientôt parut l'artillerie ennemie et commença à nous canonner. Je me retirais tantôt en échelon, tantôt en échiquier, suivant la nature du terrain; mes pièces reculaient tour-à-tour, c'est-à-dire, que l'une d'elles tirait et l'autre allait prendre position en arrière. Le pays était malheureusement, contre la description des Lithuaniens, absolument nu; c'étaient des collines continuelles avec des fonds marécageux; heureusement que ma droite était assurée par un lac très-étendu que je côtoyais durant toute la marche; malgré cela, je crus que mon corps en était à sa dernière journée. L'ennemi avançait avec impétuosité, et ses pièces tiraient à boulet, tandis que d'autres à couvert par la cavalerie avançaient et tiraient à mitraille; je profitais de chaque monticule, de chaque touffe d'arbre, pour faire mettre pied à terre à mon infanterie à cheval et protéger

par là ma cavalerie. J'envoyai à Sierakowski à plusieurs reprises l'ordre de profiter de la première position favorable pour me soutenir; mais il n'en trouva pas. Mon infanterie était trop jeune pour tenir en champ ouvert; une charge de cavalerie l'aurait anéantie. Je regrettais au-delà de toute expression de ne pas avoir accepté la bataille là où j'avais campé; enfin, toujours au pas avec des haltes fréquentes j'arrivai en vue de Malata. Je laissai alors le commandement au brave Janowicz, dont j'eus beaucoup à me louer dans cette journée, et courus à Malata pour voir si je pouvais y tenir. Sierakowski avait très-bien employé le terrain, les pièces, placées à distances dans des endroits convenables, présentaient un large front qui donnait un feu croisé sur chaque point; je fis entrer celle de Kaczanowski en batterie, envoyai à Janowicz, qui avait presque toute ma cavalerie, l'ordre de se porter à gauche de la ville et de se déployer sur les hauteurs en appuyant sa droite à la ville; ma droite était à couvert par un lac dont ce pays abonde. Je fis abattre les haies et en formai des espèces de barricades; je fis avancer des tirailleurs d'infanterie dans les jardins, ce qui arrêta la cavalerie ennemie; il était plus de huit heures et demie. On peut donc voir que

nous avions cédé le terrain pied à pied, puisque nous avions été sept heures, à faire un peu plus de trois lieues. Mes bagages ayant vu que l'ennemi me poussait si vivement et que Malata n'était pas à tenir, et ayant entendu dire que je devais prendre la route de Lebonari, avaient pris cette direction; mais comme je m'étais aperçu que ceux qui s'étaient donnés comme connaissant le pays, l'avaient mal jugé sous le rapport militaire, et qu'en outre la route de Lebonary me menait à Swienczany où était le général Doctorow avec quelques pièces et quelques bataillons d'infanterie et un régiment d'uhlans, forces que je ne pouvais plus songer à attaquer, étant suivi comme je l'étais, je me décidai, d'après la carte, à marcher sur Inturki, où un pont, d'une centaine de toises, situé au milieu d'un lac de quatre lieues de longueur, m'assurait un abri, une fois que je l'aurais franchi. Je fis donc revenir mes bagages, quoique l'ennemi me canonnât vivement, pour leur faire prendre la route d'Inturki. Entre les deux routes, celle où ils étaient et celle d'Inturki, était un lac qui avec la pointe entrait presqu'en ville; ce fut donc par la ville qu'ils durent repasser; le feu de l'ennemi devenait de plus en plus vif, car il avait profité du terrain mon-

ticuleux pour faire avancer des pièces qui tiraient à mitraille ; je fis riposter avec la mitraille voulant faire croire à l'ennemi que je voulais à toute force passer la nuit à Malata ; lui, de son côté, craignant sans doute pour Wilna absolument dégarni, voulait, à ce qu'il paraît, s'assurer de Malata, pour être sûr que je ne prendrais pas la route de cette ville par Gedroicy. Enfin après une longue canonnade à laquelle j'étais forcé, par le peu de munitions, à répondre aussi peu que possible, je reçus le rapport que les bagages avaient repassé sur la route désignée ; je fis retirer mes pièces une à une à force de bras pour cacher le mouvement à l'ennemi ; le soir me favorisait ; mais son infanterie tiraillait déjà avec la mienne. Après que toute les pièces furent parties, excepté une seule, que je retins plus long-tems, je fis sortir l'infanterie de la ville ; un bataillon du 18^{me} prit une direction par une hauteur qui pouvait le faire voir à l'ennemi ; je le rappelai et demandai quelqu'un pour le conduire par un chemin caché.

M.^{r} Gecewicz, un de mes aides-de-camp (frère du gouverneur de ce nom), homme qui avait servi en Espagne, et qui devait me servir de guide dans la direction que je prenais (ses terres y

étant situées), s'offrit à conduire ce bataillon; à peine l'avait-il conduit hors de la ville qu'un obus le frappa au ventre et l'étendit raide mort; je fis retirer le reste de l'infanterie à la suite de la dernière pièce et envoyai à Janowicz l'ordre de se mettre vis-à-vis de la rue par où nous sortions de la ville, pour nous protéger. L'infanterie ennemie entrait déjà de tous côtés en ville; un jeune officier, le sous-lieutenant Liberadski dont le père, capitaine du 18me, avait péri à Raygrod, fut coupé et pris en ville avec 30 ou 40 hommes; je ne sais réellement pas comment nous sortîmes vivans de cette petite ville; des bordées de mitraille continuelles et la mousqueterie assez bien dirigée auraient dû nous tuer beaucoup de monde. Les Lithuaniens, qui m'entouraient et qui voyaient pour la première fois un feu soutenu, me demandèrent en grâce de me retirer; mais j'avoue que je n'aurais pas voulu survivre à mon petit corps qui m'avait suivi avec tant de confiance et je regardai cette journée comme devant être la dernière pour lui. Enfin l'infanterie sous la protection de la cavalerie put gagner un bois situé sur le chemin que nous prenions; mais l'ennemi acharné à notre poursuite dépassa Malata, et quoiqu'il fît sombre, ne cessa de nous canonner; la cavalerie souf-

frit encore, et le dernier coup de canon me fut bien sensible, car il atteignit un de mes plus braves officiers de la cavalerie de Plock, le capitaine Budziszewski, auquel un éclat d'obus enleva une partie de la cuisse et trois doigts de la main droite. (Je le ramenai à Varsovie où il était à-peu-près guéri avant notre sortie.) Les cris de douleur que lui et les autres blessés poussaient, la difficulté de la nuit, et l'idée d'être, côte à côte avec un ennemi tellement supérieur, à 200 lieues de tout secours étaient accablans, surtout après la mort de mon guide Gecewicz. L'ennemi n'osa pas nous suivre dans le bois, où l'infanterie était en mesure de le bien recevoir aidée par les ténèbres, tout put enfin filer tranquillement. L'ennemi avait fait près de dix-huit lieues ce jour, outre les marches forcées qu'il avait faites depuis sa sortie plus qu'inutile de Poniewierz; je n'en avais fait que douze, mes gens avaient bien dîné et n'avaient pas marché durant la chaleur de neuf heures à deux heures, je résolus donc de marcher à Inturki sans m'arrêter; le chemin très-mince que suivait le corps était rassurant, quant à la crainte d'être poursuivi, surtout la nuit; un grand lac sur notre gauche, et une montagne boisée sur la droite me rendaient absolument tranquille, pour mon

arrière-garde; il n'en était pas de même pour le pont à Inturki.

Les habitans me disaient que les patrouilles ennemies, venant de Niemenczyn, les visitaient fréquemment; une patrouille qui, pour sa sûreté, aurait pu brûler le pont, pouvait me perdre; le corps fit donc une petite halte, et moi, je pris l'infanterie à cheval, 140 hommes, mes nageurs et sapeurs à cheval, 46 hommes, et un escadron de cavalerie et marchai au petit trot à Inturki. Je trouvai le pont en très-bon état; je le passai et envoyai tout de suite des cavaliers aux villages environnans pour faire amener de la paille. J'attendis le corps près du pont; tout passa de sorte qu'à deux heures du matin je pus commencer à le détruire; mes sapeurs y travaillèrent avec zèle, et quand le pont fut détruit je mis le bois en tas sur les piliers mêmes, mais tellement entrelacés de paille, que j'étais sur qu'une fois le feu mis, il ne resterait pas un morceau de bois qui ne fût brûlé; je ne voulais pas mettre le feu trop tôt pour ne point détourner l'ennemi de ce point; ce ne fut qu'au moment de me mettre en marche que je le fis incendier; une heure plus tard un détachement de cavalerie ennemie y arriva.

Chapitre cinquième.

Surprise à Podbrodzie. Passage de la Wilia. Marche vers le Niemen. Passage de ce fleuve.

Je pris, après avoir mis cette entrave entre moi et l'ennemi, la direction de Podbrodzie où un pont sur la Scheimana, rivière encaissée, me forçait à passer (voulant couper la route de Wilna à Dunabourg). Étant à deux lieues de Podbrodzie, un homme (administrateur de terres seigneuriales des environs,) arrivant de là, me dit que le pont était gardé par deux mille hommes, et qu'on attendait encore du renfort, qu'il avait vu les deux mille hommes de ses yeux. Je cite ce fait entre soixante autres fausses nouvelles que je reçus dans cette marche, pour prouver seulement, comme il faut être sur ses gardes, pour ne pas se laisser abuser par des rapports de ce genre. Cet homme n'était peut-être pas mal-intentionné, mais si je m'étais laissé tromper ou si j'avais hésité ou changé de direction, j'aurais peut-être péri; mais force me fut d'être déterminé, car que me restait-il? Sur ma droite à Niemenczyn ou-

tre la difficulté du passage de la Wilia, il y avait un bataillon, et quelques cents chevaux, et à ce qu'on disait du canon; à gauche à Schwienzany le général Doktorow; derrière moi Sawoini, que j'avais assez vu la veille; il n'y avait donc de salut pour moi qu'en attaquant en désespéré s'il le fallait tout ce qui était à Podbrodzie.

Je marchai donc aussi rapidement que possible, et arrivai sur le midi à un petit village situé à une très-petite lieue de Podbrodzie; en route j'appris d'un brave cultivateur qui s'offrit comme guide, qu'il n'y avait qu'une compagnie d'infanterie et 30 ou 40 uhlans. Je fis faire halte dans ce petit village (Kabaczek,) chacun se rafraîchit avec ce qu'il avait sur soi, et après une heure de repos, je fis prendre les armes et monter à cheval. J'avais bien pris mes informations sur la position, et je savais qu'on sortait du bois à une petite portée de fusil de la maison de poste qui servait de réduit à l'infanterie de l'ennemi; sa cavalerie occupait un cabaret de l'autre côté du pont. — Je pris avec moi l'infanterie à cheval, la cavalerie de Posen et une pièce de Kaczanowski et devançai au petit trot la colonne; au moment de déboucher du bois pour prendre le galop, il me vint encore un avis

que le pont était couvert par une batterie : mais il n'y avait pas à hésiter ; Brzezanski reçut l'ordre de passer le pont ventre à terre, en renversant tout ce qui s'y trouverait et de cerner les uhlans ; le jeune Sawicki, lithuanien, soldat des escadrons de Posen devança tous ses camarades et passa le pont le premier en essuyant quelques coups de feu ; l'infanterie à cheval reçut l'ordre d'attaquer la maison de poste, et un escadron, de rester avec moi près de la pièce de canon. Tout réussit le mieux du monde ; les uhlans avaient, je crois, été avertis et étaient prêts à mettre le pied dans l'étrier, quand ils furent cernés, et malgré quelques coups de pistolets tirés à travers les portes, ils furent obligés de se rendre avec leur officier. L'imprudence d'un de mes officiers qui, en sortant du bois, avait fait feu sur les vedettes à pied, donna le tems à l'infanterie de s'enfermer dans la maison de poste. Ma brave infanterie à cheval arriva au galop et mit pied à terre devant les portes et les fenêtres ; un feu vif s'engagea, et les Russes se défendirent hardiment ; l'escadron qui était près de moi s'élança jusque dans la cour de la maison de poste, où il perdit un homme ; ne voulant pas perdre du monde inutilement, je fis tirer deux coups de canon à demi-por-

tée de fusil dans cette maison, alors tout se rendit. Le capitaine avait péri, de même que quelques soldats; nous prîmes 150 hommes d'infanterie et trente uhlans superbement montés, 40,000 cartouches d'infanterie, de l'eau-de-vie, du biscuit et trente chevaux de trait; mais ce qui était une vraie trouvaille pour moi, c'était un assortiment d'ustensiles de sapeurs: hâches, scies, chevilles etc.; mes sapeurs n'avaient que de mauvaises hâches de paysan, et j'allais avoir deux rivières à passer, la Wilia et le Niemen. Tout fut expédié si rapidement que pas un homme ne nous échappa et que, la colonne arrivant avec Sierakowski, tout était déjà fini, de sorte que je pus faire marcher de suite, après avoir fait donner de l'eau-de-vie à la troupe. La cavalerie de Posen prit les chevaux des uhlans, et donna les chevaux nécessaires pour monter en artillerie à cheval les deux pièces de Kaczanowski; j'eus donc fortuitement de l'artillerie à cheval.

Après l'arrivée de la colonne, pendant le moment de halte et à peine un quart-d'heure après l'arrivée du corps, un juif voyageur accourut à moi en se plaignant qu'on lui avait pris 1000 ducats ou 2500 roubles en argent, quoique ma caisse n'eût pas 300 roubles, je lui dis en me doutant où je devais trouver

cet argent: Tu l'auras! Car je le répète pour l'honneur du corps, je n'avais qu'un seul homme qui fût capable de cette action comme de toutes celles qui me donnèrent de l'amertune dans ma marche. La cavalerie de Posen se distingua ici par sa bravoure et par un désintéressement absolu, ce dont son commandant Brzezanski lui donnait toujours l'exemple.

Comme les grandes routes dans une guerre de partisans sont toujours un point profitable, j'envoyai Janowicz à droite vers Niemenczyn parcourir quelques verstes dans cette direction, et je marchai moi-même avec le corps vers Swienczany; après avoir marché dans cette direction dix à douze verstes pour me trouver à hauteur du coude que forme la Wilia près de Michaliszki, je me jetai à droite dans un très-petit chemin de traverse et dans un pays très-boisé, et j'arrivai à Zolny pour y passer la nuit. La marche vers Swienczany avait un double but: elle pouvait faire croire que je voulais attaquer cet endroit, et m'éloignait de la Wilia, rivière avec laquelle je voulais couvrir et cacher ma marche à l'ennemi, pour passer le dangereux point entre Oszmiana et le Niemen en gagnant quelque avance sur lui; ce point était presque ma

seule inquiétude depuis Kurszany; je l'avais toujours considéré comme le seul point où nous pouvions échouer.

Si l'ennemi avait eu vent de ce que je voulais retourner en Pologne, il ne m'aurait pas suivi, mais il aurait tout commodément marché de Malata à Wilna et de là à Oszmiana, où il vint, comme nous le verrons plus tard, mais j'avais gagné une demi-journée sur lui, quoique je décrivisse la circonférence du cercle, dont il avait les rayons en son pouvoir. — Si de Podbrozie j'avais voulu côtoyer la Wilia, mon mouvement se trahissait dès le premier jour, et je n'y gagnais rien à cause du coude que la Wilia fait à Michaliszki que je tournai à deux marches d'avance, en marchant vers Swienczany.

Ma promesse faite au juif auquel l'on avait pris 2500 roubles, me porta bonheur. Le colonel Brzezanski, qui marchait avec son régiment à l'avant-garde, prit une voiture escortée par des soldats sur laquelle était un juif qui s'en disait le propriétaire; la voiture était remplie de pain de munition, et en la fouillant on trouva au fond 50,000 fl. de Pologne; je les déclarai de bonne prise, vu que j'avais absolument besoin d'argent. Le juif était trop mal vêtu pour être propriétaire de cet argent;

aussi disait-il qu'il était seulement envoyé par un autre juif pour faire des commissions à Wilna; comme il ne put se justifier par un seul mot d'écrit, je pris cet argent; mais pour ne pas faire d'injustice, je lui remis 5000 fl. en lui disant: Si je te fais injustice, avec les 5000 fl. tu regagneras tes 50,000 fl., et je lui delivrai en outre une assignation de 45,000 fl. sur la banque de Pologne ou sur les impôts de la Lithuanie, ce à quoi j'étais autorisé. (J'ai déposé mes comptes à la commission de la guerre et l'argent, 39,650 fl. à la banque de Pologne, déjà en Prusse, quand au moment même j'empruntais 35 ducats pour avoir de quoi faire la route de Cracovie. Je ne le dis pas pour m'en vanter, mais je dois le dire comme Polonais; partout nous avons agi de même. Après notre chûte tous les fonds furent rendus au trésor; comme je laissai une fortune considérable en Pologne, la banque aurait pu y renvoyer le juif, d'autant plus que ma fortune court risque d'être séquestrée sous un gouvernement arbitraire; mais dans la misère je serai encore plus riche que l'empereur de Russie ou les satellites qu'il pourra enrichir de nos dépouilles, car ma conscience pûre et tranquille me suivra partout.) Quelques centaines de pas plus loin, la

poste venant de Pétersbourg, menée par un courrier, tomba dans les mains de mon avant-garde.

C'était une journée heureuse, les soldats avaient repris joie et espérance et une grande confiance en moi; c'était la troisième expédition fortuite dans ma marche qui me réussissait; la première était celle de Mieszkuc, la seconde celle de Poniewierz et la troisième celle d'aujourd'hui qui nous avait si peu coûté et tant rapporté. Cette prise de poste où il y avait deux grosses malles de correspondance et des gazettes avait bien du prix à nos yeux; depuis plus de deux mois nous étions étrangers à l'Europe, à présent tous les journaux nous parvenaient à la fois. Je vis dans les lettres de Pétersbourg, que les esprits y étaient en fermentation, ou plutôt, j'y reçus la conviction que le sentiment du juste y fait aussi des progrès. Il est à espérer que les atrocités frauduleuses exercées contre nous, révolteront à la fin ceux-là mêmes qui aujourd'hui sont employés comme instrumens de la barbarie. Le courrier m'apprit aussi que la Courlande était en insurrection partielle; ce qui faisait que la poste n'y passait qu'avec de fortes escortes et un grand danger; nouvelle preuve des avantages immenses et incalculables que présentait le plan que j'avais proposé.

Arrivé à Zolny, je fis rendre au juif les 2500 roubles, (qui se trouvèrent là où je les supposais.)

Bientôt Janowicz revint, ramena vingt-neuf voitures de marchandises russes: vin, rhum, café, thé, sucre etc.; je ne permis pas d'y toucher, les chevaux seulement furent échangés et mon artillerie se remonta en changeant les chevaux fatigués. Agissant en représaille pour tant de propriétés privées que l'empereur de Russie, étant aidé en ceci de la Prusse, avait arrêtées dans toutes les banques, j'aurais certes pu prendre toutes ces marchandises; on voulut m'y engager, en disant qu'on ne faisait pas la guerre à l'eau-de-rose, mais je tins bon; nous étions pourvus de tout, c'est-à-dire de tout ce que le soldat peut demander: la viande, l'eau-de-vie et le biscuit ne nous manquaient jamais; en outre j'avais alors de l'argent, et j'étais au-dessus du besoin; je trouvais dont injuste de faire du tort à des gens, pour leur prendre ce dont nous pouvions nous passer. Pour me montrer leur gratitude, ils nous vendirent les citrons et le sucre trois fois plus cher qu'ils ne se vendaient à Wilna où ils se rendaient et d'où mes émissaires me les apportaient; car le singulier de ma marche était que pendant près de sept

jours j'étais toujours, malgré de fortes marches, à-peu-près à la même distance de Wilna.

Le 18 Juillet je marchai vers Niestaniszki et m'arrêtai pour faire la soupe à Sederyszky d'où j'envoyai un habile émissaire à Wilna, ceux que j'y avais envoyés de Poniewierz ne m'ayant pas rejoint; il est vrai que je ne leur avais pas dit où j'allais, mais je leur avais seulement enjoint de me chercher dans la direction de Dunabourg, car en la prenant il fallait absolument, qu'ils entendissent parler de moi, puisqu'ils avaient alors à traverser la même contrée que moi.

De Sederyszky j'envoyai mes sapeurs, mon infanterie à cheval, et deux escadrons de Plock pour bâtir un pont sur la Wilia à Daniszew; je confiai ce détachement au brave et entendu colonel Radziszewski qui connaissait la contrée; je donnai en même tems l'ordre à l'officier des sapeurs de prendre les cordages de tous les bacs sur la Wilia à côté desquels ils passeraient, sentant que je pourrais en avoir besoin au passage du Niemen.

Je vins coucher avec mon avant-garde à Niestaniszki, laissant le corps à une lieue en arrière; j'étais dans un pays abondant où aucun soldat n'avait passé, et où des fournitures considérables, ordonnées pour le magasin

de Wilna, me procuraient des vivres en abondance et toutes préparées.

Le 19 Juillet je partis assez tard de Niestaniszki, y ayant été arrêté par le besoin d'y laisser le lieutenant-colonel de la cavalerie de Plock, Izewski, non seulement un brave officier, mais un des caractères les plus nobles que je connaisse; une maladie qui avait commencé par le choléra, et qui s'était changée en fièvre ardente, que les chaleurs des journées et les fatigues avaient augmentée, ne lui permit plus d'aller plus loin; je laissai près de lui un médecin en chef d'un régiment russe que j'avais fait prisonnier, je crois à Poniewierz, et un officier russe avec quelques soldats auxquels je rendis la liberté et donnai de l'argent pour qu'ils eussent soin de lui, et j'écrivis en outre une lettre au général Doctorow en lui recommandant cet officier comme mon ami et il l'était réellement; car je l'estimais comme il le méritait; je suppose qu'il est mort, vu qu'il était trop souffrant. Bien des larmes furent versées par ses camarades, car malgré son jeune âge il était généralement respecté pour ses belles qualités.

Je m'arrêtai pour faire la soupe à Zodiszki, premier endroit où je touchai la Wilia; une patrouille de vingt cosaques y vint de l'autre

côté du fleuve et se retira vers Bystrzyca, ce qui me donna l'espoir que le corps ennemi était encore dans cette fausse direction, et que je pourrais gagner le Niemen avant lui. J'eus en même tems une fausse alerte; des habitans du pays accoururent me dire que l'ennemi me suivait par la route où j'avais passé, que l'artillerie à cheval et la cavalerie marchaient au trot. Cette apparition de l'ennemi sur deux points aurait dû me troubler, mais j'étais tellement habitué à ces bruits, qu'il n'en fut rien. Je cite ces faits pour montrer combien il faut se défier des fausses nouvelles; ce sont elles qui faisaient fuir près de Szawle Gielgud et Chlapowski, comme nous l'avons vu. Chlapowski, dans sa lettre sur les événemens militaires de la Pologne, osé faire imprimer: Nous attaquâmes Szawle, et heureusement nous ne le prîmes pas, car si nous l'avions pris nous aurions voulu y passer la nuit et l'ennemi venant en force nous y aurait atteints. Ainsi il se loue du bonheur d'avoir pu, avec une troupe d'élite, faire quelques marches forcées sans avoir vu l'ennemi, pour atteindre un endroit où il puisse déposer les armes. Cependant nous avons vu que trois jours plus tard je passai à côté de ce même Szawle, et que l'ennemi avançait avec

la même circonspection avec laquelle Chlapowski le fuyait. Il ne faut pas mépriser son ennemi, mais jamais le craindre, surtout sans le voir. Ici le mal aurait été de gâter la soupe aux soldats; mais je ne voulais pas les en priver, ni marcher à Daniszew avant d'avoir reçu le rapport, que je trouverais le passage prêt. J'envoyai une patrouille en-arrière, à plus d'une lieue, et elle se convainquit que la nouvelle était fausse.

Mon corps était déjà tellement aguerri à ces fausses nouvelles et tellement accoutumé à la précaution que je prenais toujours depuis près de deux mois, en plaçant chaque nuit deux pièces en position dans la direction que je voulais prendre et deux en-arrière pour repousser ceux qui auraient pu me suivre, qu'on pouvait dire qu'ils étaient tranquilles à force de dangers. On peut, je crois, comparer un général détaché avec un corps quelconque à un nageur qui a une eau profonde à passer; nage-t-il hardiment et avec calme, il passe et surmonte toutes les difficultés, mais s'il perd la présence d'esprit, ne pense qu'à l'abîme qui est sous lui, il se trouble, perd la tête et les forces, et se noie, souvent près d'atteindre la plage. Ce fut le cas de Gielgud en Lithuanie; nous étions plus de 12000 hommes, troupe

venue du royaume, y compris Chlapowski, Zaliwski, moi et la division Gielgud et trente-trois pièces de canon; ces forces pouvaient être triplées et quintuplées dans ce pays tellement ami et ne demandant qu'à donner. Mais l'idée d'être coupé rendait Gielgud toujours inquiet et indécis et il perdit ainsi la patrie. Bientôt je reçus le rapport de Daniszew, que le pont serait prêt pour sept heures; je me mis donc en marche et passai la Wilia le jour même; je résolus d'attendre à Daniszew le retour de mon émissaire que j'avais envoyé à Wilna de Sederyszki, et de faire reposer le corps près du pont que je ne fis pas rompre, pour être en mesure de mettre toujours la rivière entre moi et l'ennemi de quelque côté qu'il se présentât. — Dans cet endroit mon corps reçut largement sa solde, et mes sapeurs une gratification. 23,000 florins furent distribués comme solde dûe; je sentais d'autant plus la nécessité de le faire, que beaucoup de soldats lithuaniens me quittaient. Le 26^{me} régiment qui était formé dans cette contrée avait diminué de moitié, car fatigué par une longue marche chacun voulait revoir les siens; je crus donc qu'une bonne solde pourrait y porter remède. —

A Daniszew revint mon émissaire envoyé à

Wilna, et m'apprit que le corps ennemi qui me suivait n'y avait pas encore paru; que Wilna ne comptait pas trois mille hommes de garnison; et qu'on lui avait dit qu'on construisait un pont à Bystrzyca: c'était ce que je pouvais désirer de plus heureux. (Je le renvoyai de nouveau à Wilna, et il me rejoignit 4 jours plus tard à Dziencioly); cet homme, officier dans mon corps était brave au feu et s'exposait comme émissaire toutes les fois qu'il le fallait; que de beaux caractères pareils, je rencontrai là! Une patrouille que j'avais envoyée à Smorgoni prit un courrier envoyé de Minsk par le gouverneur Dolgoruki qui écrivait de sa main au gouverneur de Wilna, Chrapowicki, en lui demandant des informations sur mes forces et la direction que je prenais; il lui mandait qu'il avait fait marcher le général Safianow avec son corps entre les routes de Witepsk et Polock vers la Duna pour m'empêcher de passer ce fleuve. Le rapport du général Safianow était joint à cette missive, il y mandait qu'il n'avait que 1500 hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et cinq ou je crois sept pièces de canon, mais qu'il agirait de son mieux. Dolgoruki ajoutait, qu'en outre il avait placé à Wileyka un détachement (dont je ne me rappelle plus la force) et qu'il allait

lui-même inspecter les dispositions prises. Cette lettre me fit doublement plaisir, parce que je voyais qu'on marchait dans des directions diamétralement opposées à celle que je prenais, et qu'on ne savait rien sur la force de mon corps.

Ce qui diminuait ma joie, ce furent des lettres que portait le même courrier qui marchait avec la poste de Smolensk et Witepsk, et que j'interceptai. Il y en avait plusieurs écrites par nos malheureux compatriotes qu'on traînait comme suspects dans les cachots; elles étaient écrites des casemates de Smolensk; quelle résignation, quelle grandeur d'âme elles peignaient! On y mandait entre autres que le comte Gorski, maréchal du gouvernement de Wilna, était devenu fou de désespoir; c'était le plus honnête homme du monde, mais sans aucune décision dans le caractère; bon Polonais au fond de l'âme; mais soit faiblesse, soit d'autres motifs qui prouvaient seulement qu'il se laissait guider plutôt par son cœur que par sa tête, il céda aux promesses promulguées dans un décret de l'empereur et à celles du gouverneur de Wilna, et au lieu de se mettre à la tête de l'insurrection, à quoi sa place de maréchal du gouvernement, sa fortune et la confiance qu'on avait en son

noble caractère lui donnaient le droit, il se rendit à Wilna, y fut traité d'abord suivant son rang de maréchal, seconde place après le gouverneur et fut même proclamé par le journal officiel de Wilna comme étant revenu à ses devoirs et jouissant de l'amnistie. Mais par des ordres venus de Pétersbourg il fut enlevé de son lit la nuit, sans qu'on lui permît de prendre sa voiture ni aucun linge, ni de l'argent, et fut mené en Kibitka vers la Sibérie. Comme c'était un homme accoutumé aux aises de la vie, il tomba malade et tout se porta au cerveau; peut-être aussi le désespoir d'avoir cru aux promesses fallacieuses du monarque y contribua-t-il. D'autres malheureux des premières familles étaient traînés avec lui, des gens qui n'avaient pas quitté Wilna depuis le commencement de la révolution. On voyait dans leurs lettres la conviction de leur innocence et l'espoir, mais seulement l'espoir en Dieu, telle était la trompeuse amnistie du lâche tyran, qui, tremblant au fond de son palais où il craignait les hommes et la peste, signait à tour de rôle des promesses trompeuses, et des ordres traîtreusement barbares contre les victimes assez crédules pour croire à sa parole. Charles IX, après avoir signé l'ordre du massacre de la S^{t}-Barthélemi, est

mort en transpirant le sang; Nicolas a signé mille décrets plus lâches et plus cruels, puisqu'il condamne de sang-froid à une mort lente des hommes innocents, qui ont cru à sa parole; quelle sera donc sa fin?

Voyant donc que l'ennemi me supposait l'intention de passer la Duna (ce que ses émissaires, s'il en avait, avaient pu lui faire croire, puisque j'en parlais assez souvent sans jamais dire où j'allais), je me décidai après vingt heures de repos à faire la petite marche de Smorgoni, où j'arrivai le 20. Jusqu'à présent j'avais ménagé ma cavalerie et ne l'avais jamais employée en fortes reconnaissances ou patrouilles; mais ici je la jetai dans plusieurs directions pour donner le change à l'ennemi; comme j'y joignais toujours de l'infanterie à cheval (qui combattait à pied), cela faisait croire à l'ennemi que le corps était là où il n'y avait quelquefois que 60 chevaux; j'avais donc envoyé de Daniszew le capitaine Lem** avec 60 chevaux d'élite Samogitiens et de Plock et 40 hommes d'infanterie à cheval, pour alarmer l'ennemi sur la route de Wilna à Soly, en attaquant un détachement de recrues qui venait de passer Smorgoni et allait à Wilna en suivant la route nommée *route noire (Czarny Trakt)*; je lui donnai l'ordre de rester

toute la journée sur cette route et de marcher ensuite la nuit pour passer à Boruny sans être vu et de m'y attendre caché dans un bois.

J'avais aussi envoyé vers Wileyka un détachement pour enlever un autre convoi de recrues, mais l'officier d'infanterie ne suivit pas l'instruction donnée et se montra trop tôt, ce qui donna le tems au détachement de regagner le bac et de repasser la Wilia en retirant la corde de son côté ; quant à Lem^{oo}, il attaqua le détachement, lui tua une trentaine d'hommes et en blessa grand nombre, les ayant surpris au bain.

A Smorgoni je mis une contribution de bottes sur la ville, vu que mes fantassins n'en pouvaient plus ; ils avaient les pieds enflés de sorte que par pitié je demandai moi-même aux soldats souffrans de rester dans le pays, pour revenir isolément en Pologne après s'être refaits. Je fis aussi acheter tout ce qu'on pourrait trouver en fer et qui pourrait être nécessaire pour bâtir un passage sur le Niemen ; heureusement on trouva quelques centaines de gros clous.

En prenant position à Smorgoni je plaçai mon infanterie, mes bagages et mes pièces sur la route de Krewy, et la cavalerie sur toutes les autres avenues, pour pouvoir faire

marcher le matin l'infanterie, sans que la ville peuplée de juifs s'aperçût de son départ. Elle partit le lendemain 21 à quatre heures du matin et je ne quittai Smorgoni avec la cavalerie, que deux ou trois heures plus tard pour laisser l'ennemi, en cas qu'il y apprît mon séjour, aussi long-tems que possible dans l'incertitude de la direction que je voulais prendre; je crois que ce fut de la plus grande conséquence pour moi, comme nous le verrons.

J'arrivai à Krewy avec ma cavalerie vers midi, quand l'infanterie faisait déjà la soupe; je laissai à la cavalerie le tems d'en faire autant et j'employai ce tems à bien prendre mes informations, tant par rapport aux facilités que pouvait offrir chaque point de passage sur le Niemen, que sur la nature du terrain et du pays sur chacune des deux routes, qui étaient devant moi. La route directe de Mikolaiew passant par Wisniew était boisée et un peu marécageuse, mais plus courte; celle de Boiska passant par Olszany et Iwie découverte et plus longue. Aussi fut-on très-étonné et trouva-t-on mauvais, quand, au moment de me mettre en marche, j'ordonnai aux guides de me mener à Olszany par Boruny; mais je me décidai pour cette direction pour deux

raisons : Boiska était plus bas que Mikolaiew, je pouvais donc y faire descendre le bateau bac de Mikolaiew, où je ne pouvais songer à faire remonter celui de Boiska; et j'avais aussi la grande considération de me mettre au plus tôt sur la ligne perpendiculaire entre l'ennemi et le Niemen; car alors, profitant de la première bonne position, je pouvais l'arrêter avec une partie de mes forces et faire construire le passage sans crainte d'en être coupé; (et d'ailleurs, quand je quittai Smorgoni l'ennemi n'était pas encore à Oszmiana). Arrivé à Boruny, j'appris que le capitaine Lem** avait passé et l'on me dit qu'il était non loin de là dans un bois; on me fit savoir en même tems qu'une patrouille ennemie venait à l'instant même de quitter la ville en retournant à Oszmiana. Je marchai avec la cavalerie d'un pas plus accéléré pour occuper Olszany. Un officier, que j'envoyai en avant avec quelques chevaux, pour dire au capitaine Lem** de m'attendre là où il le rencontrerait, me rapporta que Lem** avait quitté la ville depuis long-tems, mais qu'on y attendait d'un moment à l'autre l'arrivée d'un corps russe qui campait depuis sept heures du matin à Oszmiana. J'avançai avec 30 chevaux au trot pour faire en personne une reconnaissance vers Osz-

miana et je trouvai toute la ville inquiète et étonnée de ce que nous venions dans un endroit où des forces si considérables étaient attendues. Les Russes, pour effrayer le pays, disaient être 12,000 hommes d'infanterie et 4000 chevaux. Ces forces étaient, j'en suis sûr, bien exagérées, mais comme je pouvais supposer que la garnison de Wilna avait renforcé ce corps, je pouvais facilement le croire. Mon angoisse fut grande; je regrettai presque de n'avoir pas pris la route de Wiszniew et Mikolaiew. Le corps arriva vers les neuf heures et demie; je le fis mettre en bataille, sur la place et dans les endroits où l'on pouvait combattre, et les soldats eurent ordre de ne pas quitter leur rang, mais de déposer les armes en faisceaux et de dormir en ordre. Je fis acheter de l'eau-de-vie que je payai le double de la valeur, pour avoir les juifs amis; je fis donner un peu de foin aux chevaux et allai aux informations. Un homme accourut avec un billet écrit par une dame des environs d'Oszmiana, qui me mandait que deux mille hommes d'infanterie avaient marché vers Grauzyszki, c'est-à-dire, vers ma gauche, et qu'une grande partie de la cavalerie avait marché vers Smorgoni. Je crus qu'on voulait me cerner, et ce furent quelques heures cruelles que

je passai en cet endroit. On me fit savoir, il est vrai, que le corps ennemi se plaignait d'une fatigue excessive ; les soldats disant qu'ils avaient marché deux jours et deux nuits de suite ; les miens, au contraire, avaient reposé à Daniszew et n'avaient pas fait pendant trois jours de marches trop forcées ; mais celle d'aujourd'hui était forte et ils venaient à peine d'arriver, tandis que l'ennemi était depuis 14 heures à Oszmiana. Je calculai qu'il s'était mis à 8 heures du soir en marche pour éviter les chaleurs qui étaient insupportables, et que jusqu'à minuit il pouvait faire les quatre lieues d'Oszmiana à Olszany ; je ne fermai pas l'œil un seul instant.

J'envoyai vers Oszmiana une patrouille de dix chevaux d'élite avec un officier lithuanien qui avait rejoint ma colonne seulement depuis quelques jours, mais que j'avais reconnu infatigable, intrépide et très-habile ; d'ailleurs il connaissait parfaitement la contrée et me promit de toucher Oszmiana, s'il en était besoin.

Les juifs d'Olszani, me voyant abordable, m'apportèrent une quittance du capitaine Lem°° qui avait mis une contribution sur la ville et cela en mon nom ; je la fis rembourser et fus bien peiné, d'autant plus que ce

jeune homme était capable et avait jusqu'à ce jour mérité ma confiance. A deux heures du matin, je fis éveiller la troupe sans bruit et me mis en marche vers Traby où j'arrivai vers les six heures du matin; je fis distribuer de l'eau-de-vie et du biscuit, tuer du bétail et donner la viande sans permettre de faire la soupe, mais pour être prêt à la faire à la première halte. C'est à ce soin de ménager le tems que je puis attribuer la réussite de mon expédition; le soldat, malgré les marches forcées, avait toujours le tems de dormir et celui de faire la soupe, et moi je dormais souvent descendant de cheval à l'avant-garde et me faisant éveiller quand l'arrière-garde approchait. Au moment de monter à cheval pour me mettre en marche, l'officier envoyé en patrouille vers Oszmiana revint et me rapporta que l'ennemi s'était mis en marche en quittant cet endroit le soir; mais probablement trompé par ma direction de Smorgoni à Krewy, et voulant m'atteindre au passage du Niemen qu'il supposait que je voulais exécuter près de Mikolaiew, il marcha à Boruny; c'est à ces quatre lieues qu'il fit ici inutilement, que je dois mon salut pour cette fois-ci; car les trois points, Oszmiana, Boruny et Olszany forment un triangle dont au lieu de parcourir un côté, il en parcourut deux.

Mon officier l'avait escorté jusqu'à Boruny et l'avait vu tourner vers Olszany, alors se cachant dans un bois, il en compta les forces et vit deux régimens de cavalerie, douze pièces de canon et quelques bataillons d'infanterie. Ce fut une grande faute de la part de l'ennemi; il voyait déjà que je prenais la direction du Niemen, il lui suffisait donc pour m'inquiéter au passage, de me faire suivre, (même dans la supposition que mon désir fût de passer ce fleuve à Mikolaiew), par une partie de ses forces, tandis qu'il aurait dû toujours marcher directement à Olszany avec le gros de ses forces. Car en passant le Niemen à Zboiska, tandis que je l'aurais passé à Mikolaiew, il pouvait me rejeter vers Minsk et Nieswiez, et dans ce dernier endroit il y avait six bataillons et dix escadrons des réserves de la garde.

J'étais donc sûr de n'avoir qu'à-peu-près cinq heures d'avance sur l'ennemi; mais il avait fait huit lieues de plus que moi, ayant marché toute la nuit; je voyais qu'il ne regarderait pas à la fatigue, mais qu'il voudrait à toute force m'atteindre au passage du Niemen.

A trois heures je me mis en marche. De Traby j'avais déjà envoyé en avant mon in-

fanterie à cheval, mes sapeurs et 60 chevaux de cavalerie, pour me préparer un passage sur le fleuve et faire descendre le bac de Mikolaiew. Quatre charrettes, chacune sous la garde d'un officier que je rendis responsable, menaient les cordages pris à quatre bacs de la Wilia; ces charrettes avaient peine à avancer, mais je leur fis donner des chevaux frais, sentant que ces cordages étaient mon salut. Je promis au lieutenant des sapeurs Siekerski de lui obtenir le rang de capitaine, si je passais le Niemen par ses soins.

J'étais étonné de ne rencontrer nulle part le capitaine Lem**. De Jakuny j'envoyai un bon sous-officier avec deux lanciers au trot avec un ordre par écrit qui lui enjoignait que partout où le sous-officier l'atteindrait, il eût à s'arrêter, et que s'il rencontrait l'officier de sapeurs il devait l'accompagner pour augmenter ses forces. Déjà les habitans m'avaient instruit qu'il se disait coupé et voulait faire la guerre à son compte; je n'aurais pas été contraire de planter un partisan dans la contrée; mais la contribution d'Olszany me paraissait un mauvais commencement. Bientôt mon sous-officier revint au galop, me disant qu'il n'avait rencontré le capitaine Lem** nulle part; mais qu'ayant atteint Iwie, petite

ville, où je devais passer, il avait appris que l'ennemi y arrivait par la route de Boiska, c'est-à-dire, qu'il avait passé le Niemen et marchait à ma rencontre; je me regardais comme perdu. Comme la ville de Iwie est située dans un pays ouvert, j'étais sûr que c'était un mouvement combiné pour me prendre dans cette position, afin que rien n'échappât. Voulant pourtant approfondir la chose et ne pas perdre de tems, je pris trois escadrons de Posen et marchai au petit trot à Iwie, la colonne me suivant au pas accoutumé. J'étais décidé de me jeter dans les forêts de Woloszyn ou sur le chemin de Lida; mais je croyais qu'il faudrait peut-être abandonner les canons.

A Iwie j'appris que le district de Nowogrodek avait seulement à présent fait son insurrection et que les hussards, que mon avant-garde avait rencontrés, étaient un escadron qui tenait garnison à Nowogrodek et qui fuyait l'insurrection. Mon officier de sapeurs ayant avancé hardiment contre eux ils avaient fui vers Mikolaiew et l'officier avait continué son chemin; cela me rassura. Mais ce qui vint troubler ma joie ce fut l'avis que ces hussards avaient, en fuyant, tout-à-fait détruit le bac, coupé les cordes en morceaux et abandonné au courant du fleuve le bois marchand qui était sur le Nie-

men. Je fis prendre tout ce que la ville et les terres seigneuriales pouvaient fournir de matériaux, cordage etc. pour le passage; j'envoyai ramasser autant de gens que possible avec des haches et expédiai le tout avec les escadrons de Posen au bord du fleuve. Je disposai mon infanterie entre Iwie et le fleuve dans de petits bois et broussailles, en l'échelonnant à cheval sur la route. Le soldat était accablé de fatigue ayant fait près de dix-huit lieues par une chaleur étouffante, et je savais bien que tout dormirait profondément; mais placés comme ils l'étaient, ils se réveillaient en bataille.

Je donnai au brave Janowicz l'ordre de tenir Iwie avec l'arrière-garde, composée de cavalerie, et lui remis une instruction par écrit, (ce que je ne faisais pas ordinairement) pour redoubler sa vigilance et lui marquer combien j'étais sûr qu'il serait attaqué la nuit. Déjà pendant toute la marche il avait reçu l'ordre de détruire les ponts, même les plus insignifiants, sachant que l'ennemi y passerait de nuit, où chaque difficulté devient double; et je sentais combien chaque quart-d'heure gagné devenait précieux. La circonspection même de l'ennemi, qui ne me montrait pas un seul éclaireur, me prouvait qu'il voulait m'endor-

mir, et tomber sur moi avec toutes ses forces à la fois.

Après avoir fait toutes ces dispositions, je courus au trot au Niemen; j'y arrivai à neuf heures du soir et j'y trouvai une trentaine de fantassins de mon infanterie à cheval établis sur la rive opposée, et les sapeurs occupés à rassembler du bois de flottage (marchandise) pour la construction d'un pont. On travaillait; mais personne ne sentant l'importance de chaque minute, la moitié des sapeurs était à s'amuser à se baigner. Je demandai à l'officier ce qu'il comptait faire, et il me répondit: Je veux bâtir un pont. Comment, lui dis-je, où est le bois? Il me répliqua qu'on le remontait contre le courant, qu'on en avait trouvé en bas de l'endroit où le passage paraissait le plus facile et où existait le bac que les hussards avaient détruit à fond. Je lui prouvai que ce bois était insuffisant, et que même sans cela, vu la largeur du fleuve, il lui fallait au moins vingt heures pour bâtir le pont; et quoiqu'il me promît d'avoir fini à huit heures du matin, je ne permis pas de continuer, étant sûr d'être attaqué avant quatre heures. J'ordonnai de construire un radeau; deux couches de poutres équarries placées en travers l'une sur l'autre et recouvertes de planches

qui furent jointes avec les clous achetés à Smorgoni, servirent à passer toutes mes pièces, mes caissons, mes blessés et une bonne partie de mon infanterie. On attacha à deux angles opposés de ce radeau les cordages apportés de la Wilia, et trente hommes sur chaque rive tiraient à eux le radeau; à dix heures trois quarts le premier canon et un caisson furent embarqués; la montre à la main, je comptais les minutes du passage; le premier dura trois quarts-d'heure; je fis faire quelques améliorations; les chevaux de l'artillerie furent passés à la nage, en quoi mes nageurs, pris de Kurszani, et qui marchaient toujours à cheval avec mes sapeurs, me furent d'un grand secours.

Je gagnai un quart-d'heure au second passage, vu que les chevaux qui avaient passé, purent faire monter les pièces sur le bord qui était très-escarpé de l'autre côté. Chaque pièce, sitôt qu'elle eut passé, se mettait en batterie pour me protéger.

Les cavaliers de Posen reçurent l'ordre de desseller les chevaux, de mettre les selles sur un second radeau qu'on attacha au premier et de passer à la nage. J'envoyai à Sierakowski l'ordre de m'envoyer d'heure en heure un bataillon et deux pièces; en attendant je

faisais chercher un gué, et avais promis vingt-cinq ducats à celui qui en découvrirait un. A deux heures du matin quatre pièces avaient déjà passé, mais seulement à-peu-près 1000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Comme la cavalerie de Posen composée de jeunes gens d'une classe supérieure, n'était pas propre à manier le cheval dans l'eau, deux hommes se noyèrent. J'étais dans le plus grand embarras; personne ne comprenait le danger où nous étions; n'ayant pas vu d'ennemis, on ne pouvait comprendre la fureur qui me transportait, de ce qu'on ne mettait pas assez d'ardeur à passer. Deux jeunes Lithuaniens, faisant le service d'aide-de-camp près de moi, paraissaient les seuls qui sentissent l'importance de cette opération; c'étaient le jeune Weisenhoff, et un jeune homme que je n'ose citer pour ne pas aggraver ses peines, vu qu'il est rentré dans sa famille; il n'était que quinze jours avec nous, mais il s'était concilié l'estime de tous; brave, modeste, généreux, et donnant les meilleurs avis, il était jour et nuit à mes côtés, malgré une santé délicate; toujours le premier quand il fallait agir, il me reconduisit jusqu'à la frontière de la Lithuanie, comme s'il avait voulu me faire les honneurs, et là il prit congé de moi. La diligence de ces deux

aides-de-camp était ici doublement méritoire, vu que la grande fatigue faisait que tout le monde tombait de sommeil.

Vers les trois heures du matin la cinquième pièce était justement poussée sur le radeau, quand un feu vif de mousqueterie m'annonça que Janowicz était attaqué; bientôt quelques coups de canon me prouvèrent que je ne m'étais pas trompé et que l'ennemi était là avec toutes ses forces. Quoique mon canon pût me protéger de l'autre rive, si l'ennemi approchait avant que j'eusse passé, et que Radziszewski avec son régiment de 400 hommes à-peu-près fût dans le bois pour protéger Janowicz, je sentais tout ce que ma position avait de dangereux si l'ennemi avait voulu pousser vivement. Je ne pouvais de ma personne quitter le rivage, car ma présence sur cette rive rassurait les soldats qui se précipitaient déjà en foule sur les radeaux. Dans cette grande détresse, un officier lithuanien, le major Bilewicz, apprit d'un paysan qu'il y avait un gué à quelques cents pas, mais que ce n'était que l'année dernière qu'il y avait passé, et ne l'avait pas essayé depuis; je le fis sonder par mes nageurs; il se trouva mince, mais très-bon, le Niemen ayant souvent, malgré son cours rapide et sa profondeur, des gués qui

sont favorisés par les rochers de granit qui abondent dans son lit. Alors mon infanterie passa ; les prisonniers tenaient les gibernes de mon infanterie au-dessus de leurs têtes, ce qu'ils firent avec la meilleure volonté. J'envoyai à Janowicz et Radziszewski l'ordre de se retirer vers le gué que je fis protéger par 200 hommes d'infanterie placés dans un bois situé sur la rive où je me trouvais, j'avais fait une perte sensible à cette arrière-garde ; un des officiers les plus braves, Otto Junga, qui dans les guerres de Napoléon avait mérité la croix de la légion d'honneur et la croix polonaise comme sous-officier, reçut un coup de feu à la tête ; cependaut je le ramenai à Varsovie.

L'ennemi suivit vivement Janowicz au passage du gué et voulut le passer, mais mon infanterie le reçut avec un feu bien nourri qui l'arrêta court. Il eut alors l'insolence de me tirer les premiers coups de canon, mais quelques décharges de mes six pièces pointées sur lui, firent retirer au grand galop cavalerie et artillerie ; une bonne partie de son infanterie resta à l'abri du terrain à portée de mon canon ; il était là devant moi comme humilié. Le bord sur lequel j'étais dominait tout-à-fait la rive opposée, et je crois pouvoir dire que sous le rapport moral je le dominais aussi.

Ma manœuvre m'avait complètement réussi; il ne prit pas une seule charrette, et je ne lui laissai pas une pièce de bois pour tenter le passage.

Cette journée fait le plus grand honneur à Janowicz, au colonel Radziszewski et au lieutenant Haysicki qui commandait la grande garde de cavalerie à Iwie. L'ennemi attaqua sur trois points à la fois, croyant nous surprendre tous à Iwie; Haysicki dispersa tout de suite sa troupe en tirailleurs qui avancèrent hardiment contre l'ennemi, ce qui l'arrêta, vu que le jour commençait seulement à poindre, et le força à engager un combat stationnaire. Je restai avec le corps sur le Niemen jusqu'à sept heures du soir, mais j'envoyai un escadron de Posen remonter le fleuve jusqu'à Mikolaiew, pour y détruire le bac, et j'envoyai le colonel Brzezanski avec trois escadrons, une pièce légère et 47 hommes d'infanterie à cheval, longer le Niemen dans l'espace de six lieues, en le descendant jusqu'à Bielica pour détruire tous les passages sur ce fleuve et avoir par là ma droite couverte dans ma marche vers les forêts de Bialowieza. Il avait en outre l'instruction d'attendre mes ordres le lendemain jusqu'à midi vis-à-vis Bielica, et de me rejoindre à Dzienciol, si je

ne lui envoyais pas d'autres dispositions. J'envoyai aussi un émissaire, le capitaine Quesnel, à Nowogrodek pour savoir ce qui en était de l'insurrection. Mes soldats reposaient à volonté, se baignaient et faisaient sécher leurs habits mouillés pour avoir passé à gué, tandis que les Russes grillaient au soleil sous les armes et n'osaient approcher du fleuve. Je permis aux prisonniers, qui étaient à-peu-près 500, de se baigner; ils couraient sur l'autre bord jusque vers les vedettes ennemies à la poursuite des oies, et pas un seul ne tenta de fuir, quoique ce fussent de vieux soldats des provinces russes; car les autres avaient reçu la liberté de me quitter par deux ou trois hommes à la fois, et chaque jour j'en disséminai de la sorte une vingtaine habillés en paysans, car c'était un véritable fardeau pour moi; et que le nombre de mes soldats diminuait, la colonne de prisonniers aurait bientôt pu dépasser le nombre de mes troupes. Vers les deux heures l'ennemi se retira sur tous les points; les colonnes de poussière me firent juger qu'ils avaient pour le moins regagné Iwie.

A sept heures du soir je me mis en marche, laissant 200 hommes d'infanterie (Lithuaniens) vis-à-vis le gué, avec l'ordre d'y rester jusqu'à la nuit close, pour empêcher les cosaques de

me suivre. Je marchai à Wsielub, terre appartenante à un général russe démissionnaire, qui armait ses gens et nuisait à l'insurrection de tout son pouvoir; il avait fui avec l'escadron que j'ai rencontré à Iwie. A moitié chemin de Wsielub, vers les neuf heures du soir, un ouragan affreux mêlé d'une averse nous fit bien souffrir, mais je lui dois l'avantage d'une bien grande distance entre moi et le général Sawoini, car quoiqu'on m'eût rapporté qu'il s'était rapproché du fleuve, sitôt que je l'avais quitté, le vent, la pluie et la nuit l'empêchèrent de toucher à quelque construction sur l'eau qui devait être horriblement agitée. D'ailleurs j'avais eu la précaution de faire brûler, sur les deux rives, les bâtimens qui auraient pu lui donner des matériaux.

Chapitre sixième.

Insurrection de Nowogrodek. Marche vers Slonim et vers Narewka. Fermentation du corps. Réflexion à ce sujet. Jonction avec le corps de Rozycki. Marche à Ciechanowiec. Passage du Bug. Arrivée à Marki. Entrée à Varsovie.

Arrivé à Wsielub où mon émissaire de Nowogrodek devait se rendre, j'appris que l'insurrection ne comptait à-peu-près que 300 hommes; mais qu'on avait l'espoir que dans six jours elle aurait 5000 hommes; je vis donc que je ne pouvais l'attendre. Le faux avis me parvint, que l'ennemi avait passé le Niemen entre le point de mon passage et Bielitza; j'envoyai en conséquence à Brzezanski l'ordre de prendre garde à n'être pas attaqué et de marcher le matin à Dziencioly. J'écrivis au maréchal de l'insurrection, le brave Kaszyc, (le même qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait fait prisonnier en 1809 de sa main le partisan prussien Schiller,) que j'étais suivi par un corps considérable, que je marchais vers Dziencioly et que je le laissais maître de décider, s'il voulait me suivre ou agir sur les

derrières de l'ennemi. J'appris aussi par le commandant de l'escadron que j'avais envoyé à Mikolaiew, qu'il y avait trouvé le détachement de Lem**, mais que celui-ci, malgré l'ordre donné par écrit de revenir, avait marché à Nowogrodek.

Les citoyens réunis préférèrent se joindre à moi et m'écrivirent qu'ils marchaient à Dsenzol. C'est encore une preuve à l'appui du plan que j'avais proposé à Gielgud et Chlapowski, le district de Nowogrodek seul nous aurait donné au moins 6000 hommes; outre cela, j'appris à Dresde que 3000 hommes, venant des environs de Lyda, cherchaient à me joindre; le tems seul me manqua pour que ces détachemens pussent me rejoindre; au lieu qu'avec les forces qu'avait Gielgud, nous aurions marché doucement et aurions pénétré dans des contrées où je ne pouvais m'exposer avec les seules forces que j'avais; 60,000 hommes est le moins que nous eussions amené à Brzesc-Litewski.

J'étais entré dans la maison seigneuriale à Wsielub, tombant de sommeil, après deux nuits si fatiguantes, et n'ayant pu fermer l'œil toute la journée, tant par la joie d'avoir réussi, que par ce que mon sang était allumé par la chaleur et l'insomnie.

J'étais assis dans une chambre où j'étais entré, y voyant de la lumière, pour consulter la carte et parler aux guides. Accablé par le sommeil, tout détrempé par la pluie, je fus réveillé de mon assoupissement par une voix de femme, qui, en très-bon français, me dit: Général, nous vous attendons depuis une heure pour prendre le thé; je crus rêver en voyant devant moi une très-jolie personne parée comme pour un bal; il faut avoir mené le genre de vie que je menais depuis quelque tems, étant quelquefois dix jours de suite sans faire la moindre toilette, et ayant pour ainsi dire oublié le monde civilisé, pour se faire une idée de la sensation que j'éprouvais; je la suivis dans un salon où une table mise avec élégance acheva de me faire croire transporté loin du théâtre de la guerre. Partout où j'avais été reçu chez mes compatriotes, les maisons étaient démeublées, les meubles brisés et tout abîmé et pillé. Ici demeurait un général russe et les insurgés auraient pu user de représailles, mais nous faisions la guerre à l'ennemi et non aux propriétés; je fus encore plus étonné, quand la dame qui m'avait introduit me dit: Madame la générale désire vous voir, mais souffrante depuis quelques jours, elle ne peut se lever. Je demandai alors

à lui être présenté, et je trouvais une personne doublement souffrante, son moral étant affecté autant que son physique. Après quelques mots de conversation, elle me pria de ne pas faire incendier sa maison, m'assurant qu'en vérité son mari était russe, mais qu'on l'avait calomnié en beaucoup de choses. Eh quoi, madame, lui dis-je, nous prenez-vous pour des sauvages? croyez-moi que nous ne faisons la guerre ni aux femmes ni aux fortunes; je vous avoue que je vous ai brûlé aujourd'hui deux cabarets situés sur le Niemen; mais c'est que leur bois aurait pu servir à bâtir un radeau. Alors elle m'avoua que c'était ce que lui avait fait croire que j'allais tout brûler.

Je lui fis mes excuses sur ce que je ne répondais pas aussi de sa cave à laitage et à beurre, friandises auxquelles les soldats ne feraient pas grâce. Malheureusement il s'était introduit un abus dans la colonne, auquel j'avais donné lieu moi-même, y étant obligé par la force des choses; c'était que j'avais permis de changer les chevaux, que les selles avaient blessés, ou qui étaient trop fatigués. Comme il y avait plusieurs commandans de régimens et autres détachemens de cavalerie, c'était à qui se jetterait le premier sur les écuries et je n'avais

pas assez de tems pour introduire quelqu'ordre dans cette partie, ou plutôt, pour veiller à ce que les instructions données ne fussent pas transgressées.

Je raconte tout le plus scrupuleusement du monde pour l'honneur de mes officiers, car leur dévouement et désintéressement le méritent; ainsi, s'il y avait des abus, je dois marquer ce qui les autorisait en quelque sorte.

Je laissai à Wsielub deux de mes officiers blessés à Mieszkuc, dont la chaleur avait augmenté la souffrance. Que Mme la générale Urug (née Polonaise) en reçoive ici ma reconnaissance; je sais qu'un d'eux a déjà regagné le toit paternel en Prusse, et la reconnaissance d'une mère est assurée pour toujours à cette personne généreuse; quoique ce ne soient que quelques instants que j'ai eu l'avantage de la voir, je suis sûr que c'est la seule ambition de son cœur. Je remis aussi à Mme Urug une lettre qui contenait une lettre de change d'une très-forte somme appartenante à des enfans mineurs qui étaient en tutelle; elle était tombée dans mes mains avec la poste de Pétersbourg.

De Wsielub où je ne m'arrêtai que quelques heures, vu que les soldats avaient bien reposé sur le Niemen, je marchai vers Dsen-

zol ; ici je résolus de libérer tous mes prisonniers. J'avais, je crois, quatorze officiers qui allaient en charrettes ; comme celles-ci devenaient plus rares, (toute l'armée de Diebicz ayant passé dans cette contrée en entrant en Pologne, les charrois étaient ruinés) et que cela causait de grands dérangemens dans ma colonne, je profitai du bruit de l'insurrection pour les libérer ; je leur envoyai dire par le colonel Sierakowski : qu'ayant reçu des avis qui me permettaient, sans me compromettre, de ne plus masquer mes forces, je leur rendais la liberté. Ils furent au comble de la joie ; car après le combat de Malata, voyant ce corps russe à mes trousses, et me sachant entouré d'ennemis, je leur avais promis de les libérer à condition qu'ils me donneraient leur parole d'honneur de ne plus servir contre nous dans cette campagne, (craignant d'être obligé de les abandonner dans une situation où leurs données sur mes forces auraient pu me nuire) ; le lendemain leur nombre ayant augmenté par les prisonniers faits à Podbrodzie, ils vinrent à moi me prier de les libérer ; je leur dis que le moment n'était pas encore venu. Enfin, ayant passé le Niemen, ils crurent que c'en était fait d'eux, et que je ne ferais aucun compte de ma promesse ;

pour augmenter mon triomphe à Varsovie où ils me voyaient retourner. Aussi leur libération les combla-t-elle de joie ; je ne risquai rien de le faire, puisque j'étais sur la ligne perpendiculaire, entre Sawoini qu'ils rejoignirent et Varsovie, et je ne voulais pas manquer à ma parole ; mais les soldats, quoique je les laissasse libres, suivirent encore ma colonne jusqu'au lendemain, et ne m'auraient pas quitté si quelques cosaques ne les y avaient forcés.

En approchant de Dsenzol je fus tout étonné d'y entendre le canon ; les habitans me dirent qu'on y combattait depuis quelques heures. Je pris une trentaine de chevaux avec moi, ne pouvant comprendre ce que c'était, et craignant surtout que ce ne soit Sawoini qu'on m'avait dit avoir passé le Niemen dans cette direction ; je marchai au trot, mais, quand j'arrivai, le combat était fini. Alors j'appris que le général russe Stankiewicz qui commandait à Slonim était venu avec deux bataillons d'infanterie, quelques centaines de chevaux et trois pièces de canon à Dsenzol, croyant n'avoir à y combattre que les insurgés. Brzezanski avança avec le seul canon qu'il avait et donna quelques décharges à mitraille sur l'ennemi qui entrait presqu'à Dsenzol ;

alors tout se retira précipitamment, jusqu'à l'endroit où Stankiewicz était avec les pièces. Une canonnade assez insignifiante s'engagea, après laquelle Stankiewicz se retira, voyant que mon infanterie à cheval, qui avait mis pied à terre, le harcelait dans les bois qui tournaient sa position.

Quelques volontaires des escadrons de Posen et la nouvelle levée de Nowogrodek (à cheval seulement depuis deux jours) chargèrent son arrière-garde et prirent une trentaine de prisonniers à son infanterie. Brzezanski ne pouvait s'exposer à une charge à fond, n'ayant rien pour le soutenir; mais les prisonniers disaient eux-mêmes, que s'il l'avait fait, toute l'infanterie aurait jeté les armes et qu'il aurait enlevé les pièces, tant ils étaient troublés de rencontrer du canon et un corps régulier là où ils ne croyaient avoir que des insurgés à combattre. Les volontaires poursuivirent Stankiewicz jusqu'à Wienzowiec. Nous prîmes à Dsenzol des boulets, des obus et de la poudre en barils; il y avait là un dépôt d'artillerie qui y avait laissé ses projectiles. Ici me rejoignit mon émissaire que j'avais envoyé à Wilna de Daniszew, et m'apporta la nouvelle, ou plutôt le bulletin imprimé qui annonçait que les corps de Gielgud, Chlapowski et Rohland

étaient entrés en Prusse ; le nombre des pièces indiquées me prouvait que tous les détachemens y étaient compris. Il était dit : Il n'y a que le général Dembinski qui, avec un tas (kupa) irrégulier, a pris la direction de la Courlande ; je lui enverrai savoir le sort de ses frères d'armes et s'il ne met bas les armes, je le ferai poursuivre par tel et tel corps qui y était désigné. Le bulletin était signé : le général Kleinmichel. Mon émissaire me dit qu'on avait publié ce bulletin, mais que le lendemain la police avait tâché de reprendre tous les exemplaires, voyant sûrement que la jactance contre mon corps était intempestive. Il m'apprit que Sawoini était à dix-huit lieues de moi avec deux régimens de cavalerie et douze pièces. L'infanterie ne pouvait suivre tant elle était abîmée ; la cavalerie l'était aussi ; mais il voulait avoir l'honneur de ma destruction à toute force. A Dsenzol je demandai aux Lithuaniens qui venaient de me rejoindre, par où ils croyaient que je devais passer pour rentrer dans le royaume ; la plûpart me conseillaient de marcher vers les marais de Pinsk, en laissant Slonim sur ma droite, pour éviter le passage de la Szczara, rivière navigable, mais surtout pour éviter une digue d'une lieue et demie à travers un marais nu et tout-à-fait imprati-

cable, même pour un homme à pied. La digue commence non loin de la Szczara et prend sa direction vers Dereczyn.

Ils me dirent qu'il y avait un grand dépôt de cavalerie à Dereczyn et cinq ponts sur la digue, qu'il suffisait de détruire pour empêcher un seul homme de sortir de là, le marais s'étendant à deux lieues de largeur de chaque côté; malgré cela, je me décidai à marcher vers Dereczyn; l'ennemi avait déjà fait tant de fautes que je comptais qu'il laisserait la digue intacte, au lieu que laissant Slonim à droite, je me trouvais obligé de toucher Brzesc où j'aurais probablement péri. Il est vrai, que je ne pouvais croire qu'il existait un marais aussi immense et aussi dépourvu de bois que celui-ci, et au pis aller, j'étais décidé de prendre à droite vers Piaski pour passer la Szczara près du Niemen.

Je partis donc de Dsenzol marchant par Wienzowiec; je pus me convaincre que Stankiewicz ignorait mes forces; partout je trouvai les ponts rompus, et il avait quitté des positions où avec un bataillon et deux pièces il aurait pu m'arrêter absolument. Je le fis suivre par cinquante chevaux, aussi loin que possible. Je me rappelle d'avoir dit dans ma relation allemande qu'il se retira à Dworzec;

mais c'est par Zadworie ou Zadwozec dernière station de poste à Slonim, qu'il se retira, et non à Dworzec. Le commandant du détachement avait reçu l'ordre de tenir jusqu'au soir, après avoir depassé la poste, ce qui fit croire à Stankiewicz que c'était mon avant-garde et que je marchais vers Slonim. On me dit qu'il avait évacué cette ville et qu'il s'était porté sur la route de Brzesc, ce qui est assez croyable, vu la célérité de sa retraite. Quand j'eus dépassé moi-même Wcenzowjez d'une petite lieue avec le corps, je quittai la grande route et marchai à travers le bois à droite vers le village de Wola où je passai la Szczara, l'infanterie et la cavalerie à gué, et mes pièces sur un bac. Au moment où je faisais passer ma dernière pièce, les vedettes placées sur la digue (que j'avais envoyé occuper de suite) m'amenèrent un exprès envoyé par le capitaine Sprawnik du district de Wolkowisk, porteur d'un ordre par écrit enjoignant à l'administrateur des terres de détruire le bac, et de retirer la corde sur la rive gauche, ce que j'exécutai ponctuellement. Quant au général Sawoini, je ne sais s'il aura été très-satisfait de ma ponctualité à me conformer à cette mesure de prudence un peu tardive.

Après avoir bien fait reposer la troupe, je

marchai à Dereczyn où j'arrivai vers les dix heures du soir. Nous y trouvâmes aussi de la poudre, des projectiles et un magasin considérable d'effets d'habillement pour les hommes et de harnachement pour les chevaux de cavalerie et d'artillerie. Il y avait 500 chevaux d'hussard que Stankiewicz, dans sa terreur, avait attirés à lui. Il faut que le dépôt de Dereczyn ait été considérable, puisque nous y prîmes sept hôtels de campagne, et ordinairement chaque régiment en a un. Mon artillerie changea tous ses harnais; mes soldats se pourvurent abondamment de linge nouvellement confectionné, et nous prîmes encore quelques officiers qui revenaient justement des courses qu'ils avaient faites le long de la Szczara et du Niemen avec l'ordre d'y détruire tous les passages, ce qui s'exécutait à présent, mais pour mon plus grand bien, puisque c'étaient autant d'entraves pour le corps de Sawoini.

De Dereczyn j'envoyai un de mes aides-de-camp, avec un autre officier bien déterminé, à Varsovie pour savoir où je pouvais passer la Vistule, et recevoir les ordres du général-en-chef (car je dois ajouter que j'ignorais jusqu'alors le passage de la Vistule par l'armée russe et que j'étais sûr qu'il me faudrait traverser cette armée ou agir en partisan sur ses derrières.)

De Dereczyn, que je quittai le vingt-six Juillet matin, je marchai à Zelwa en me dirigeant vers Wolkowysk ; mais ayant pris de meilleures informations à Zelwa, je marchai par un chemin plus court pour atteindre Izabelin où j'arrivai tout avant le soir. Là, je saisis un courrier envoyé par Stankiewicz au gouverneur de Grodno ; il lui rapportait le combat, qu'il avait soutenu contre mon avant-garde, et disait : L'ennemi n'a pas montré plus de trois bataillons d'infanterie et plus de deux pièces de canon et trois escadrons de cavalerie régulière, dans divers uniformes (Wraznich Mundurach) ; c'était la seule version véritable, car les escadrons de Posen n'avaient de régulier que le casque et la lance ; le reste, nouvellement formé, était bizarrement vêtu, et entremêlé de vrais Posnaniens qui avaient leur uniforme. Quant au reste, comme nous l'avons vu, Brzezanski n'avait que quarante-sept hommes d'infanterie à cheval auxquels s'étaient joints quelques chasseurs de Bronski insurgés et une pièce de canon ; mais comme Stankiewicz avait eu deux bataillons d'infanterie et trois pièces, il voulait dire qu'il n'avait cédé qu'à des forces supérieures.

Après avoir signé son rapport il ajoutait de sa main : Dans l'instant j'apprends que Sawoini

a passé le Niemen et est à la poursuite de Dembinski; je marche donc avec toutes mes forces à Zelwa pour lui couper le passage. — Cela me fit passer une nuit tranquille, car j'avais déjà dépassé Zelwa de six lieues, et en calculant sa marche, je voyais qu'il n'atteindrait Zelwa le lendemain qu'à dix heures du matin, c'est-à-dire, quand j'aurais ajouté au moins quatre lieues aux six déjà faites. Je vis donc qu'il allait se joindre au corps de Sawoini, et faire un vrai tas (kupa) inutile, au moins quant à ma poursuite. Je ne pouvais cependant pas faire reposer mon corps à Izabellin, ayant appris à Zelwa que le général Bolen, avec un corps, à-peu-près de 3000 hommes, occupait tantôt la ville de Narew sur la Narew, tantôt le village Rudnia sur la Narewka, et que dans l'un et l'autre endroit il avait des positions fortifiées; or, dans ces forêts immenses et marécageuses, celui qui est maître des grandes routes est maître de toute la contrée; je marchai donc pour avoir le tems d'attaquer ou de tourner Bolen, avant que Sawoini, renforcé par Stankiewicz, fût arrivé pour m'anéantir. Je calculai que, quoique Sawoini eût laissé son infanterie derrière lui, il devait avoir au moins 10,000 hommes et plus de vingt pièces de canon, après sa jonc-

tion avec Stankiewicz. Quoique les Lithuaniens, qui m'ont rejoint plus tard, disent que Stankiewicz seul avait 8000 hommes, il est possible qu'il ait eu autant de troupes sous ses ordres, mais elles étaient peut-être dispersées en détachemens séparés pour le maintien des communications. S'il avait pris position et m'avait attendu à Wienzowiec, il pouvait se retirer pas-à-pas, et le corps de Bolen et autres détachemens l'auraient rejoint; ils m'auraient alors retenu indubitablement jusqu'à l'arrivée de Sawoini et je périssais sans coup férir. En outre le général-en-chef Rosen, qui m'attendait depuis dix jours à mon passage dans les environs de Siemiatytze, où j'avais le Bug à passer, aurait eu le tems d'être prévenu. Enfin je puis dire, ce n'est pas un seul miracle qui a fait que j'ai réussi, il en fallait au moins sept; car c'est au moins là le nombre de généraux avec des corps séparés qui étaient sur la route que j'ai parcourue et qui me laissèrent passer, tantôt en allant occuper des points auxquels je ne songeais pas, tantôt en fuyant, me croyant des forces considérables.

Je quittai donc Izabelin, où j'avais aussi pris un employé du gouvernement envoyé pour savoir où j'étais, et je fis une halte à Po-

rozow, pour faire la soupe. Le jour même après avoir passé le village de Berniki, je couchai dans les forêts de Bialowieza, loin de toute habitation; déjà près de Posorow j'avais pris une patrouille d'hussards; il y avait un régiment placé à l'entour de la forêt par détachemens de 60 chevaux pour garder toutes les avenues. Si j'avais passé par Wolkowisk chef-lieu du district de ce nom, où par Swislocz où il avait un détachement considérable, cela aurait été su à Grodno, et, avec la facilité des communications qu'a le gouvernement russe, Rosen, Bolen et tous les détachemens auraient pu être avertis.

Dès une heure du matin j'envoyai le lieutenant-colonel Dziewanowski avec un bataillon d'infanterie, deux pièces légères et deux escadrons de Plock avec les sapeurs à cheval, pour occuper les deux ponts sur la Narewka au village de Rudnia et sur la Narew à la petite ville de Narewka.

Vers les cinq heures du matin, je fis marcher la colonne avec le colonel Sierakowski et restai moi-même avec les gendarmes et quelques officiers pour purger le corps de toute voiture inutile, et réduire le nombre de chevaux d'officier au règlement militaire, voyant qu'il s'était commis différens abus.

D'ailleurs j'entrais dans un pays ruiné où il fallait souvent payer les fourrages, je ne voulais donc pas ruiner ma caisse et le pays pour des bouches inutiles. J'eus quelques heures bien fatiguantes, mais mon infanterie y gagna une trentaine de chevaux, la cavalerie aussi quelques-uns, de même que l'artillerie. Il y eut bien des charrettes brûlées, et je fis jeter dans les marais de Biolowieza quelques centaines de boulets et obus qu'on menait sur des charrettes, qui avançaient difficilement, vu les sables de ces contrées.

Arrivé à Rudnia je reçus le rapport du colonel Sierakowski, qui me mandait qu'il s'était porté en avant de Rudnia pour être en état d'appuyer Dziewanowski; car ce dernier, ayant occupé les deux ponts qui étaient à une certaine distance l'un de l'autre sur la Narewka, avait cru sa besogne achevée et avait pris position pour camper. Sierakowski l'envoya en avant achever la mission que je lui avais donnée, c'est-à-dire, occuper le pont près de la ville de Narewka, et prit les Posnaniens pour le soutenir. Je fis passer les ponts au corps, et faire la soupe en attendant le rapport de Dziewanowski. Le premier pont que nous avions passé fut couvert de paille, pour l'incendier sitôt que tout aurait passé.

J'étais assis à l'ombre d'un arbre, près de la route entre les deux ponts, quand on vint m'avertir que le capitaine Lem**, le même que nous avons vu éviter de revenir avec 100 chevaux et qui m'avait rejoint à Dsenzol, parcourait le camp, pour se venger de ce que, devant toute la troupe, je lui avais montré tout haut l'indignation que j'avais pour sa conduite intéressée. Voyant que nous étions dans une position difficile, puisque les habitans de Rudnia nous assuraient que la route vers la Narewka était occupée dans une forêt marécageuse par des forces considérables ennemies, ce capitaine rassembla les jeunes officiers, et, usant de son éloquence, leur persuada que j'avais vendu le corps, que nous allions être forcés de déposer les armes, que le passage vers la Narewka n'était pas possible, et que le pont de l'arrière-garde allait être brûlé etc. Cela mit une fermentation générale dans le corps; aucun officier supérieur de l'infanterie n'eut assez de présence d'esprit pour le faire arrêter; ce ne fut que quand il se présenta à l'arrière-garde où était Janowicz et Radziszewski, et qu'il commença à énergumer les officiers, que Janowicz l'arrêta. Le colonel Radziszewski, pour prouver la confiance qu'il me portait, voulut tout de suite mettre le

feu au pont ; mais au moment même arriva mon aide-de-camp avec la défense de l'incendier ; car, quoique de toute manière ce pont ne me fût pas nécessaire, puisqu'au pis aller j'avais la route du village de Bialowieza, et, lors même que cet endroit eût été trop fortifié, la route de Szereszew, je ne voulais pas mettre dans cet instant le feu au pont, sachant qu'une explosion de la flamme pouvait devenir un signal d'explosion mutine dans des têtes irréfléchies.

Dans ce même moment, le colonel Sierakowski me rapportait par écrit que tous les avis s'accordaient à dire, que le passage était fortement garni d'infanterie ennemie ; je lui répondis qu'il fallait avancer, mitrailler et le forcer absolument ; je ne lui dis rien de la fermentation qui avait lieu dans le corps, pour ne pas le troubler. Je montai à cheval pour me montrer à la troupe, puisque Lem**, sûr que je m'étais porté à l'avant-garde, leur avait dit que je m'étais déjà livré aux Russes. Cependant, après ma tournée, le soleil étant insupportable, surtout dans un endroit entouré de marais, je me retirai de nouveau à l'ombre près de la route, pour avoir l'œil sur ce qui se passait entre le corps et l'arrière-garde.

Un détachement de quinze chevaux d'uhlans avec un jeune officier du 13me de lanciers passait à côté de moi; je lui demandai où il allait; il me répondit: Je vais en patrouille à Narewka; c'est inutile, lui dis-je, j'y ai envoyé un bataillon, deux pièces et 200 chevaux. Vous pardonnerez, général, reprit-il, mais il faut que j'y aille. Vous n'y irez pas, lui répliquai-je, en lui ordonnant de mettre pied à terre avec son détachement; ce qu'il fit. Les officiers supérieurs vinrent à moi, pour m'assurer de leur dévouement; il y en a qui vinrent me demander de permettre d'envoyer cette patrouille; celui même dans lequel j'avais le plus de confiance vint les larmes aux yeux me dire: Général, si une chose semblable était vraie, il faudrait se brûler la cervelle, car à qui donc croire désormais? Je lui dis avec fermeté, que toute expension était ici inutile, qu'il fallait redoubler de zèle et de vigilance et attendre; je lui donnai tout de suite des instructions détaillées sur ce qu'il avait à faire avec les avant-postes sur la route de Bialowieza. Les officiers prirent alors une résolution digne de gens qui avaient tout sacrifié; ils déchirèrent les doublures en soie de leurs uniformes et les donnèrent au commandant de l'artillerie, qui pendantquelques heures fit 80

gargousses de canon pour mes pièces de 12 ; malgré cet élan, je passai là quelques heures bien cruelles ; l'idée du danger où le corps était par rapport à l'ennemi, et avec cela son esprit de fermentation ; l'idée de voir que des gens, qui m'avaient vu m'exposer comme le dernier soldat dans tant de combats, qui m'avaient vu nuit et jour occupé et sortir heureusement et habilement de tant de difficultés, croyaient à une absurdité pareille, quand nous étions presqu'au terme de tous nos dangers, à quelques marches seulement de Varsovie tout cela avait quelque chose d'accablant pour moi. Je montrai du calme extérieurement ; mais ce que je sentais en moi est impossible à décrire. Je sais bien qu'une nation qui a été trompée tant et tant de fois peut être soupçonneuse ; mais malgré cela, j'étais tellement au-dessus de tout soupçon que jamais je n'aurais pu croire que cette idée passât par la tête d'un seul homme de mon corps, et à présent je la voyais fermenter dans presque toutes les têtes. Il est vrai que les escadrons de Posen n'étaient pas avec moi, ayant marché avec Sierakowski, ni la cavalerie de Plock.

Peut-être mes compatriotes trouveront-ils mauvais, que je ne passe pas sous silence cet épisode de ma campagne ; mais, fidèle

à la vérité, comme je l'ai été toute ma vie, je préfère me faire des ennemis et dire aux amis et aux ennemis leur tort; nos neveux en profiteront. Je vois malheureusement que cette excessive défiance a causé de tous tems notre perte, aujourd'hui comme autrefois. Après mon arrivée à Varsovie je n'aurais peut-être pas soutenu Skrzynecki à mes dépens, comme je l'ai fait; mais quand j'ai vu cet homme qui avait peut-être des défauts nuisibles, pour la position où il se trouvait, accusé de trahison avec sa noble âme, alors je n'ai pu voir dans ses ennemis que des gens qui voulaient nous perdre et qui y ont réussi. Rien de plus facile que de faire taire l'inimitié pour le bien de la patrie; on peut même sans effort sacrifier l'amitié à ce grand but; mais il est de toute impossibilité de faire taire l'estime, et ce sentiment, je l'avais pour le général Skrzynecki depuis douze ans, quoique sous beaucoup de rapports nous eussions une autre manière d'envisager les choses; et je lui conserverai toute ma vie la plus sincère estime; et sa manière de se démettre du commandement lui assure l'admiration de l'histoire. Non, ce ne sont pas les traîtres qui ont perdu notre cause, mais bien ceux qui ont crié à la trahison, et qui ont protégé la calomnie.

Qu'ont-ils fait ces cris? ils ont amené au pouvoir suprême, qu'on ne voulait confier à personne, Krukowiecki, le seul qui fût traître, et qui était le premier à crier à la trahison; quoique, malgré tout le mal qu'il a fait à ma patrie et à moi personnellement, je sois encore forcé d'avouer ma croyance, c'est-à-dire qu'il a été traître dans l'espoir d'avoir pour récompense de la part de l'empereur la première place de l'état; mais je ne crois pas qu'il ait été traître pour de l'argent et de connivence avec l'ennemi; c'était un homme faux, ambitieux, lâchement vindicatif et avide, mais malgré cela je suis fortement persuadé qu'il n'a pas été payé, ni qu'il en ait même eu la promesse.

On accuse le général Prandzynski d'avoir reçu deux millions de roubles; je suis sûr que c'est aussi faux que quoi que ce soit. Prandzynski a contribué à faire tomber notre cause par intrigue, par faiblesse de caractère, par trop d'amour-propre, par manque d'énergie au moment de l'action. Mais j'ai la conviction qu'il n'a pas trahi, et qu'il aurait été de la plus grande utilité si avec ses talens supérieurs il eût été sous une main ferme. Ceux qui savent, comment j'ai traité Krukowiecki et Prandzynski, lorsqu'ils faisaient leur possible pour avoir

le pouvoir et m'en repousser, seront étonnés que je le dise; mais justice doit être rendue à chacun avant tout, et je le dois d'autant plus à ceux qui m'ont fait le plus de mal. Je prévoyais que Krukowiecki et Prandzynski feraient un mauvais usage du pouvoir, on ne m'a pas cru. Ceux qui m'ont destitué trois jours après m'avoir nommé (à Bolimow), pour nommer Prandzynski général-en-chef, étaient ceux qui protégeaient les cris à la trahison et c'est pourtant de là que datent notre malheur, et la désorganisation de l'armée, dont la subordination dans les grades subalternes était on ne peut plus affaiblie. Cette révocation de ma nomination, due aux intrigues de Prandzinski, fit que les chefs ne pouvaient compter sur la troupe, et les troupes perdaient la confiance dans les chefs, dans un moment où les opérations à faire exigeaient la plus grande confiance. Jankowski et Bukowski ont été massacrés; mais ces gens étaient innocens, quant au crime de trahison. Je n'étais pas alors dans le pays, me trouvant en Lithuanie. Mon beau frère le général Turno, qui seul attaqua Rüdiger et manqua d'être écrasé par la faute de Jankowski qui n'attaqua pas de son côté, m'a dit: *Jankowski a fait une faute, mais tellement excusable, que sur six*

*généraux français sous Napoléon, quatre auraient agi comme lui; toute la faute était d'être venu avec deux escadrons en reconnaissance là où il fallait venir avec toutes ses forces pour attaquer et détruire Rüdiger qui me combattait; arrivé sur le terrain, il envoya trois aides-de-camp pour faire avancer le corps, mais la cavalerie ennemie qui s'était glissée entre lui et son corps les interceptait et deux furent faits prisonniers. Plus tard il n'attaqua pas, car un faux rapport donné par Skar** fit faire à toute l'armée un faux mouvement.*

Non, ce n'est pas en Pologne que celui qui aime sa patrie peut crier à la trahison, le poison du soupçon pénètre trop facilement dans des cœurs froissés par 60 ans de malheurs et de déceptions. Les intriguans profitent facilement de ces cris pour arriver au pouvoir, comme Krukowiecki et Prandzynski l'ont fait dans le moment où j'étais peut-être le seul qui eût la conviction qu'on pouvait vaincre. — J'ai eu tort de ne pas avoir saisi ce pouvoir; mais j'avais besoin d'être entouré de la confiance, et on faisait l'impossible pour semer contre moi la méfiance, par tous les bruits les plus absurdes qui avaient autant de fond que le dire du capitaine Lem**, près de Narewka. Si, à côté

de mon corps, j'avais eu une société patriotique ou un club, il est probable que j'aurais été destitué et proclamé traître, et la triste histoire de notre guerre aurait encore perdu une feuille sans tâche, comme je crois pouvoir appeler mon expédition entière.

L'histoire seule pourra dévoiler si c'était un ennemi caché qui semait les bruits de trahison ou si c'étaient seulement un ou deux hommes influents qui le semaient par un système étudié dont la dernière devise eût été: Otes-toi de là, pour que je m'y mette.

Dans le moment de la plus grande angoisse arriva un uhlan de la cavalerie de Posen avec un billet écrit par le major Przeciszewski, qui m'annonçait que le colonel Rozycki débouchait avec un corps polonais par Narewka et avait déjà rejoint mon avant-garde; qu'on juge de ce qui se passa en moi à cette nouvelle tellement inespérée; là où je croyais avoir à combattre, et où le succès paraissait difficile, de là me vient si à propos aide et secours.*) Mon premier mouvement fut d'en

*) Les officiers furent si exaspérés plus tard contre Lem^ski d'avoir cédé un moment à ses insinuations qu'il y en a qui voulurent lui brûler la cervelle.

remercier l'Être suprême ; ensuite je l'annonçai au corps. Quelques instans après, mon aide-de-camp Stad** qui, après la bataille d'Ostrolenka, s'était égaré avec mes bagages et qui aujourd'hui accompagnait Rozycki vint me rejoindre.

Les soldats ayant depuis long-tems achevé la soupe, je me mis en marche aussi promptement que possible pour me joindre à Rozycki, d'autant plus que Stad** me dit que Rozycki avait combattu la veille avec le général Bolen, qu'il en était suivi et qu'il avait détruit, en marchant vers moi, le pont près de Narewka; après avoir fait deux lieues, je rencontrai des aides-de-camp de Rozycki qui me dirent que l'ennemi avançait vers nous, et je me mis au galop pour voir ce qui en était. Je fis libérer ici plusieurs employés russes que je menais depuis Poniewiez ou que j'avais pris en route, (excepté le Sr Wolff pris a Mieszkuc que j'emmenai jusqu'à Varsovie) pour que l'ennemi qui me suivait crût à la nouvelle de renforts considérables. Ce fut un moment bien agréable pour moi, que ma jonction avec Rozycki; c'était une bien ancienne connaissance. Il m'est impossible de décrire le sentiment que j'éprouvai en revoyant mes amis et compatriotes, après avoir

été privé si long-tems de toute communication, et avoir eu contre nous tant de chances de périr sans jamais revoir cette patrie si chère, si malheureuse ; ceux-là seuls pourront s'en faire une idée qui se sont trouvés dans des situations semblables (quoique je les croie bien rares il faudrait les chercher entre les marins naufragés).

Je m'arrêtai seulement quelques instans près du corps de Rozycki, et courus rejoindre mon avant-garde à Narewka ; je trouvai les vedettes ennemies partout vis-à-vis des miennes; le pont n'était pas rétabli, mais n'avait pas besoin de deux heures pour l'être ; nous passâmes la nuit à Narewka, et le soir on vint nous avertir que l'ennemi avait reçu du renfort, mais que tout se portait vers notre droite ; il est possible que, comme il ignorait notre jonction, il voulut se porter à droite pour y passer la rivière sur un autre point et tourner Narewka. Le lendemain son mouvement sur la droite continua, et on nous donna l'avis qu'il réparait un pont que Rozycki avait fait abattre dans cette direction ; je crus qu'il se retirait vers Grodno où l'on me disait, durant toute ma marche depuis les environs d'Oszmiana, qu'il se trouvait une division de cuirassiers et 4000 hommes d'infanterie,

quoique je ne puisse croire qu'une division de cuirassiers fût laissée là, tandis que Paszkiewicz avait besoin de se concentrer. Nous nous mîmes en marche en nous dirigeant sur Orla, ville située sur la rivière Orlanka.

J'avais un guide excellent, le lieutenant Schröter, qui avait long-tems été partisan et qui avec ses trois fils avait continuellement beaucoup nui à l'ennemi. La cavalerie de Rozycki faisait l'avant-garde, les chasseurs à pied de Kuszel suivaient. Ces braves chasseurs, qui avaient servi et combattu plusieurs fois sous moi, avant mon départ pour la Lithuanie, me reçurent avec joie, je dirais presqu'avec tendresse. Comme c'était un corps franc, ils voulurent quitter le corps où ils étaient pour se joindre à moi, et me protestèrent qu'en cas de séparation de corps ils ne me quitteraient plus; ils n'étaient que depuis quelques jours sous Rozycki et ne pouvaient par conséquent pas le connaître, autrement je suis sûr que cela n'aurait pas eu lieu.

Après une heure de marche, m'étant arrêté pour voir filer la colonne, je fus étonné de voir que tout s'était arrêté; m'étant porté à la tête de la troupe, on me dit, qu'à la sortie du bois, il y avait un village

occupé par l'ennemi ; je me portai en avant et vis qu'il y avait à-peu-près deux portées de canon entre le bois et le village ; je fis donc déboucher la colonne au trot et former les escadrons à mesure qu'ils sortaient du bois, et courus au galop avec dix éclaireurs voir de près l'ennemi ; mais déjà il avait évacué le village, et j'appris que ce n'étaient que deux escadrons qui s'étaient aussi retirés vers notre droite. Nous continuâmes de marcher vers Orla ; à trois lieues à-peu-près de Narewka je fis faire une halte. Les habitans vinrent nous dire, qu'un corps ennemi qu'ils disaient fort de 2000 hommes d'infanterie et 400 chevaux avec trois pièces de canon étaient sur notre droite à une lieue de distance ; je ne voulais pas chercher ce corps, vu la fatigue de ma troupe, d'autant plus que le tems était devenu pluvieux et que les terres étaient fort grasses ; mais, pour ne pas être attaqué à l'improviste, j'envoyai un avant-poste de dix chevaux, en lui ordonnant de placer deux vedettes loin devant lui pour être en mesure d'avertir la colonne. L'ordre de marche était tellement disposé que chaque point avait de l'artillerie à portée et toutes les armes pour la soutenir suivant le terrain. Je marchai ce jour-là avec plus de précaution, d'autant plus

que le général russe Paniutyn, qui se rendant de Brzesc à Bialystok était tombé dans les mains de Rozycki, avait dit au moment où il fut pris, qu'il était convaincu et qu'il pouvait assurer que je ne passerais pas; je pouvais donc présumer, ce qui effectivement avait lieu, que le général en chef, Rosen, me guettait au passage, c'est ce qui faisait que je ne voulais pas m'amuser à suivre le corps sur la droite, car celui-ci pouvait se retirer toujours, et moi je perdais du tems et risquais d'être atteint et de perdre le fruit de ma victoire (si je l'obtenais), en périssant moi-même corps et bien.

Une lieue plus loin, dans un village où je m'arrêtai pour prendre des informations, j'appris que c'était le général Bolen qui était sur ma droite, et que le matin même un colonel d'infanterie, qui commandait dans le village fortifié de Bialowieza, avait été chez Bolen et était revenu en toute hâte, et qu'on croyait qu'il allait marcher pour rejoindre Bolen. Bientôt son avant-garde composée de cosaques sortit d'une forêt qui était sur ma gauche; je plaçai vingt chasseurs de Kuszel au bout du village entre les haies; quelques coups de fusils firent rentrer les cosaques dans le bois; la colonne filait toujours laissant la route de

Bialowieza sur sa gauche. Bientôt parut une avant-garde plus nombreuse et même on disait avoir vu de l'infanterie, ce qui était très-possible, puisqu'il avait un bataillon ou deux d'infanterie et 300 cosaques; j'envoyai donc une compagnie du 18me de ligne soutenir les chasseurs. L'ennemi, voyant qu'il ne pouvait nous attaquer impunément, vu que la colonne marchait lentement pour être serrée et par là à même de soutenir le détachement, rentra dans la forêt après quelques coups de fusils échangés; je marchai ainsi ayant l'ennemi sur ma gauche et sur ma droite; sans les grandes fautes de Stankiewicz, j'aurais dû l'avoir aussi en queue. A midi je m'arrêtai dans un grand village où je fis entrer toutes les troupes dans les granges, une averse froide nous ayant mouillés jusqu'aux os; après midi je me mis en marche pour Orla. Le terrain excessivement gras avait rendu la route très-difficile. Vers les huit heures du soir, un paysan nous rejoignit et nous dit, qu'un corps russe venait d'entrer à Orla. Ma première idée fut que c'était Rosen; ayant interrogé le paysan sur la route par laquelle ils étaient venus, je reconnus que c'était le corps de Bolen qui avait fait le détour et avait occupé Orla avant moi; je dus croire que c'était dans le dessein de

m'arrêter au pont sur l'Orlanka ; malgré cela, ne pouvant me détourner de la route que je voulais prendre, j'avançai vers Orla; mais comme je crus qu'il faudrait attaquer la ville, j'attendis l'arrivée de mon infanterie qui était restée en arrière, vu l'extrême difficulté d'avancer à cause de l'averse. En attendant j'envoyai une patrouille de douze chevaux qui trouva l'ennemi au-delà de la ville, sans la garder autrement que par des juifs, même sans mettre des vedettes au pont. La nuit était des plus sombres; une patrouille ennemie reconduisit la mienne jusque près de l'endroit où je m'étais arrêté. Nous avançâmes mais ne trouvâmes plus l'ennemi, que je fis suivre par une partie de la cavalerie pour savoir la direction qu'il prenait; et, à ma grande joie, il se rejeta à droite à Bielsk et me découvrit par là la route que je voulais prendre en allant à Bocki. Ici, tout mon désir était de me mettre entre lui et les forces que je supposais m'attendre du côté de Brzesc, car par là il ne pouvait pas même faire savoir mon approche au général Rosen. Je pris le thé préparé pour le général Bolen, et reposai sur le lit qui lui avait été destiné. Le lendemain nous ne nous mîmes en marche que vers les dix heures du matin, l'arrière-garde n'ayant

pas pu atteindre Orla, vu que la nuit était très-sombre, et que les chariots avançaient fort difficilement ; elle eut une fausse alerte que lui occasionna le capitaine Lem^oo^, qui, sachant qu'il devait être traduit devant un conseil de guerre, était devenu fou ou en faisait semblant. Nous prîmes quelques cosaques isolés, qui probablement étaient envoyés vers Rosen, puisqu'ils venaient tous de notre droite. Nous arrivâmes à Bocki à quatre heures de l'après-midi et je donnai l'ordre de marche pour le lendemain à quatre heures du matin.

Ayant quitté la ville à l'heure désignée, je fus obligé d'attendre plus de deux heures l'escadron (faisant partie du corps de Roz:.) composé d'officiers sans troupes, qui ne quittèrent la ville malgré les ordres réitérés, que quand l'ennemi attaqua l'arrière-garde que j'avais laissée pour les empêcher d'être pris. Les coups de canon que l'ennemi (le corps de Bolen venant de Bielsk) me tirai là me furent bien pénibles, puisqu'il fallait passer dans cette contrée presqu'en silence, et des lettres, que j'ai reçues de cette contrée ici en France, me disent, que le général Rosen, venant de Siemiatycze n'était plus qu'à une lieue de Bocki, quand Bolen attaquait mon arrière-garde, et Sawoini avec Stankiewicz à deux lieues seu-

lement; pour peu donc que le combat se fût prolongé, je périssais immanquablement. J'y perdis, à la destruction d'un pont, deux hommes tués par l'ennemi. Le séjour de cet escadron là se rattache en outre à d'autres événemens postérieurs dont je ne veux pas parler pour le moment.

De Bocki je pris la direction de Ciechanowiec, voyant l'ennemi avancer sur Janowicz, je pris position avec toute ma cavalerie et quatre pièces de canon pour le soutenir; mais comme dans le même moment il arriva un particulier, qui m'annonça que 2000 cuirassiers suivis de 2000 hommes d'infanterie marchaient par Bransk sur Ciechanowiec, j'envoyai le colonel Rozycki avec les escadrons de Posen, la noblesse de Nowogrodek qui comptait 140 chevaux, et les deux pièces de 4 qu'il avait amenées, et tous mes sapeurs à cheval (à cause du pont sur le Nurzec) pour occuper Ciechanowiec avant l'ennemi, et s'y maintenir à tout prix; jusqu'à mon arrivée. Le colonel Sierakowski eut l'ordre de marcher avec l'infanterie et tous les bagages, en s'éclairant sur sa droite, et je laissai un escadron de cavalerie près de moi, pour me porter avec lui là où ma présence serait nécessaire. Bientôt je vis que l'ennemi avançait

mollement, je renvoyai donc l'artillerie à pied en arrière rejoindre Sierakowski et laissai à Janowicz les deux pièces d'artillerie à cheval et marchai moi-même avec l'escadron pour suivre Sierakowski. M'étant arrêté dans une petite ville pour attendre Janowicz, il vint à moi plusieurs soldats qui avaient fait partie du corps du partisan Z.... et un émissaire à nous qui était dans cette contrée; ils me racontaient ce que j'avais entendu dire déjà plus tôt, c'est que le partisan, par des raisons que je ne pouvais comprendre alors, plaça son détachement de manière que l'ennemi le détruisit dans les environs de Sokulka, sur la rivière de ce nom. Les soldats m'assuraient, presque les larmes aux yeux, que l'ennemi, qui les avait dispersés, avait à peine le tiers de leurs forces; mais, disaient-ils, le commandant était parti avec la plupart des officiers, personne ne commandait, et nous étions si mal placés que nous fûmes détruits, presque sans combat. Perdre un détachement de 1500 hommes d'élite, dans une contrée où il aurait pu se tenir tant qu'il aurait voulu, puisqu'il touchait à la forêt de Bialowieza et qu'il était sans canon, (si je l'avais trouvé là il m'aurait peut-être permis, avec le corps de Rozycki, de me maintenir en Lithuanie,)

ce fut certes une faute coupable, mais le but était plus coupable encore; et ce sont les hommes qui aujourd'hui accusent de trahison des gens qui pouvaient avoir d'autres défauts, mais qui avaient les âmes les plus nobles.

Dans ma fonction de gouverneur à Varsovie j'étais sévère, surtout dans mes menaces, car avant la nuit du 15 celles-ci auraient suffi pour contenir et arrêter le mal, mais, je connaissais la trâme du mal, je savais que la plupart étaient des têtes exaltées, agissant souvent par conviction, quoique dans l'égarement; et connaissant le fond du caractère national, je savais qu'avec de bonnes intentions et en me montrant sévère, mais juste, je n'aurais pas eu une seule voix contre moi, (excepté deux ou trois individus agissant dans leurs vues privées qui se seraient trouvés isolés;) mais j'avais besoin d'un peu de tems pour me faire connaître, et tout marchait au galop; les passions, long-tems habilement excitées, étaient déchaînées, et l'on profita de mon départ pour l'armée, où j'étais appelé, pour faire la nuit du 15. — A mon retour en ville je n'eus qu'une heure tant bien que mal propice pour m'emparer du pouvoir; j'hésitais à violer les lois ou plutôt je cédai aux conseils des gens

les mieux reputés, le crime triompha et nous succombâmes.

A midi je rejoignis la colonne de Sierakowski qui faisait la soupe à trois lieues environ de Ciechanowiec ; là, le général Paniutyn m'avoua qu'il était étonné de me voir passer sans combat formel, et me dit qu'il commençait à croire, que, si je n'étais pas attaqué dans l'espace de vingt-quatre heures, je pourrais espérer d'atteindre mon but. Vers les sept heures du soir, j'atteignis Ciechanowiec ; j'y appris qu'une quarantaine de cosaques, qui y étaient, avaient fui vers Nur ; mais je fus chagriné au-delà de toute expression par la nouvelle, que deux de mes officiers avaient péri et que trois étaient grièvement blessés. Pleins de joie de toucher la frontière du royaume, ils avaient donné la chasse aux cosaques ; mieux montés que les soldats, ils s'éloignèrent trop, et les cosaques, les voyant seuls, revinrent sur eux et les massacrèrent avant que la troupe fût arrivée ; la perte la plus sensible fut le major Lonczkowski des escadrons de Posen, qui était généralement aimé et estimé.

Sitôt arrivé à Ciechanowiec, mon premier soin fut de faire venir bon nombre d'habitans, pour apprendre où étaient les meilleurs gués

sur le Bug. Nur paraissait être dans ma direction, mais je cherchais mieux que cela pour passer à couvert par le Nurzec; voilà pourquoi je demandai, s'il n'y avait pas de gué près de son embouchure; on me dit qu'il y en avait un au village de Myslibory. Je fis donc partir, à onze heures de la nuit, le colonel Brzezanski avec les escadrons de Posen, pour sonder le gué et éclairer l'autre rive; le corps reçut ordre d'être prêt à marcher à deux heures du matin, tems auquel Brzezanski avait l'ordre de me donner son rapport; je ne voulais suivre la rive droite du Bug (quoique des gens d'ailleurs très-entendus m'y engageassent) qu'à la dernière extrémité, à cause du passage de la Narew qui n'est pas guéable, et aussi par la raison, que chaque mouvement, fait à gauche, me mettait plus près de la perpendiculaire, entre les points de Varsovie ou de Modlin que je voulais atteindre, et l'ennemi qui occupait Brzesc et Siedlce.

Étant monté à cheval à deux heures, j'appris que le colonel Rozycki s'était mis en marche à minuit avec son corps; j'ignorais la direction qu'il avait prise, mais ses bagages et quelques trainards me désignèrent que c'était celle de Nur. Dans l'instant même, je reçus

le rapport de Brzezanski, qui me disait que le gué était très-bon; je me mis donc en marche et y arrivai vers les six heures du matin; tout passa à gué, canon, cavalerie, infanterie; seulement les caissons furent vidés, et les cartouches transportées par l'infanterie. Je fis tout de suite avancer le corps vers Sterdyn, vu que la rive droite, que je quittais, dominait tout-à-fait la gauche sur laquelle j'avais passé. Une centaine de cosaques attaquèrent mon arrière-garde; et, dans un feu de tirailleurs, le major Prosor eut un cheval tué sous lui. J'arrivai à onze heures à Sterdyn; on y prit plusieurs officiers russes qui administraient les terres des seigneurs de la contrée; il y en eut un, dont les habitans se plaignaient à cause des extorsions qu'il avait faites sur eux. (L'officier, qui l'avait fait prisonnier, avait pris l'argent qu'il avait trouvé sur lui et l'avait déposé dans la caisse du corps, comme argent provenant de l'administration des terres; mais le propriétaire à Varsovie, ayant refusé de prendre cet argent, j'ai écrit de Dresde en Pologne, qu'on eût à le remettre à l'officier russe.) Après cinq heures de repos à Sterdyn, je me mis en marche, prenant ma direction par Kossow; j'avais envoyé des patrouilles à la recherche

de Rozycki, et elles m'avaient appris qu'il passait avec de grandes difficultés le Bug à Nur. Il arriva à Kossow, dans le moment où je quittais cet endroit; mon corps avait déjà bien mangé et reposé; le sien, étant harassé, fut obligé de rester à Kossow pour y faire un repas. Le soir j'atteignis Stoczek, et le lendemain je reçus l'avis que l'ennemi occupait Stanislawow et ses avant-postes Okuniew; un aide-de-camp, que j'envoyais à Varsovie, me le rapportait, et m'écrivait qu'il prenait la route de Radzimin pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi. J'étais sûr que c'était le corps de Golowin, qui, quoique battu par Chrzanowski, comptait trois brigades d'infanterie.

C'est ici, depuis le passage du Bug, que je fis les marches les plus forcées de toute cette retraite, ne voulant pas périr après tant de travaux et de périls surmontés; c'est aussi ici, que mes bataillons du 18^{me} diminuèrent considérablement; il ne pouvait en être autrement, car les gens, qui les composaient, étaient tirés du Palatinat de Plock que je côtoyais. Mon but était atteint; j'avais ramené des gens destinés à la Sibérie, ou à déposer les armes en Prusse, au sein de leur famille et de leur patrie; les hommes et l'honneur

étaient sauvés ; je faisais donc moins attention à la maraude, qui, au pis aller, en diminuant mon triomphe, rendait des fils à leurs mères.

Le 2, je passai le Liwiec à gué, tous les ponts étant détruits ; si Golowin, dont le corps se trouvait à ma hauteur sur la gauche, m'avait atteint là, je pouvais encore être perdu, car la rivière a plusieurs bras, quoique peu profonds. Je m'arrêtai vers midi à Jadow, et vins coucher entre Jadow et Radzymin.

Le 3 Août j'arrivai à trois heures du matin à Radzymin, ayant pris cette direction pour pouvoir me jeter à Modlin, en cas d'attaqué sur ma gauche. J'arrivai à midi à Marki, village à deux lieues de Praga ; il faut avoir passé tant de dangers, avoir surmonté tant de difficultés, pour juger de ce que nous sentions tous, ayant devant nous VARSOVIE. Je m'arrêtai quelques heures à Marki, pour reposer les chevaux, qui étaient très-fatigués à cause du chemin sablonneux ; bientôt arriva le prince Adam Czartoryski, président du gouvernement, le commandant de la garde nationale général Ostrowski, le gouverneur de Varsovie général Ruttié, celui de Praga général Diekonski et grand nombre de députés de

la diète, et différentes autres personnes qui vinrent voir leurs connaissances, et voir de leurs yeux des hommes qui avaient réussi à passer presque miraculeusement. Vers les quatre heures, je montai à cheval; mon corps était déjà en colonne de marche sur la grande route; c'est là que m'attendait ma première récompense, celle à laquelle je ne puis jamais penser sans sentir mes yeux en larmes; c'était avec un recueillement de reconnaissance, et, je dirais presque, d'amour, que ces braves m'attendaient; passant devant chaque détachement, des cris mille fois répétés, dictés par le cœur, m'accueillaient; tous les bras étaient tendus vers moi, tous les yeux me montraient un sentiment qui en disait plus que toutes les démonstrations de joie, que me témoigna ce jour-là la capitale. C'étaient les témoins journaliers de mes fatigues et dangers, qui avaient vu combien de fois je les avais tirés des situations les plus périlleuses, qui me montraient leur gratitude. Bientôt la route commença à se couvrir de gens à pied et à cheval, qui venaient demander des nouvelles de leurs proches.

Plus près de Praga, bien au-dehors de ses derniers retranchemens extérieurs, m'attendait déjà une foule de dames et différentes classes

du peuple ; certes, plus de 60,000 personnes étaient venues à ma rencontre ; c'étaient des cris de reconnaissance mêlés de larmes de joie qui m'étonnèrent. Je savais bien que j'avais fait une bonne action, mais jamais je ne me serais attendu à une reconnaissance aussi éclatante ; aussi, dans l'effusion de mon cœur, m'écriai-je en entrant à Praga : *Une nation qui récompense ainsi, ne périt jamais !* Puissent ces paroles, prononcées dans un moment aussi solennel, être prophétiques ! Ici encore, dans cette foule, m'attendait souvent une récompense bien flatteuse : c'étaient mes anciennes connaissances, qui m'avaient connu dans ma vie privée, qui toutes, en me serrant la main, me disaient : Nous étions sûrs et avons prévu que vous feriez ce que vous avez fait, et j'eus beau leur dire qu'ils avaient pu compter sur ma détermination de le tenter, mais pas sur ma réussite, puisque je ne devais celle-ci qu'à des fautes nombreuses des généraux russes ; ils me répliquèrent : Nous étions sûrs et de la détermination et de la réussite ; aussi, par contre, ai-je eu bien des reproches, quand notre cause fut tombée et que je revis mes pénates à Cracovie. Comment, me disaient mes connaissances, la chose a-t-elle pu finir, comme elle a fini, quand vous

y étiez ! Une description, jour par jour, heure par heure, que j'ai déjà mise sur le papier, en donnant des détails que personne ne peut connaître que moi, et dont j'ai les preuves en main, mettra ma conduite à découvert. On y verra mes fautes, les jugera et prononcera. Je sais, que personne alors ne me condamnera, ou au moins n'aura le droit de le faire; mais moi, je me condamnerai toute ma vie, puisque malheureusement, il y a des actions qui sont vertus pour l'homme privé, ou au moins dans les circonstances ordinaires de la vie, et deviennent des fautes bien reprochables, dans les momens de troubles, pour l'homme d'état, comme les circonstances l'avaient fait de moi.

Ici, je voulais terminer mon récit; il n'y a rien de plus pénible que de parler de soi là où l'action cesse et où vient la récompense; mais une brochure qui vient de paraître sous le titre de la nuit du 15, me force à rompre le silence. Si l'on avait parlé de moi seul, peut-être me serais-je tû, mais, comme on y continue les calomnies contre les hommes les plus respectables, il faut que je réponde pour eux et pour moi, et pour y parvenir, il faut que je continue mon récit.

Ce qui diminuait ma joie à Praga, c'est

qu'au milieu de tous les cris d'allégresse et avant que j'eusse passé le pont, les premiers mots de beaucoup de personnes étaient déjà: *Voulez-vous être général en chef?* Cette manière sentait l'intrigue, ce dont j'ai eu horreur toute ma vie, et ici d'autant plus qu'il s'agissait de prendre la place d'un homme que j'estimais de conviction. Personne ne me disait les raisons, pour lesquelles on voulait que je prisse le commandement, en outre, ceux qui l'offraient n'avaient pas le droit de le faire. — Le vrai malheur était, que de tous ceux qui me parlèrent, même plus tard à Varsovie, aucun n'a réfléchi sur ce que j'étais étranger à tout, depuis la bataille d'Ostrolenka. Il aurait fallu qu'un homme calme m'eût parlé, m'eût exposé l'état des choses et décrit les fautes militaires, mais surtout m'eût bien initié à toutes les menées de la société patriotique, dont j'avais oublié même l'existance et ignoré la malheureuse influence, ce que je n'appris qu'après l'avoir irrité en refusant une députation qu'elle voulait m'envoyer pour me haranguer. — Avec ma popularité d'alors et ma manière simple et droite d'envisager les choses, je crois que je lui aurais persuadé de se dissoudre; et les crimes de la nuit du 15, dont j'arrêtai la continuation et contre

lesquels je me ferai toujours gloire de m'être le premier prononcé, n'auraient pas eu lieu.

La sensation désagréable pour moi, causée par la proposition de prendre la place du général-en-chef, cessa ou fut absorbée par toutes les démonstrations de joie et de reconnaissance dont j'étais l'objet. Arrivé à Praga, on prit mon bonnet pour le déchirer en morceaux et le partager entre la garnison; j'étais presque porté avec mon cheval par une foule ivre de joie et de reconnaissance; je puis dire que peu d'hommes ont éprouvé un triomphe aussi doux. Une bataille gagnée fait admirer, mais fait couler bien des larmes; ici, c'était la récompense pour une détermination forte, exprimée par les cœurs et les bouches des mères et des parens auxquels je ramenai leurs enfans, et c'était la reconnaissance de la patrie, mère commune, qui, attristée par une longue inaction et par plusieurs revers, me montrait sa gratitude de ce que je n'avais pas désespéré de son sort. — En approchant du palais du gouvernement, les membres présens sortirent au-devant de moi pour me haranguer. Le prince Czartoryski n'étant pas présent, ce fut M. Vincent Niemoiewski qui prit la parole et me dit: Général, nous vous recevons avec les mêmes sentimens que Rome a exprimés à ses guer-

riers après la bataille de Cannes ; ainsi qu'eux vous n'avez pas désespéré du sort de la patrie. — Je répondis : La nation, en récompensant aussi glorieusement un peu de bonne volonté, rend nos femmes veuves, nos enfans orphelins, car quel est celui qui ménagerait sa vie après ce que nous éprouvons? Des cris, partant de l'âme, des sanglots, poussés par la foule qui m'entourait, couvrirent ma réponse. — De là, j'allai chez le gouverneur de la ville, général Ruttié ; partout où je passais dans les rues, la foule était telle que je ne pouvais avancer et c'était avec les plus grandes peines et après avoir quitté mon cheval, que je pus entrer dans la maison où j'établis mon quartier. Chacun voulait me voir, me toucher ; c'était une véritable fureur ; les femmes prirent mes épaulettes et les coupèrent en morceaux.

Étant logé à côté du jardin de Saxe, j'y entrai, et ce fut là que je vis deux visages plus que mécontens : le général Krukowiecki et le général Prandsynski. Krukowiecki se leva à mon approche, mais avec un dépit tellement hideux, que ceux-là seuls pourront le comprendre qui le connaissaient ; j'étais si loin de tout sentiment bas, que je m'approchais de lui avec cordialité, mais nous nous séparâmes

presque sans dire mot, moi, avec un sourire bien pardonnable, lui, avec embarras. — Quelques pas plus loin je rencontrais Prandsynski qui me dit: C'est très-beau d'être revenu, mais c'eût été plus beau d'être resté en Lithuanie. — Ils étaient tous les deux sans emploi; mais il y a une grande différence entre eux: Krukowiecki n'est rien comme général, et Prandsynski, à mon avis, est un habile militaire, mais un esprit tracassier et par là sans élevation d'âme. — Le lendemain 4, je me rendis avec le corps d'officiers à l'église des Carmes pour y rendre grâce à Dieu. — Après la messe l'abbé Pulawski monta en chaire et prononça, avec son éloquence ordinaire, un sermon en mon honneur, mais qui manqua tout-à-fait son but, car à chaque louange qu'il me donnait, il s'exaltait contre l'inaction de Skrzynecki, ce qui me décidait à soutenir ce dernier de tout mon pouvoir, parce que je ne pouvais reconnaître de bonnes intentions, quand dans un discours public on accusait celui qui, par sa place, avait besoin d'être entouré d'une confiance générale. Même dans le cas où il eût fallu le revoquer, c'était à la diète et au gouvernement à le faire, et c'était là que par écrit on pouvait émettre ses griefs, mais non ameuter le

public. Le jour même, le gouvernement me remit, dans une séance convoquée à cet objet, une nomination de général de division, exprimée en termes flatteurs, et je partis le jour même pour le quartier-général que je trouvais à Szymanow; j'y allais me présenter au général-en-chef avec la ferme intention de l'entourer de toute ma popularité, en lui montrant autant de respect, de soumission et de dévouement que possible, pour faire voir publiquement que je ne songerai jamais à lui nuire. Je croyais aussi, que cette conduite de ma part lui redonnerait confiance en lui-même. Sa réception, qui me parut tant soit peu embarrassée à mon arrivée, fut cordiale, quand je lui eus parlé; je lui demandai tout haut la permission de prendre les marques de mon nouveau grade, et, comme je faisais cela avec franchise et sans affectation, son cœur le comprit. Je partis pourtant bien chagriné, car il me dit qu'il fallait que je prisse la place de gouverneur de Varsovie; je lui demandai en grâce de m'employer partout ailleurs, de m'envoyer plutôt à la place de Rozycki qui allait combattre dans mon palatinat de Cracovie; il insista et je dus obéir; mais ce fut la plus grande faute qu'on ait pu faire. Ce qui me fut encore bien pénible, c'est que je revins

à Varsovie sans avoir vu mon beau-frère Turno qui commandait l'avant-garde et était en marche pour Bolimow; je désirais le voir pour savoir la raison des clameurs contre le général-en-chef, et pour apprendre de lui quelles avaient été les opérations de l'armée pendant le tems que j'étais en Lithuanie. Je demandai aussi en grâce que mon artillerie, qui venait d'arriver de Lithuanie, restât à Varsovie, au lieu d'aller avec Rozycki, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu. J'avais un pressentiment qui me disait, que j'aurais besoin d'une troupe de confiance, et j'avais si souvent combattu avec eux que je pouvais compter absolument sur ces gens; mais j'obtins un refus. Tout se préparait à une bataille que l'armée, mais plus encore la capitale, désirait avec ardeur et impatience; je revins à Varsovie le jour même.

Le lendemain 5 Août, les chambres votèrent une loi en ma faveur dans les termes suivans:

Le sénat et la chambre des députés, sur la motion d'une commission des deux chambres qui ont dépeint en vives couleurs les mérites du général de brigade Henri Dembinski et du corps qu'il a commandé en Lithuanie, arrêtent ce qui suit:

ART. 1.er

Le général de brigade Henri Dembinski, de même que tous les officiers, sous-officiers et soldats de son corps, de même que les citoyens qui ont pris les armes en Lithuanie et Samogitie ONT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE.

ART. 2.

Il sera formé une liste de ce corps, en mémoire perpétuelle de leurs faits d'armes, et elle sera déposée dans les archives du sénat; — chaque individu recevra un exemplaire de cette loi, sur lequel son nom et prénom seront inscrits.

ART. 3.

Le secrétaire du sénat, de même que celui de la chambre des députés sont autorisés à remettre au général Dembinski cette décision des chambres. (Suit la date et les signatures).

Les exemplaires de cette loi, faits avec soin et ornés des armes polonaises et lithuaniennes réunies, formèrent pour mes braves compagnons d'armes des patentes qu'ils conserveront, j'espère, aussi long-tems que mon souvenir.

Même en pleurant sur le sort de notre mère commune, ils peuvent sans remords relire ces expressions de la patrie reconnaissante; oui, ILS ONT BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE! — Mais moi, qui, à l'aide de leur

dévouement, ai acquis une gloire aussi pure, et qui ne l'ai pas employée pour prendre dans une main ferme le pouvoir flottant, puis-je me dire que j'ai bien mérité de la patrie? — Non! ma conscience ne me le permet pas. Si personne ne peut m'accuser, qu'on sache que jusqu'aujourd'hui je n'ai pas passé un jour, pas une heure de repos, que je n'ai pas goûté un moment de sommeil tranquille, sans m'éveiller en sursaut, et sans me reprocher ma faute comme un crime que rien ne peut absoudre. Les cruautés étudiées, qu'on exerce en Pologne, et que, malgré la force, on dirige avec astuce, et sous le masque le plus hideux de l'hypocrisie, font saigner doublement mon cœur. — Il me semble, dans mes remords, que c'est moi qui suis cause que des milliers d'enfants et des jeunes gens de tout âge sont enlevés aux bras de leurs mères, que c'est par ma faute qu'un pays entier est dépeuplé pour en transporter les habitans dans des climats malsains, et sous un ciel qui leur est étranger. — Mais non, ma faute n'est pas aussi grande; j'aurais pu combattre, et, suivant ma conviction, abattre le colosse; mais l'aide, que le gouvernement de la Prusse, accorde aujourd'hui à l'oppression contre les intérêts de son propre pays, et

contre les sentimens de l'humanité, me fait croire que notre chûte n'aurait été que plus glorieuse, mais qu'elle était déjà froidement calculée d'avance. — Que le gouvernement de la Prusse, d'ailleurs si paternel pour ses sujets allemands, sache que nous pourrions oublier tous les secours donnés en tems de guerre à la Russie, mais que, de toutes les souffrances, qu'il nous fait endurer, la plus sensible est, que ses feuilles publiques cherchent à voiler la vérité des horreurs hypocrites qui se commettent en Pologne. Il semblerait qu'on entende le bruit des sacrificateurs carthaginois, qui, frappant sur des statues d'airain, faisaient taire les cris des enfans livrés aux flammes, en l'honneur de leurs abominables divinités.

Ne voulant pas m'entraîner trop loin dans ce tableau d'horreurs et de coupables faiblesses qui tôt ou tard seront punies par leurs propres fautes, je finis ici ma narration, laissant le reste de mon triste récit pour un second volume.

TABLEAU

des troupes que la Pologne envoya en Lithuanie.

1.° *Le corps du général* CHLAPOWSKI *qui passa par Ciechanowiec lors du mouvement fait contre les gardes russes.*

Cavalerie, le premier de lanciers ; (vieux régiment)	500 chevaux.
Officiers et soldats d'élite, instructeurs	200 —
Infanterie ; (à cheval,) sous-officiers, instructeurs	100 —

2 pièces d'artillerie à cheval.

(Total: 800 hommes.)

2.° *La division du général* GIELGUD.

2.e régiment de chasseurs à pied, 3 bataillons ; (vieille troupe.)

4.e régiment de chasseurs à pied, 3 bataillons ; (vieille troupe.)

7.e régiment de ligne, 3 bataillons ; (vieille troupe.)

19.e régiment de ligne, 3 bataillons ; (nouvelle levée.)

22 Pièces de canon, dont 12 pièces de 12, chaque pièce 200 coups à tirer ; (vieille troupe.)

150 Sapeurs; (vieille troupe)
Cavalerie de Kalisz, 260 chevaux; (nouvelle levée.)
(Total: au-delà de 8000 hommes.

3.° *Corps du général* DEMBINSKI.

Le 4.e bataillon du 3.e régiment de chasseurs à pied; (nouvelle levée.)
18.e Régiment de ligne, 2 bataillons; (nouvelle levée.)
1 Escadron du régiment de Posen, 135 chevaux; (nouvelle levée.)
2 Escadrons du dépôt du régiment de Plock, 220 chevaux; (nouvelle levée.)
1 Escadron du 3.e régiment de lanciers; (vieux soldats.)
2 Pièces de 6, artillerie à pied.
(Total: 2350 hommes.)

Le partisan Zaliwski avait à-peu-près 1500 hommes lors de l'attaque contre Wilna.

Ces troupes furent augmentées par les forces que nous organisâmes en Lithuanie qui pouvaient se monter à près de 10,000 hommes, dont plus de 2000 de cavalerie, par trois pièces de 6 que Chlapowski prit aux Russes et deux pièces de 3 qu'avaient amenées les insurgés lithuaniens. On voit que dans des mains habiles ces forces étaient imposantes et chaque

jour les voyait augmenter à vue d'œil. Il fallait toute l'incapacité de Gielgud pour nous faire tomber.

On peut voir que mon corps était celui, qui était le plus mal composé, n'ayant que de nouvelles levées; ce fut cependant le seul qui revînt (plus fort qu'il n'était entré en Lithuanie,) quoiqu'il fît le plus de marches et qu'il livrât le plus de combats; ce que je dois à la bonne volonté des officiers et à leur confiance en moi, car ils voyaient eux-mêmes que la sévère discipline que je maintenais faisait notre force. Chaque jour de repos était employé à l'exercice des jeunes soldats; chaque campement un ordre de bataille, ce qui fit, que jamais je ne fus surpris quoique toujours entouré d'ennemis.

En nous séparant à Kurszany mon corps comptait :

	hommes.
Major Jablonski, le 4.e bataillon du 3.e léger avait à-peu-près 240 hommes dont 190 revinrent à Varsovie comme infanterie à cheval.	240
Colonel Bialkowski, 2 bataillons du 18.e de ligne	1100
Colonel Radziszewski, le 26.e régiment formé en Lithuanie	700

		homme.
Major Matusewicz, bataillon lithuanien adjoint au 3.e léger		500
Colonel Brzezanski, cavalerie de Posen aux trois quarts lithuaniens		380
Lieutenant-colonel Izewski, 14.e régiment,	cavalerie de Plock	200
	Samogitiens de Strawinski	150
Lieutenant-colonel Janowicz, 13.e régiment,	composé du 3.e escadron du 3.e de lanciers	120
	détachement de Lisiecki	100
	du major Prosor	70
	de nouvelles levées	130

6 Pièces de canon dont deux de 12; 450 coups à tirer.

Sapeurs et nageurs, tous à cheval deux jours après la séparation 46

Total avec l'artillerie et les sapeurs: 3800 hommes.

Les corps russes que j'eus à combattre ou à éviter étaient: 1.° La garnison de Szawle où aurait dû être toute l'armée russe; 2.° le corps de Sawoini à Poniewierz; 3.° le général Doctorow à Swieczany; 4.° la garnison de Wilna; 5.° le corps de Safianow; 6.° le général Stankiewicz à Slonim; 7.° le général Bolen à Narewka; 8.° le général Rosen près de Bocki; 9.° le général Galowin à Sielce ou Minsk.

Voilà le résumé de ma retraite:

En me séparant à Kurszany j'avais 100 florins de Pologne en caisse; ma troupe fut payée régulièrement tous les dix jours; l'envoi des émissaires, l'achat des chevaux pour l'artillerie et quelquefois celui de l'eau-de-vie et des fourrages m'occasionnèrent de fortes dépenses, cependant je reportais 12,000 fl. à Varsovie. — Je manquais de munitions, et malgré cela, après maint combat soutenu, je ramenai mes caissons pleins et je détruisis en outre une grande quantité de projectiles. 80 chevaux de mon artillerie reçurent des harnais nouveaux; deux pièces d'artillerie furent organisées en artillerie à cheval; je pris plus de prisonniers que je ne pouvais en conduire, sans jamais être entamé moi-même, et je ramenai mes blessés; — tout cela sans un seul jour de halte.

Mais ce qui fait ma plus douce jouissance, c'est que je ne permis jamais d'employer les mesures de rigueur que les atrocités des ennemis semblaient autoriser; la propriété, même celle prise à la bayonnette, fut respectée autant que le stricte besoin le permettait. *)

*) Il était juste que le digne exécuteur des ordres de l'empereur Nicolas, le maréchal Paskiewicz, m'honorât à sa manière, en défendant par une basse vengeance, au

Les marches forcées que je fis s'expliquent facilement, par 50 chevaux qu'avait chaque bataillon pour soulager les gens fatigués ; ce qui fit principalement mon salut. L'ennemi ne pouvait comprendre la rapidité de ma marche ; sous ce rapport l'art de la guerre a, je crois, de grands progrès à faire. La guerre amènera plus de dévastation, mais aussi l'Europe marche à grands pas à la barbarie, et les guerres qui vont commencer ressembleront à celles des Tamerlans. — L'hétérogène Autriche qui ne veut pas voir son danger, a cependant à mon avis sous ce rapport le plus de ressources ; dans deux ou trois années, (si on lui laisse le tems,) la barbare Russie la remplacera et alors malheur à l'humanité. L'Afrique a brillé, et a succombé,

---

mépris des traités, au sénat de la ville libre de Cracovie (dont je suis citoyen) d'y tolérer mon séjour. Il a la mesquine maladresse de m'imputer comme un crime de n'avoir pas imité Gielgud et les autres généraux en déposant les armes. — Puisse ce dernier trait ouvrir les yeux aux Russes, et leur faire voir quel est le prix des récompenses accordées par ce gouvernement corrupteur, qui n'honore que la lâcheté et ne sait même pas comprendre ou au moins se taire sur une action vertueuse que les nations civilisées ont jusqu'aujourd'hui su apprécier même dans leurs ennemis.

l'Asie a eu son tour, l'Europe aura le sien à l'aide de la Sainte-Alliance.

Cette prophétie fera sourire de pitié maint homme du pouvoir, mais quand, après dix-huit années de paix factice, on voit l'Europe hérissée de fer comme elle ne l'a jamais été au tems des plus grandes commotions, que partout le frère armé contient le frère, quand on voit une étendue de pays habité par quatorze millions d'hommes privés, par un décret barbare, d'institutions instructives, que les bibliothèques leur sont enlevées, qu'au centre de l'Europe on enlève les enfans comme des bêtes fauves et que d'un autre côté on voit l'apathie, de ceux qui ne voient d'autre danger que la perte de leur place, — que doit prévoir l'humanité, si non le triomphe de la barbarie? Les sentimens généreux sont comprimés; une fois donc que la horde barbare inondera l'Europe en tenant le fer d'une main, semant la corruption de l'autre, tout pliera. Autrefois c'était Rome, siège de la civilisation, qui, semant la dissention entre les barbares, les subjugait les uns par les autres, pour les policer; aujourd'hui c'est un gouvernement barbare et astucieux qui sème les rivalités entre les peuples civilisés et refoule l'Europe vers la barbarie, et cela à l'aide de ceux qui par leur position sont ap-

pelés à la défendre ; — rampant et souple devant le fort qui ose l'insulter, hautain envers ceux qui le craignent, froidement cruel envers ceux qui sont désarmés, on peut voir ce qui attend l'Europe, si ceux qui la gouvernent ne sortent de leur aveuglement. — Pour apprécier la politique immuable de la Russie, qu'on se rappelle que la même main qui signait la déportation des enfans des Polonais désarmés, pressait cordialement les mains des marins anglais après le favorable accueil de la motion de M. Fergusson. Il flatte, car il tremble ; il foule aux pieds, car il a réussi !

Ma voix n'est point celle d'un ennemi qui parle de son ennemi, c'est la voix de la conscience d'un homme auquel elle seule reste pour tout bien et qui ne voudrait pas la perdre pour tous les trésors et toutes les vanités du monde ; cette voix, qui de conviction me dit : PRÉFÈRE TA FAMILLE A TOI, TA PATRIE A TA FAMILLE ET LE GENRE HUMAIN A TA PATRIE !

TABLE DES MATIÈRES.

Dédicace. Page III - XVI.
Avant-Propos. Page XVII - XXVII.
Lettre à M.r le docteur Spazier ou Avant-Propos de l'ouvrage allemand. Page XXIX - XXXVI.

CHAPITRE PREMIER.
Page 1 - 42.

Marche de mon corps de Sierock. — Attaque du pont d'Ostrolenka. — Opération de l'armée de Skrzynecki pour passer le Bug. — Prise d'Ostrolenka. — Retard de Gielgud; il laisse échapper Sacken. — Envoi de Pawlowski par la rive droite. — Contre-ordre, trop tard révoqué par l'envoi de Sierakowski. — Marche sur Lomza. — Mollesse de Gielgud; il se retire sans combat et sans ordre. — Vives re-

proches de ma part. — Entrée à Lomza. — Refus d'avancer. — Marche sans résultats sur Tykocin. — Retraite. — Demande par moi d'être retiré de sous les ordres de Gielgud. — Ordre de marcher en Lithuanie. — Bataille d'Ostrolenka ; ce qu'on aurait dû faire pour l'éviter. — Vive attaque de l'ennemi. — Skrzynecki n'a point de temps pour prendre des dispositions. — Suite de la bataille. — Grande détermination de Skrzynecki. — Objections contraires ; il cède et se retire. — Je porte à Gielgud l'ordre de marcher en Lithuanie. — Dévouement des Posnaniens. — Diebietz se retire de son côté. — Preuve du mal qu'entraînent les conseils de guerre. — Fautes commises.

CHAPITRE SECOND.

Page 42-96.

Réparation publique et cordiale que je fais à Gielgud. — Désordre dans la division ; je brûle inutilement ma voiture pour donner l'exemple. — Bataille de Raygrod. — Faute de Gielgud. — Décousu de l'attaque. — Admirable charge des Posnaniens. — Mort de Mycielski. — Sacken battu se retire ; le lendemain je fais une heure de retard. — Fautes de Sacken. — Marche sur Augustow. — Gielgud m'envoie trop tard à Raczki. — Marche sur Kowno. — Conseil de guerre. — Ar-

rivée des députés samogitiens. — Décision du conseil. — Le colonel A*** à Marianpol ; il y fait pendre Schon. — Je marche sur Kowno. — Gielgud change la décision prise (sur de fausses données) et ne me suit pas ; il me rappelle, nous passons le Niemen près de Raudany. — Mauvaise position où Gielgud place le corps, il refuse d'avancer ; altercation ; il me menace de me reprendre le commandement. — Le général russe Malinowski échappe. — Gielgud reconnaît sa faute, me rend mon commandement, arrivée à Keydany. — Jonction des insurgés, arrivés de Chlapowski ; il décide Gielgud à abandonner le plan de libérer la Samogitie et propose d'attaquer Wilna. — Szymanowski marche à Szawle trop faible. — Arrivée à Zeymy. — Gielgud établit un gouvernement. — M.elle Plater. — Quelques mots sur la Courlande. — L'organisation des nouvelles levées avance. — Je marche sur Wilna par Szyrwinty. — Entrevue avec Chlapowski à Czabiszki ; je lui propose le commandement, il refuse. — Marche sur Wilna. — Labonowsky assassiné, trahi par le général russe Bezobrazow. — Fautes de Chlapowski d'avoir attiré les partisans. — J'approche de Wilna, je suis attaqué de trois côtés et je me retire en ordre. — Arrivée de Tolstoy et Knoring à Wilna. Gielgud me donne l'ordre d'attaquer le 20, il attaque le 19, se retire le même jour et m'ordonne d'en faire autant. — J'arrive le 22 à Wilkomirz.

CHAPITRE TROISIÈME.

Page 97-163.

Arrivée à Wilkomirz ; joie des habitans. — Négligence et temps perdu par le gouvernement. — Position qu'il fallait prendre. — Election du comité. — Gielgud change encore une fois de plan ; il marche avec 27 canons à l'aide de Szymanowski. — Lettre du général Gielgud, comme preuve combien l'occupation de Polangen nous était recommandée et preuve de l'incertitude des mouvemens de Gielgud. — J'organise près de 2000 hommes, pendant neuf jours, à Wilkomirz. — Attaque de toute notre ligne, elle est rompue. — Force présumée des Russes. — Plan d'opération que je propose de suivre, accepté par écrit ; on agit autrement. Ordre de rejoindre Gielgud, impossibilité de le faire. — Je me retire à Poniewierz. — Combat. — Ordre de jonction ; indécision. — Réflexion sur la Courlande et la Russie ; avertissement pour l'Europe. — Attaque de Szawle, décousu de l'attaque. — Gielgud se retire à Kurszany et m'ordonne d'en faire autant. — Les jeunes officiers me proposent de prendre le commandement.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Page 163-238.

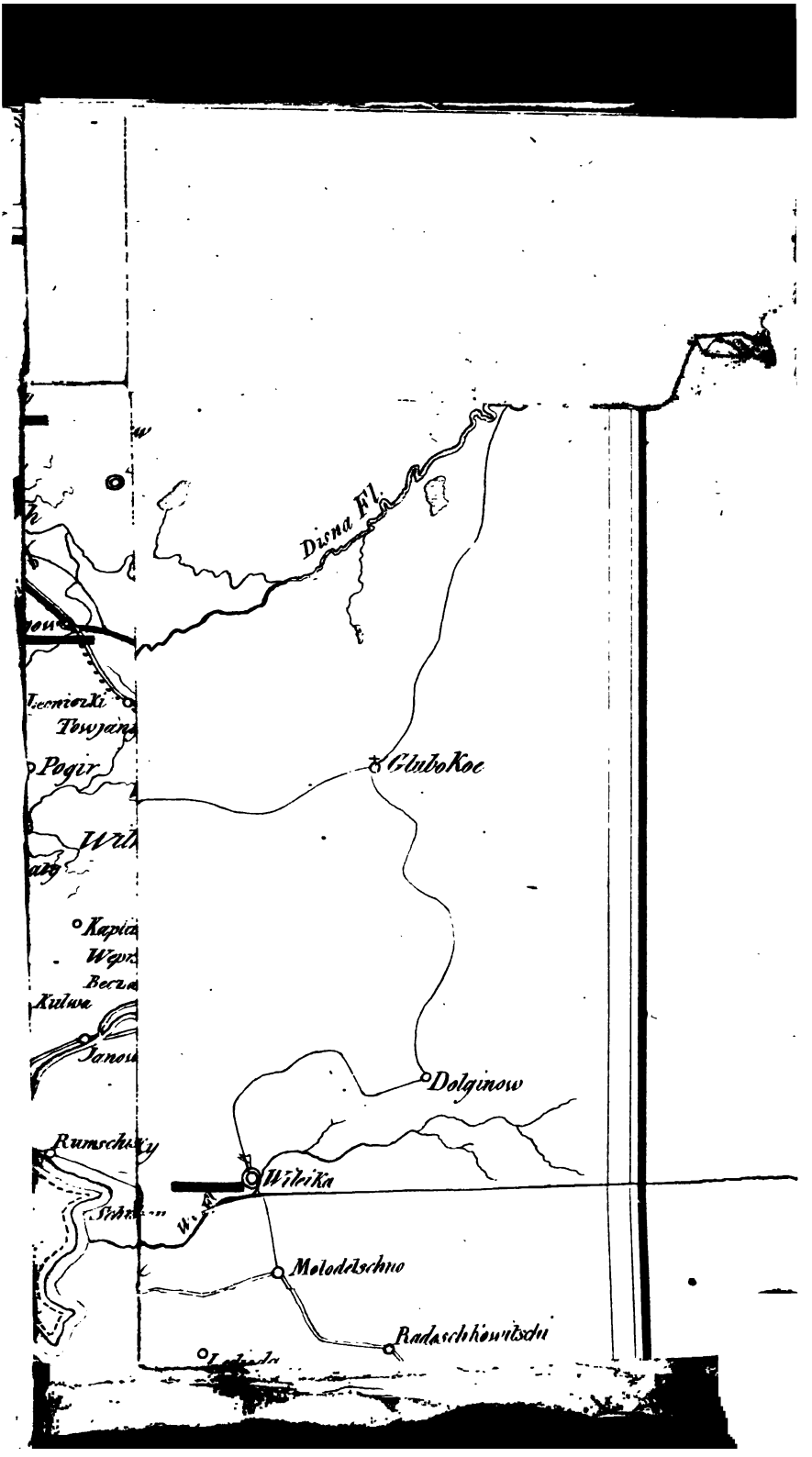
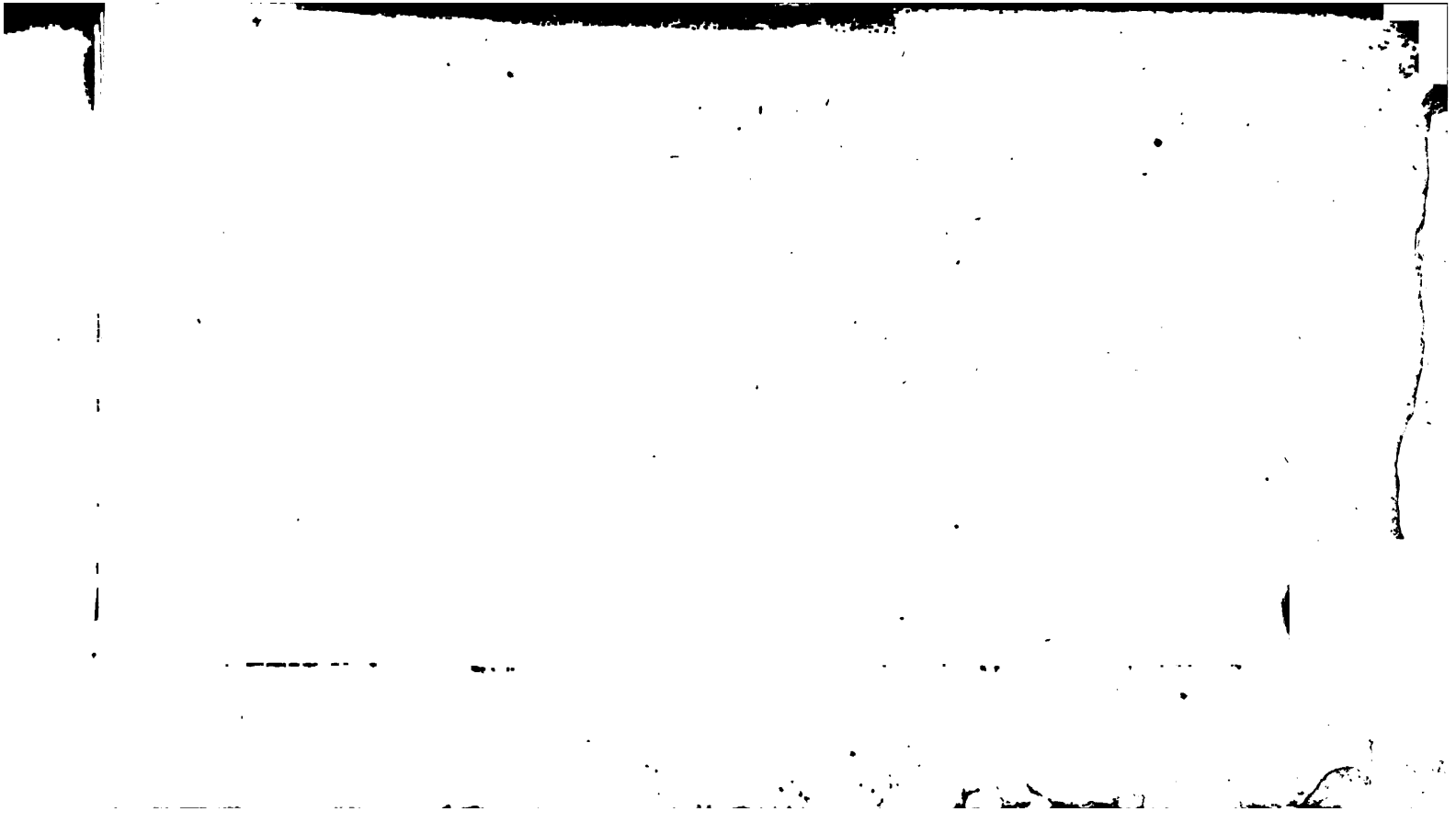
Conseil de guerre à Kurszany. — Je reconnais la tendance de Gielgud et Chlapowski pour nous mener

en Prusse ; je propose de déposer Gielgud, on refuse. — Partage du corps, je prends la détermination de tourner Wilna ou de périr. — Réponse à mes officiers. — Peu de franchise de Chlapowski, il promet aux troupes le retour en Pologne. — Notre abandon à Kurszany. — Moment d'incertitude. — L'ennemi m'attaque, cela me rend ma force. — Indignation contre Chlapowski. — Je m'enfonce dans les marais, je passe heureusement. Succès à Mieszkuc ; les blessés de Szawle. Indigne conduite des Russes ; cause du peu de civilisation ; coup-d'œil sur les progrès intellectuels en Russie ; le règne de l'empereur Nicolas, ce que cela présage aux trônes. — J'écris à Chlapowski. — Refus. — Détermination du jeune Czetwertynski. — Disgression sur mes fautes. — Plan que je proposai à Varsovie. — Contre-marche avec un corps russe ; j'enlève ses bagages à Poniewierz. — Conseil de guerre ; leur inutilité. — L'ennemi retourne, me poursuit, m'atteint trois jours après près d'Awanta. — Combat. — Situation désespérée, je me retire sans être entamé. — Capacité de Janowicz.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Page 239 - 274.

Marche vers Podbrodzie. — Faux avis. — Surprise de Podbrodzie. — Butin. Prise de poste. — Espoir du progrès des esprits en Russie. — Marche


Dsna Fl.
Pogir
Kulwa
Dolginow
Wilika
Molodetschno
Radaschkowitschi